This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

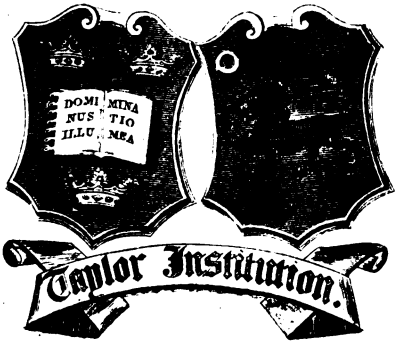
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V

147 a 26



ANCIENNES DESCRIPTIONS

DE

PARIS

I

DESCRIPTION

DES

MONUMENTS DE PARIS

Cet ouvrage est tiré à 330 exemplaires, savoir :

Sur chine, n^os^ de 1 à 30.
Sur hollande, n^os^ de 31 à 330.

Exemplaire N° [illegible]

ISAAC DE BOURGES

DESCRIPTION

DES

MONUMENTS DE PARIS

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

L'Abbé Valentin DUFOUR

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOÎT

1878

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

Les collections de chroniques et de mémoires relatifs à l'Histoire de France ont été en faveur dès le commencement du XVI^e^ siècle, et l'on n'a pas cessé depuis de les accueillir avec le plus vif intérêt, toutes les fois qu'un nouvel éditeur intelligent et consciencieux s'est occupé de réunir, en un seul corps chronologique ou méthodique, un grand nombre d'ouvrages différents, de même nature, qui s'expliquent, se complètent et se font valoir l'un par l'autre. L'ensemble de toutes ces collections, la plupart assez volumineuses, formerait une bibliothèque considérable, à la fois homogène et

variée. Mais les collections analogues sur l'Histoire de Paris ne datent que de nos jours, et celles qui ont paru jusqu'à présent sont loin d'avoir épuisé la matière, bien que le nombre des amateurs de ce genre de publications se soit accru de telle sorte qu'ils composent maintenant une légion de bibliophiles exclusifs et passionnés. Ainsi le libraire Aubry a commencé le premier à faire entrer plusieurs de ces livres parisiens dans son *Trésor des pièces rares ou inédites* (1855-62), qu'il n'a pas voulu pousser au delà de vingt volumes, qui témoignent de son choix éclairé et délicat. Après lui, M. Willem, en suivant son exemple, a publié une *Collection de documents rares ou inédits relatifs à l'Histoire de Paris,* en dix volumes petit in-8°, qui ont trouvé tant d'empressement de la part des collectionneurs, qu'il n'a pas hésité à leur offrir la *Collection du Bibliophile parisien,* qui n'aura pas moins de vingt volumes in-8° et dont le succès est déjà établi par la seule annonce des ouvrages qu'on a mis sous presse. En même temps, la Société de l'Histoire de Paris, qui compte parmi ses membres tant de savants et de lettrés, se propose de consacrer ses soins les plus attentifs et les ressources pécuniaires dont elle dispose, à la préparation d'une véritable bibliothèque parisienne, où l'on n'ad-

mettra que des textes inédits ou des textes améliorés par l'érudition et la critique.

Voici qu'un des membres les plus distingués et les plus compétents de cette Société de l'Histoire de Paris, M. l'abbé Dufour, entreprend seul, avec ses propres forces, une collection intéressante, qui ne fera pas double emploi avec les collections analogues déjà publiées ou en cours de publication; et qui est destinée, au contraire, à en faire la suite et le complément. C'est la collection des anciennes Descriptions de Paris à toutes les époques; sans reproduire toutefois la *Description de Paris au* XV^e^ *siècle,* par Guillebert de Metz, le *Paris au* XIII^e^ *siècle,* de Springer, ni d'autres descriptions, récemment imprimées ou réimprimées, qui sont déjà dans les mains des amateurs, auxquels M. l'abbé Dufour veut donner pleine satisfaction, au lieu de les troubler dans la possession d'une joie de bibliophile justement acquise. Le plan de cette collection est aussi simple que logique. M. l'abbé Dufour ne songe pas à réimprimer dans un format commode les excellents livres de Dubreul, de Lemaire, de Sauval, de Germain Brice, etc., qui seront certainement, et à bref délai, recommandés de nouveau à l'accueil sympathique des vrais Parisiens, dans des édition élégantes et correctes, d'un usage facile

et agréable, avec un curieux appareil de notes et de commentaires, qui en augmenteront la valeur historique. Il est moins ambitieux et il se contentera de rassembler, en un petit nombre de volumes, des Descriptions inédites ou presque ignorées, généralement de médiocre dimension et ne dépassant jamais 250 pages. Ces Descriptions, négligées, oubliées ou dédaignées jusqu'à présent, méritent, à divers titres, d'être remises sous les yeux des personnes qui sont curieuses de se rendre compte de l'état exact et de la physionomie matérielle et morale de la ville de Paris, à diverses époques, mais surtout aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Beaucoup de ces descriptions sont empruntées aux cosmographes et extraites de leurs volumineux ouvrages : Sébastien Munster, en 1552; Du Pinet, en 1564; Braun, en 1572; Belleforest, en 1575; Davity, en 1625; Ranchin, en 1635; Roccoles, en 1660; Zeiller, en 1665. Puis viennent les Descriptions des poètes, en vers latins et en vers français : Eustathe de Knobelsdorf, en 1543, dans la *Descriptio Lutetiæ;* J.-Fr. Quintien Stoa, en 1514, dans son poëme de *Cleopolis;* Raoul Boutrays, en 1611, dans son poème de *Lutetia;* et enfin l'abbé de Marolles, en 1677, dans son *Paris, ou Description succincte de cette ville,* en quatrains. M. l'abbé

Dufour n'oubliera pas le petit livre de François Colletet, *Abrégé des Antiquités de Paris*, 1661; mais, à coup sûr, il laissera de côté Corrozet et Bonfons, dont les éditions originales doivent être la base de toute collection d'amateur parisien. Quelquefois aussi, il ajoutera aux descriptions proprement dites quelques descriptions pittoresques et satiriques, comme la *Lettre d'un Sicilien sur la vie et les mœurs de Paris en 1682*, que personne n'irait chercher dans le *Saint-Evremoniana*. Au reste, M. l'abbé Dufour met au jour, d'abord, deux ouvrages absolument inconnus, la *Description inédite des monuments de Paris en 1700*, par un chanoine de Bourges, et les *Glorieuses Antiquités de Paris*, par Antoine du Mont-Royal, qui n'était autre qu'un faiseur d'Almanachs au XVII^e^ siècle. Le savant éditeur sera sobre de notes et se contentera souvent de faire précéder d'une notice chacun des ouvrages qu'il publiera, en traduisant les textes latins et les textes étrangers. Ces traductions, ces notices et ces notes ne peuvent qu'être dignes de l'auteur des remarquables dissertations sur *les Charniers de l'église de Saint-Paul*, sur *la Danse Macabre*, et sur *les Peintres français de la cour de Charles VI*.

Nous espérons que le succès de cette collection

parisienne encouragera M. l'abbé Dufour à la continuer plus tard, en y rattachant beaucoup de livres rares ou inédits qui concernent l'Histoire de Paris, qu'il n'a pas fait figurer parmi les promesses de la collection actuelle et qui seront de bien agréables surprises pour les amateurs et bibliophiles parisiens. Il suffirait de citer, entre les inédits, l'*Epitome, de Lutetia Parisiorum,* que nous avons rencontré, à Rome, dans un manuscrit in-folio de la Vaticane (n° 3922 des mss. de la Reine de Suède), et le *Théâtre des villes et lieux les plus remarquables de France,* en 1642, par J. Leclerc (n° 120 des mss. de la Bibliothèque de Saint-Victor). Citons encore l'*Architrenius,* de Jean de Hauteville ou de Hanville, imprimé en 1517, par Bade Ascensius, d'après plusieurs manuscrits du XII^e^ siècle, poème assez obscur, mais rempli de précieux détails sur le quartier de l'Université. Il y a aussi, dans les relations latines des voyageurs allemands et hollandais qui ont visité la France au XVII^e^ siècle, beaucoup de précieux renseignements sur le Paris d'alors. Disons, en passant, que Louis Coulon, en 1643, a épargné à M. l'abbé Dufour la peine de traduire l'*Ulysses Gallicus,* dit Abraham Golnitz. Mais ce qui sera le plus utile et le plus important, c'est un recueil d'extraits relatifs à Paris, com-

pilé sur le modèle du recueil qui sert d'introduction aux *Historiens des Gaules* de Dom Bouquet, et contenant tout ce que les anciens auteurs ont dit de Lutèce ou de Paris, depuis Julien l'Apostat jusqu'aux ambassadeurs vénitiens et anglais du XVI^e^ siècle.

P. L. JACOB, *bibliophile.*

INTRODUCTION.

e lecteur désirerait sans doute savoir qui était cet Isaac, bénéficier de l'église patriarcale et métropolitaine de Bourges. Les quelques indications que nous trouvons dans l'épître dédicatoire de son manuscrit, qu'il adresse sous le titre de préface à M. Le Blanc, prêtre, chanoine prébendé et maître de musique de ladite église, ne nous en apprennent pas bien long sur ces deux personnages — probablement le protecteur et le protégé. Pour avoir des détails sur Isaac de Bourges, il faudrait fouiller dans le fonds ecclésiastique des archives du Cher, et les quelques heures que nous avons eues à consacrer à cette recherche — malgré la complaisance du savant archiviste qui en a la direction — n'ont pas amené la lumière sur

ce point. Il est vrai que le dépouillement de ces archives est en voie d'exécution, et on sait quelles richesses possède ce dépôt, un des plus considérables des archives départementales. Nous avons sans plus de résultats consulté une autre autorité, M. Boyer, ancien bibliothécaire de la ville de Bourges, bien versé dans les antiquités de son pays; il n'a pu satisfaire notre curiosité sur ce point. Force nous est donc d'attendre de l'avenir des éclaircissements sur ce sujet, et pour le moment de chercher dans l'œuvre quelques traits qui puissent nous faire connaître l'auteur.

Au premier abord on serait tenté de voir dans le bénéficier de Bourges un juif — on ne disait pas encore alors un israélite, — un juif converti, bien entendu; nous aimons mieux reconnaître en lui un protestant rentré dans le giron de l'Église. On sait que les protestants à cette époque prenaient souvent pour prénom le nom d'un patriarche de l'Ancien Testament; ce patron leur tenait lieu du saint dont les catholiques adoptent le nom au jour de leur baptême. Ce simple nom d'Isaac, qui n'a rien de patronymique, pourrait faire croire même qu'il était bâtard, si l'on ne savait que la tache d'illégitimité est un empêchement à recevoir les ordres sacrés.

Isaac s'intitule lui-même bénéficier de l'église de Bourges, c'est-à-dire simple ecclésiastique au milieu d'un clergé aussi nombreux que celui de cette église

cathédrale. Le mot est très élastique et se prête à toutes les interprétations. Un bénéfice, selon l'ancien droit canonique, était un titre ecclésiastique qui donnait au titulaire — ou bénéficier — un droit fixe et perpétuel de jouir d'une portion déterminée des biens de l'église, en s'acquittant des fonctions qui y étaient attachées. Les bénéfices — il ne s'agit ici que des séculiers et non des réguliers — étaient les évêchés et les dignités des chapitres, savoir : la prévôté, le doyenné, l'archidiaconé, la chancellerie, la chantrerie, les charges d'écolâtre ou de capiscol, de trésorier, de chevecier, ou, sous d'autres noms et d'autres rangs, suivant les usages des chapitres, les chanoinies ou places des chanoines, dont les unes sont avec prébende ou semi-prébende, les autres sans prébende. La prébende était le droit qu'avait un chanoine — tel que M. Le Blanc — de jouir d'un certain revenu en argent ou en fruits. Isaac, qui s'intitule seulement bénéficier, ne devait pas avoir droit, eu égard à ses fonctions, ni à une prébende, ni à une demi-prébende. S'il était permis de hasarder une supposition en cette matière, je ne serais pas éloigné de voir en lui un simple clerc, modeste autant qu'instruit, qui, sous la direction de son patron, prêtre et chanoine, s'occupait de faire l'éducation des enfants de chœur de la cathédrale.

Notre auteur était modeste, car il ne parle jamais de lui, sinon indirectement; il ne paraît pas avoir

brigué des dignités auxquelles son mérite lui permettait de prétendre. La manière dont il parle de Paris prouve qu'il avait longtemps habité cette ville, au temps de ses études; son chapitre de l'Université, le plus intéressant de son livre, suffirait à démontrer qu'il y fut écolier, et même *sorboniste*, et s'il n'a pas subi toutes les épreuves, il s'y était préparé. Imbu des préjugés de son époque, sa critique des hommes et des choses s'en ressent souvent; il est emphatique parfois, mais il montre un certain esprit de comparaison qui laisse soupçonner qu'il a voyagé, vu l'Italie et d'autres contrées peut-être. Voilà tout ce qu'on peut inférer de la lecture de son travail.

Son livre a été, sinon composé, du moins écrit dans les premières années du XVIII^e^ siècle. Pour lui Paris est toujours le Paris de Louis XIV; semblable à ces praticiens qui, confinés en province depuis qu'ils ont quitté les bancs de l'école, croient que rien n'est changé dans la grande ville et que les usages, les mœurs, les hommes et les choses y sont tels qu'un demi-siècle plus tôt, et qui volontiers seraient étonnés, en y rentrant, de ne pas reprendre à la porte leurs dix-huit ans et leurs illusions. En dehors de ses études, notre auteur n'a vu que des monuments; il ne parle pas de ses contemporains, il ne les connaît pas. Le côté moral fait complètement défaut dans son œuvre qui offre des lacunes, si elle a été terminée.

Grand admirateur du Roi-Soleil et de sa perruque en cascade, il n'a pas parlé de Versailles, l'Olympe de cet autre Jupiter. Il est vrai que M. Le Blanc ne voulait peut-être connaître que la capitale et que sa santé ne lui aurait pas permis de pousser plus loin. Il n'y avait pas alors de chemin de fer pour relier Paris à la capitale du Berry, à sa cathédrale, à sa sainte Chapelle, à ses nombreuses églises. Sa tour romaine, ses curieuses maisons gothiques, l'hôtel de Jacques Cœur avec ses dentelles de pierre, sa chapelle aux splendides peintures n'étaient pas à dédaigner, et puis, *non licet omnibus adire Corinthum,* il n'était pas donné à tous de voir Corinthe ou Versailles. Isaac, d'ailleurs, prétend avoir *traité tous les sujets qui le méritent ;* il faut le croire sur parole. Son ouvrage, malgré son intérêt général, n'a jamais vu le jour, c'est son premier attrait; il a encore, c'est l'auteur qui l'affirme, celui d'être court, *commode et portatif.*

En vain on chercherait dans ce livre un plan méthodique. Isaac paraît avoir travaillé de souvenir sur des notes. Supposons notre guide partant de Notre-Dame; il va jusqu'à la porte de la Conférence, remonte vers Montmartre en passant par la place des Victoires, revient à l'Hôtel de Ville après avoir visité Saint-Eustache, les Grands-Jésuites, sur la rive droite; il retourne sur la rive gauche, s'élance sur la montagne Sainte-Geneviève, fait le tour du faubourg

Saint-Germain, pousse jusqu'aux Invalides et s'arrête enfin à Saint-Germain-l'Auxerrois, non loin de son point de départ.

Un mot seulement du manuscrit signalé par Hænel dans son Catalogue des manuscrits des Bibliothèques publiques de l'Europe et décrit depuis par M. le baron de Girardot dans le Catalogue de la bibliothèque de la ville de Bourges, où il figure sous le numéro 242, petit in-4° de 145 pages relié en veau fauve. Après avoir échappé au feu et à l'eau, l'ouvrage voit le jour pour la première fois; il échappera ainsi aux chances de destruction qui pourraient atteindre l'original. Mais laissons la parole à Isaac de Bourges, qui va haranguer M. Le Blanc.

L'abbé V. Dufour.

PRÉFACE.

A MONSIEUR,

Monsieur Le Blanc, Prêtre, Chanoine semi-prébendé et Maître de musique de l'Église patriarchale et métropolitaine de Bourges.

MONSIEUR, *l'inclination que j'ai de vous faire plaisir, m'a engagé à recueillir ce petit ouvrage; petit, à la vérité, par son volume, mais grand par la noblesse de son sujet, l'importance de sa matière, et par l'utilité que vous en recevrez.*

J'ai cherché en cela à remplir l'ardent désir que vous avez de satisfaire votre curiosité, si naturelle et si louable, puisque rien au monde n'en est plus digne que la connaissance des rares beautés de Paris; j'ai rassemblé dans ce petit livre tous les sujets qui méritent le plus votre attention. En effet, vous y trouverez par une simple et courte, mais exacte instruction, l'ex-

plication des magnificences dont ces lieux sont remplis. Je ne me suis point arrêté à entrer dans de longs détails, souvent inutiles. M'étant donc livré à ce qu'il y a de plus curieux et de plus satisfaisant, je me suis renfermé à vous en donner l'explication dans un volume commode et portatif pour vous prouver combien je suis,

Monsieur,

Votre affectueux serviteur,

ISAAC,
Bénéficier de ladite église.

DESCRIPTION

DES

MONUMENTS DE PARIS.

La ville de Paris est présentement une des plus belles, des plus grandes et des plus peuplées de l'univers[1]. Elle est la capitale du royaume de France, le siège d'un Parlement, d'une Chambre des Comptes, d'une Cour des Aides et d'autres juridictions supérieures et subalternes, d'une Université et d'un Archevêché, qui a pour suffragants Orléans, Chartres, Meaux et Blois[2]. Les auteurs ne sont point d'accord sur l'origine de son nom ni quels ont été ses fondateurs. Quelques auteurs ont dit qu'elle était beau-

1. Ce qui frappait le plus les étrangers, hommes de science ou simples touristes, était l'étendue et la population de la ville.

2. Dépendante de l'archevêché de Sens, l'Église de Paris, érigée en métropole, reçut pour suffragants les mêmes évêchés, auxquels on adjoignit plus tard Versailles.

coup plus ancienne que Rome, quoique l'on ne puisse pas précisément dire par qui elle a été bâtie [1]. Jules César dans ses *Commentaires* parle de Paris, et Julien l'Apostat s'y arrêta longtemps pendant son séjour dans les Gaules. Les Grecs et les Latins l'ont appelée diversement : *Lutetia, Leutetia, Lucotetia, Parisii et Lutetia Parisiorum.* On tire aussi son nom du mot grec qui veut dire Isis à cause que cette idole y était adorée [2]. Il y en a qui aiment mieux dire que le nom de Paris a été tiré d'un mot grec qui signifie hardiesse ou liberté de parler sans flatterie, parce que cette qualité règne ordinairement dans l'esprit des Parisiens. D'autres auteurs rapportent l'origine de ce nom aux marais qui étaient près de cette ville et qui la rendaient extrêmement boueuse, lui donnant le nom de *Lutetia, Lutum* [3], qui signifie boue. La ville de Paris

1. Notre auteur n'a pas cru devoir se dispenser de dire un mot de l'antiquité et de l'origine fabuleuse de Paris : on doit lui savoir gré de n'être pas tombé dans l'absurde comme beaucoup de ses devanciers.

2. Selon certains auteurs, Paris serait le diminutif de Parisis, venant du mot de langue celtique *bar* ou *var* ou *war*, avec le sens de fort, île, ville, eau, fleuve, barque, en un mot tout ce qui s'élève au bord de l'eau ou flotte dessus. Barisis textuellement serait le *vaisseau d'Isis,* d'où Parisis avec la prononciation gauloise. La nef qui figure dans les armes de la ville s'explique alors naturellement.

3. *Lutum* est un mot latin ; or Paris portait le nom de Lutetia ou son équivalent, car les Romains nous ont transmis par écrit les mots des Gaulois vaincus comme ils les comprenaient et les entendaient ; c'est dans la langue celtique qu'il faut chercher l'étymologie des noms des cités gauloises. Lebeuf en a proposé une qui n'est pas invraisemblable : selon lui *leut* ou *lut*

dans son origine était renfermée, comme l'est encore aujourd'hui la Cité, dans une île de la rivière de Seine entourée de bois, de marais [1] et de vignes [2]. Les maisons étaient petites et rondes en forme de guérites bâties de bois et de terre et couvertes de paille et de roseaux [3]. Les Romains la conquirent environ l'an du monde 4000 et quelques années avant la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ [4]. Les habitants de Paris, pour éviter la domination des Romains, brûlèrent leur ville; mais, ayant été subjugués par Labiénus, leur chef, les Romains la rebâtirent et l'augmentèrent d'un palais et de deux châteaux (aujourd'hui les deux Châtelets) au bout des deux ponts et l'entourèrent de murs [5]. Cette ville s'agrandit con-

signifiant corbeau et *etia,* île, Leutetia serait l'*île du Corbeau,* nom qu'on peut supposer lui avoir été donné avant qu'elle fût habitée. On ferait un gros volume avec les explications plus ou moins fantaisistes données pour expliquer le nom de Lutèce.

1. Sur la rive droite.

2. Sur la rive gauche.

3. Les habitations des Gaulois, dont les représentations se voient sur les bas-reliefs de la colonne Trajane, sont conformes à cette description, qui peut ne pas s'appliquer aux constructions des premiers habitants de Paris. L'oppidum gaulois de Bibracte, sur le mont Beuvray, au pays des Éduens, non loin d'Autun, dont il est parlé dans les *Commentaires* de César, renferme dans le voisinage des remparts, dans les faubourgs, des maisons, composées de poteaux fichés en terre dont les interstices sont comblés avec un gâchis d'argile, tandis qu'au centre on rencontre des constructions petites, il est vrai, mais dont les murs épais sont formés par des pierres carrées. Les maisons de la pauvre Lutèce devaient plutôt ressembler aux premières qu'à ces dernières.

4. En l'an 52 avant Jésus-Christ, 700 ans après la fondation de Rome.

5. Tout ce qui est ancien est attribué aux Romains: ils ont pu

sidérablement sous ces maîtres du monde, qui la possédèrent jusqu'en 486, que les Français la conquirent. En 508, Clovis la déclara capitale de ses États et son séjour ordinaire. Alors Paris s'accrut par une vingtaine de petits bourgs séparés qui se formèrent aux environs et qui y furent bientôt joints [1]. Les rois firent bâtir plusieurs églises et palais : tels furent le Louvre et l'Hôtel des ducs de Bretagne [2], qui l'augmentèrent beaucoup, aussi bien qu'une quantité de maisons considérable des grands seigneurs et d'officiers de la couronne. Paris s'étant ainsi accru, Philippe-Auguste le fit enclore de murailles, ce qui ne fut exécuté qu'après un travail de vingt ans. Alors les nouveaux agrandissements furent renfermés dans cette enceinte. Depuis, ses successeurs ont fait bâtir une si grande quantité d'édifices nouveaux, comme églises, hôtels, places, ponts, portes, quais et rues, qu'ils ont rendu cette ville la plus grande et la plus magnifique de l'univers.

établir des têtes de pont sur la rivière, c'est possible ; mais les deux Châtelets, qui subsistèrent jusqu'à la fin du siècle dernier, furent construits par Hugues Aubriot, prévôt de Paris, sous Charles V, ainsi que la Bastille, où il fut enfermé.

1. Six cents ans plus tard sous le règne de Philippe-Auguste.

2. Les ducs de Bretagne eurent longtemps un important domaine à Chaillot, et, à quelque distance du Louvre, un hôtel qu'on appelait la *Petite-Bretagne*.

NOTRE-DAME.

Cette église est la cathédrale et métropolitaine de Paris, et sans contredit une des plus anciennes de cette ville et même de toute la France. La preuve infaillible est tirée de son fondateur, saint Denis, apôtre de la France. Elle a porté le nom de ce saint jusqu'en 522[1], qu'elle fut dédiée à la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame. Son architecture, bâtie l'an 1150[2], quoique gothique, a quelque chose de si singulier et de si délicat qu'elle a toujours passé pour la plus belle église du royaume. Sa grandeur et sa hauteur ont de quoi vous étonner. Elle a soixante-cinq toises de longueur, vingt-quatre de largeur et dix-sept de hauteur. Cent vingt grosses colonnes, qui soutiennent tout l'édifice, forment une double allée qui règne dans tout le tour sans comprendre l'espace de quarante-cinq chapelles.

Il y a au-dessus de grandes galeries ou voûtes espacées par cent huit colonnes, chacune d'une pièce, bordées sur le devant d'une belle balustrade de fer. Ce

1. Cette assertion est toute gratuite. Il est plus que douteux, selon le sentiment de l'abbé Lebeuf, que le fondateur de l'église de Paris ait eu un oratoire dans la Cité, bien loin d'y avoir possédé une cathédrale dans l'acception actuelle du mot. Il n'est pas plus exact qu'il ait imposé son nom à cette église : l'auteur a négligé de nous donner la preuve de ses assertions; il eût été fort empêché de le faire scientifiquement parlant.

2. Un peu après 1160, Maurice de Sully, soixante-dixième évêque de Paris, entreprit la construction de l'église actuelle.

lieu est très commode pour voir les grandes cérémonies dans les fêtes extraordinaires. On y monte par un escalier qui est à l'entrée de la nef du chœur du côté de la chapelle de la Vierge [1]. Le chœur, qui est d'une grande magnificence achevée, a été refait depuis peu d'années et orné de tout ce qui pouvait lui donner de l'éclat et de la beauté. Rien n'est plus digne de curiosité que ce sacré monument de la piété de nos rois, excellemment exécuté sur les dessins de Decotte, premier architecte du roi et fini sur ceux de Decotte le fils [2].

Le sanctuaire est élevé sur sept marches d'un marbre choisi, avec deux balustrades en demi-rond dont les appuis sont de marbre très fin et les piliers de bronze doré. Ce sanctuaire est pavé de marbre de diverses couleurs, symétrisé. Il est fermé entre les arcades par une grille de fer doré et bruni avec des ouvrages d'un travail et d'un goût admirables [3]. Le

1. On y accède par quatre escaliers, placés deux à droite et à gauche de la nef, et par deux autres escaliers également situés à l'entrée du chœur, à droite et à gauche.

2. La mutilation du chœur de Notre-Dame fut commencée en 1708, par Robert de Cotte et malheureusement achevée par son fils en 1714. Lors des restaurations entreprises dans la cathédrale pendant ces dernières années, on a cherché à redonner au chœur de la vieille basilique son aspect primitif, mais on n'a pu lui rendre son admirable jubé, détruit par des vandales, clercs et laïques du XVIII[e] siècle.

3. Comme tous ses contemporains, Isaac de Bourges est enthousiaste de l'ordonnance grecque ou romaine ; pourvu qu'il y ait du marbre de toutes couleurs et des dorures, c'est d'un goût admirable. Les expressions les plus enthousiastes abondent sous sa plume : Notre-Dame et la Sainte-Chapelle seules, *quoique go-*

Planche I. — Chœur de Notre-Dame au commencement du xviie siècle.

grand autel, dont la magnificence est surprenante, est construit tout de marbre, et les devants de porphyre accompagné de quantité d'ornements qui font un effet des plus riches. Aux côtés sont deux anges de bronze doré en attitude d'adoration, portés par des nuages sur des piédestaux de marbre blanc. On voit sur la droite (mais plus enfoncée que l'autel) la statue de Louis XIII en marbre blanc sur un piédestal aussi de marbre. Ce prince y est représenté revêtu de ses habits royaux, prosterné, offrant son sceptre et sa couronne, et mettant son royaume sous la protection de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. De l'autre côté, on voit celle de Louis XIV de même matière et à peu près dans la même attitude. L'autel du fond, qui est élevé derrière le grand autel, est appelé Autel des féries. Il est aussi tout de marbre, chargé de plusieurs ornements de sculpture. Le retable représente le vœu de Louis XIII. La sainte Vierge, tenant Jésus-Christ, est assise au pied de la croix, le tout de marbre blanc sur un fond noir. Au-dessus est un nombre d'anges qui tiennent la suspension où est le saint sacrement [1], et aux piliers des arcades des anges de

thiques, ont quelque chose de singulier et de délicat et sont exceptées.

1. Les autels anciens ne possédaient pas de tabernacle, coffre carré aussi disgracieux qu'incommode ; la réserve eucharistique était conservée, au-dessus ou à côté de l'autel principal, dans une suspension qui avait la forme d'une colombe ; plus tard on lui donna la forme d'un baldaquin fermé. La planche I, qui reproduit la vue du chœur de Notre-Dame, fera bien comprendre cet usage liturgique, qui est passé de mode.

bronze doré, de hauteur d'homme, posés sur des culs-de-lampe de marbre blanc; ils tiennent chacun un instrument de la passion de Notre-Seigneur. Au-dessus des arcades sont les Vertus avec leurs attributs. A droite et près de l'autel, c'est de suite la Charité et la Persévérance, la Prudence et la Tempérance, l'Humilité et l'Innocence; de l'autre côté, la Foi et l'Espérance, la Justice et la Force, la Virginité et la Pureté. Les autres ornements sont des trophées d'église et d'autres pièces qui accompagnent les piliers et les arcades, toutes revêtues d'un très beau marbre veiné de rouge et de blanc, qui, avec les dorures qui brillent de toutes parts, forment un monument des plus admirables.

Il y a au bas des marches du sanctuaire un marbre blanc sous lequel sont, dans un caveau, les entrailles de Louis XIII et celles de Louis XIV.

Les chaises [1] ou formes du chœur sont d'une menuiserie des plus excellentes. Le lambris est rempli de bas-reliefs qui représentent la vie de la sainte Vierge dans des cadres alternativement carrés ou ovales, avec quantité d'ornements et de sujets de la passion de Notre-Seigneur sur les pilastres. Tous ces ouvrages sont d'un travail exquis.

La chaise [2] de l'archevêque est belle et ornée de

1. Les stalles occupées par les chanoines et les officiers de l'église sont du dessin de Du Goulon, sculpteur du roi. Louis Marteau a exécuté celles de droite, et Jean Nel celles de gauche.

2. Le trône de l'archevêque assistant à l'office : quand le prélat

bas-reliefs qui représentent le martyre de saint Denis, évêque de Paris. Les onze sujets des bas-reliefs des formes de ce côté sont : 1° la Naissance de la sainte Vierge; 2° la Présentation de la sainte Vierge au Temple; 3° la Vierge instruite par sainte Anne; 4° le Mariage de la sainte Vierge; 5° l'Annonciation; 6° la Visitation; 7° la Naissance de Notre-Seigneur; 8° l'Adoration des rois; 9° la Conception; 10° la Purification; 11° la Fuite en Égypte.

La chaise vis-à-vis, que l'on appelle la chaise du roi, est du même goût que celle de l'archevêque ; les bas-reliefs représentent le roi Chilpéric guéri par saint Germain, évêque de Paris [1]. Les bas-reliefs de côté sont : 1° la sainte Famille; 2° Jésus-Christ enseignant les docteurs; 3° les Noces de Cana; 4° la Vierge au pied de la croix; 5° la Descente de croix; 6° la Descente du Saint-Esprit; 7° l'Assomption; 8° une femme qui représente l'Oraison; 9° la Prudence; 10° la Modestie; 11° l'Humilité [2].

Les grilles du tour du chœur, de même que celles des trois portes, sont d'un ouvrage et d'une dorure

officie pontificalement, il est assis dans un fauteuil surmonté d'un baldaquin, à droite de l'autel, dans le sanctuaire.

1. Ce second trône était destiné à l'archevêque de Sens, métropolitain, quand il venait assister à l'office. L'Église de Paris ayant été érigée en archevêché en 1622, on y place les évêques étrangers présidant l'office canonial.

2. Ces bas-reliefs, sculptés dans le lambris du chœur, d'une beauté incontestable, produisent le plus mauvais effet, n'étant pas du style de l'église et détruisant l'harmonie des lignes. Ils ont été sculptés par Du Goulon, Belleau, Taupin et le Goopel, d'après les dessins de René Charpentier, sculpteur, élève de Girardon.

magnifiques. Tous ces nouveaux embellissements ont été faits pour accomplir le vœu que fit Louis XIII à la naissance de Louis XIV, son fils.

Le grand nombre de tableaux des mains des meilleurs maîtres que l'on voit placés entre chaque pilier sont des présents faits à la Vierge tous les ans le premier jour de mai par le corps des orfèvres de Paris[1].

Les deux tours ont trente-quatre toises de hauteur; l'on y monte par un escalier de trois cent quatre-vingt-neuf degrés, dont l'entrée est près de la porte de l'église du côté gauche.

Il y a sept grosses cloches dans celle de la droite et deux dans celle de la gauche; elles sont extraordinaires : la plus grosse pèse quarante-quatre mille livres. Et il y a six cloches dans le petit clocher.

LE PONT NOTRE-DAME.

Ce pont fut achevé en 1507. Sur les deux côtés de ce pont il y a soixante-huit maisons de même hauteur et grandeur dont les faces du dehors sont ornées de figures à demi-corps plus gros que le naturel. Elles ont sur la tête des corbeilles de fleurs et de fruits. Ces statues sont entrelacées de médailles où

1. Lors de la restauration de Notre-Dame, ces tableaux, qui obscurcissaient le chœur et masquaient les baies, ont été enlevés et déposés au Louvre.

sont représentés les rois de France, chacun avec son nom, le temps de leur avènement à la couronne et une devise latine à sa louange.

Au milieu de ce pont il y a une porte carrée qui sert d'entrée au lieu que l'on appelle la Pompe, où l'on en voit deux qui enlèvent l'eau de la rivière pour la fournir aux fontaines des quartiers les plus écartés de la ville.

LE PALAIS.

Le Palais était autrefois celui de nos rois et est aujourd'hui le siège ordinaire du Parlement. Il fut bâti sous le règne de Philippe le Bel[1]. La singularité et la solidité de son architecture l'ont toujours fait passer pour un bâtiment très accompli. Ce grand édifice contient quatre salles, dont la principale est appelée la Grand'salle; elle est couverte par deux admirables voûtes de pierre de taille, pavée de carreaux de marbre blanc. Au milieu règne un rang d'arcades soutenues par de gros piliers autour desquels sont des boutiques de libraires, de lingères et de marchands. Au bout de cette salle on voit une chapelle de très belle menuiserie, fermée par une grille de fer doré. Au-dessus

1. Le Palais, peut-être bâti par les Romains, augmenté par les rois mérovingiens, fut rebâti en partie par les rois Robert, Philippe-Auguste, saint Louis, et en presque totalité par Philippe le Bel.

est un cadran sous lequel sont ces paroles en lettres d'or :

SACRA THEMIS MORES
UT PENDULA DIRIGIT HORAS.

Les autres salles sont nommées la salle Dauphine, des Merciers, la galerie des Prisonniers et la salle Neuve. On y trouve à acheter toutes sortes de galanteries, de bijoux et d'ajustements de femme du meilleur goût et des plus nouvelles modes.

Les Cours et juridictions renfermées dans l'enclos du Palais sont : le Parlement (le premier du royaume) composé de la grande Chambre, de la Tournelle civile, de la Tournelle criminelle, des cinq Chambres des enquêtes, de deux Chambres des requêtes du Palais, des requêtes de l'Hôtel et du Parquet des gens du roi. Toutes ces chambres sont composées d'un premier président, de plusieurs présidents, maîtres des requêtes, conseillers, procureurs et avocats généraux et d'un grand nombre d'officiers[1].

LA SAINTE-CHAPELLE.

CETTE église n'était autrefois qu'un petit oratoire fondé par le roi Hugues Capet sous l'invocation des trois rois, dans lequel l'an 1022 le roi Robert, son fils, institua l'ordre des chevaliers de Notre-Dame

1. Dame Justice avait, comme on voit, son palais et aussi son armée.

de l'Étoile [1], qui par succession du temps est tombé en la possession des gens du guet, dont le capitaine est appelé chevalier du Guet.

En 1242, saint Louis, ayant racheté des Vénitiens plusieurs précieuses reliques que Baudoin, empereur de Constantinople, son parent et Français, leur avait envoyées dans une grande nécessité, songea aussitôt à bâtir une église pour y conserver ces précieux restes.

Pour satisfaire sa dévotion autant que sa magnificence, il fit construire cette Sainte-Chapelle, telle qu'elle se voit présentement. C'est un ouvrage des plus hardis et des plus admirables de l'Europe. Il semble n'être fondé que sur de faibles colonnes, n'étant soutenu d'aucun pilier sous-œuvre, quoiqu'il y ait deux églises l'une sur l'autre, ce qui en fait la beauté et la délicatesse. Le dedans n'est pas moins admirable. Les vitres peintes de toutes couleurs sont d'une excellente beauté. Le trésor est un des plus considérables, mais il n'est pas facile de le voir, parce que l'ouverture dépend de trois clefs gardées par le roi, par la Chambre des comptes et par le trésorier. Ce trésor est sur une voûte élevée derrière l'autel du chapitre. Les reliques que saint Louis y fit mettre sont: une grande partie du bois de la vraie croix, mais cette croix fut enlevée

1. Quelques historiens prétendent que cet ordre fut créé, en 1022, par Robert II, roi de France, qui s'en déclara grand maître : il ne faut pas le confondre avec l'ordre du même nom fondé en 1351 par le roi Jean sous le nom d'ordre de Notre-Dame de la Noble-Maison (Saint-Ouen).

de ce lieu en 1585 et portée à Venise, où on la voit; la couronne d'épines de Notre-Seigneur; des vêtements dont il fut enveloppé dans son enfance, etc. Le clocher est un des plus hauts de Paris; sa structure et sa délicatesse ont peu de pareilles.

Le chapitre de cette église dépend immédiatement du Saint-Siège. Il est composé d'un trésorier, — qui est le chef, et qui a le droit de porter, dans l'enclos du Palais, la mitre, l'anneau pastoral, et les autres ornements, excepté la crosse, — de douze chanoines et de quelques bénéficiers qui jouissent des mêmes prérogatives que les chapelains du roi. L'église de dessous est appelée la Basse Sainte-Chapelle. Elle est la paroisse de ceux qui demeurent dans la cour du Palais. Le célèbre Boileau Despréaux y est enterré.

LE CHEVAL DE BRONZE.

Cette statue équestre, que l'on voit au milieu du Pont-Neuf, est élevée sur un piédestal de marbre où les belles actions de Henri IV sont représentées en bas-reliefs. Aux quatre coins sont quatre esclaves antiques avec quantité d'ornements. Ce monument contribue beaucoup à l'embellissement de ce pont et fait un des plus beaux ornements de la ville.

Il fut élevé en 1625 par Louis XIII à la mémoire de Henri IV, qui y est représenté sur un cheval de bronze. Il a été fondu en Italie; c'est un présent du grand-

duc de Toscane, Côme II, à Marie de Médicis, sa fille et épouse de Henri IV.

LA PLACE DAUPHINE.

Cette place fut bâtie, en 1608, en mémoire de la naissance de Louis XIII, pour lors dauphin de France. L'aspect en est tout à fait agréable. Sortant de cette place, on trouve le Pont-Neuf. Ce pont, le plus grand et le plus passager de tout Paris, fut commencé en 1578; Henri III en posa la première pierre; il n'a cependant été achevé qu'en 1604. C'est un des plus beaux ponts de l'Europe. Il est formé de douze arches qui s'étendent sur les deux bras de la rivière de Seine, qui est ici dans sa plus grande largeur. Son sol a douze toises de large, partagé en trois. Le milieu, où passent les carrosses jusqu'à trois de front, en a cinq, et les deux ailes, élevées de deux pieds, en ont sept et sont pour les gens à pied. Il est garni de cent soixante-dix-huit boutiques portatives dont la propriété appartient aux valets de pied du roi.

LA SAMARITAINE.

Cette maison est le logement de celui qui a soin de la pompe élevée sous le règne de Henri III pour fournir de l'eau de Seine aux fontaines du Louvre et du jardin des Tuileries.

Le mauvais état où elle s'est trouvée depuis quelques années a été cause qu'on l'a rebâtie de fond en comble. On a fait un nouveau pilotis sur lequel on a élevé une fort jolie maison à trois étages où il y a beaucoup de logements. Le comble est bordé d'une balustrade qui règne tout autour avec agrément. Sur la face de devant on voit un grand bassin aux côtés duquel les figures de Notre-Seigneur et de la Samaritaine sont dans l'attitude où l'Évangile nous les dépeint. L'eau qui sort de la pompe tombe dans une coquille et se répand dans le bassin qui représente le puits de Jacob. Au-dessus il y a un cadran, et sur le haut un petit clocher doré rempli d'un nombre de clochettes qui carillonnent chaque quart d'heure quelques hymnes ou chansons d'une manière fort agréable à entendre. Elles sonnent jour et nuit dans les réjouissances publiques. Cette inscription est au-dessus du bassin :

FONS HORTORUM
PUTEUS AQUARUM VIVENTIUM.

Dans la face opposée et qui regarde le Pont-Royal, il y a un autre cadran très utile parce qu'il est vu de bien loin et de bien des endroits.

LE LOUVRE.

CET admirable édifice, auquel on donne le nom de Louvre, dont la véritable explication du mot fait l'éloge, puisqu'il signifie ouvrage par excellence ou chef-d'œuvre, est des palais de Paris et même de tout l'univers le plus grand, le plus beau et le plus magnifique [1]. Il ne faut que le voir ou savoir qu'il est l'ouvrage de plusieurs rois de France pour en être persuadé. Il fut commencé par Philippe-Auguste en 1214; François Ier fit ce que l'on nomme le vieux Louvre; Henri II, son fils, le fit continuer par l'abbé de Clagny[2] et Jean Goujon, les plus habiles architectes de leur temps. La grande porte du nouveau Louvre est du côté de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, au milieu d'une belle façade. Cette façade a quatre-vingt-huit toises de longueur soutenue de

1. Étymologie fantaisiste. Ce mot est emprunté au vocabulaire saxon: *leovar, lovar, lover,* ou *lower* signifie, d'après un ancien glossaire cité par Sauval, château ou camp fortifié.

2. Pierre Lescot, né à Paris, vers 1510, y mourut le 10 septembre 1576; seigneur de Clagny, architecte du Louvre, abbé de Clermont, chanoine de Notre-Dame, il construisit le jubé de Saint-Germain-l'Auxerrois et la fontaine des Nymphes, dite depuis des Innocents. Les sculptures de ces deux monuments sont dues au ciseau de Jean Goujon. On lui attribue les plans de *l'hôtel Carnavalet.* Le Louvre est sa création capitale; il lui doit surtout sa réputation. Lescot, ayant eu un titre ecclésiastique, a été fréquemment appelé abbé de Clagny, non d'une abbaye qui n'a jamais existé, mais d'un fief de la paroisse de Montreuil, près Versailles.

colonnes corinthiennes hors-d'œuvre, dont le comble est terrassé, ce qui la rend magnifique. Le fronton n'est pas moins excellent, n'étant composé que de deux seules pierres d'une prodigieuse grandeur, puisqu'elles ont chacune cinquante pieds de long et huit de large. Louis le Grand, qui ne faisait rien que de digne de sa grandeur et de sa magnificence, fit venir de tous les endroits de l'Europe les plus fameux ouvriers et les plus excellents architectes pour donner au nouveau Louvre l'état de perfection [1].

La cour qui se trouve au milieu est de trente-six toises en carré. Le feu roi Louis XIV a fait élever trois ailes d'un ouvrage à trois rangs de colonnes dont il n'y a que les gros murs et les faces d'achevés; le reste n'est encore qu'ébauché.

Le vieux Louvre est formé de trois corps de bâtiments dont les faces sont de trois ordres d'architecture très estimée.

Depuis Philippe-Auguste, François I^er^, Henri II et Charles IX l'ont fait continuer, et Henri IV a fait achever la galerie qui prend depuis la chambre du roi jusqu'au petit jardin du côté de la rivière, que le feu détruisit en 1661 et qui a été rebâtie depuis. Ce même roi fit aussi faire cette grande galerie qui joint le Louvre avec les Tuileries. Louis XIII a fait élever le gros pavillon en forme de dôme carré qui est au-

1. On ne ferait pas un éloge plus emphatique de Salomon construisant le temple de Jérusalem.

dessus de la porte. Sous ce pavillon est un grand vestibule soutenu de trois rangs de colonnes dans le goût de celles du Capitole de Rome, faites par Michel-Ange; il sert d'entrée au Louvre du côté des Tuileries. Ce pavillon renferme une chapelle dédiée à saint Louis. Ce qu'il y a de plus ancien à voir dans le Louvre consiste en l'appartement des bains de la reine composé d'un grand nombre de chambres embellies de peintures des meilleurs maîtres. Les plafonds et les lambris sont de l'excellent Romanelli. Le cabinet du même appartement est de la dernière beauté. Les salles des antiquités et des bains ne leur cèdent en rien. On voit dans cette dernière les portraits au naturel des personnes les plus illustres de la maison d'Autriche, depuis le père de Charles-Quint jusqu'à Philippe IV, roi d'Espagne. La galerie d'Apollon est une des plus curieuses et admirables; Louis XIV l'a fait rétablir après l'incendie de 1661, l'a rendue une des plus magnifiques de toutes les maisons royales.

Enfin le cabinet de peinture ou des tableaux du roi est un lieu qui satisfait entièrement la curiosité de ceux qui ont du goût pour ce bel art. C'était un chef-d'œuvre incomparable avant qu'on eût ôté ce qui fait le plus bel ornement et le merveilleux des appartements de Versailles.

LE GARDE-MEUBLE [1].

C'EST le lieu où l'on conserve les plus précieux meubles de la couronne. Les tapisseries les plus belles sont celles de Jules Romain, qui représentent les batailles de Scipion l'Africain et que François Ier acheta vingt-deux mille écus; celles des triomphes du même Scipion, faites pour Henri II; celles de Josué du dessin de Raphaël, de Psyché, les Actes des Apôtres et l'Histoire de saint Paul; celles de Le Brun, qui ont été faites aux Gobelins, et un grand nombre d'autres qui fait celui de vingt-quatre mille aunes; on les expose tout autour du Louvre le jour de l'Octave de la Fête-Dieu. Les autres raretés du garde-meuble sont une grande quantité de tables, miroirs, lustres, girandoles et autres meubles. Il y a aussi beaucoup d'armes, entre autres celles dont François Ier se servit à la bataille de Pavie, et le premier fusil dont s'est servi Monseigneur le Dauphin, fils unique de Louis XIV. Cette arme lui fut présentée par le prévôt des marchands et les échevins de la ville.

Si les curiosités qui satisfont la vue et le goût sont

1. Ce précieux entrepôt était situé dans l'hôtel du petit Bourbon, en face du Louvre; il fut démoli pour dégager le Louvre. Le garde-meuble fut transféré en 1758 à l'hôtel Conti, également démoli pour la construction sur son emplacement de l'hôtel des Monnaies, puis à l'hôtel des Ambassadeurs extraordinaires, rue de Tournon, enfin près de la place Louis XV, rue Royale.

à remarquer, celles qui sont utiles à l'esprit ne sont pas moins dignes d'attention; c'est pourquoi il est bon d'être instruit des académies qui tiennent leurs assemblées dans le Louvre.

Elles sont au nombre de cinq, savoir : celle des médailles et inscriptions, celle des sciences, celle d'architecture, celle de peinture et de sculpture, et la fameuse bibliothèque du roi.

LES ACADÉMIES.

1° L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

CETTE Académie, la première de toutes les académies du royaume, est une compagnie composée de quarante personnes illustres par leurs qualités, leurs grands esprits et leurs beaux ouvrages, dont les places vacantes sont remplies par d'autres choisis par ceux de ce corps.

Elle fut établie en 1634 par le cardinal de Richelieu et approuvée par Louis XIII. Le roi en est le protecteur. Le dessein de son établissement est de travailler à la pureté de la langue française et la rendre capable de la plus haute et de la plus sublime éloquence. Elle tient des assemblées dans un appartement bas, les lundis, jeudis et samedis. Le vingt-cinq août, fête de saint Louis, l'Académie donne les prix d'éloquence et de poésie; ce sont deux médailles

d'or de la valeur de deux cent cinquante livres. Elle fait aussi chanter une messe en musique avec beaucoup de cérémonie; un fameux orateur fait ensuite le panégyrique de ce saint.

2° L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET DES MÉDAILLES.

CETTE Académie fut établie en 1663 par les soins de Jean-Baptiste Colbert pour travailler et composer les inscriptions des médailles pour l'histoire de Louis le Grand. Elle est composée de quarante académiciens distingués en quatre classes : dix honoraires, dix pensionnaires, dix associés, dix élèves.

Leurs conférences se tiennent dans un appartement à côté de l'Académie française le mardi et le vendredi.

3° L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

ELLE doit aussi son établissement à Jean-Baptiste Colbert, qui a mis tout en œuvre pour illustrer son ministère. Elle a repris un nouveau lustre en 1669 par la protection de l'abbé Bignon, qui lui procura l'appartement que le roi occupait au Louvre. Son institution est pour perfectionner les sciences. Cette Académie est composée de soixante personnes illustres par leur condition et par leur capacité dans la

géométrie, l'astronomie, la mécanique, l'anatomie, la chimie, la botanique. Elle a dix honoraires, vingt pensionnaires, vingt élèves, dix associés étrangers. Les conférences se tiennent les mercredis et samedis.

4° L'ACADÉMIE D'ARCHITECTURE.

CETTE Académie fut établie en 1670 par Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'État, pour travailler à la perfection de ce bel art. Les plus fameux édifices de Paris sont en partie les ouvrages de ceux de cette Académie, qui est sous la protection du surintendant des bâtiments de Sa Majesté.

5° L'ACADÉMIE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE.

ELLE est auprès des bains d'Apollon. Elle doit son établissement au chancelier Séguier et au ministre Colbert, qui ont donné toute leur protection pour la perfection de ces beaux-arts. L'on donne des pensions et autres gratifications à ceux dont les ouvrages sont estimés les plus parfaits.

On expose aux académiciens, les jours de travail, un homme ou une femme nus, afin qu'ils apprennent par la nature même à dessiner correctement.

BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

On a transporté depuis quelques années cette bibliothèque, par ordre de Sa Majesté, de la rue Vivienne, où elle était ci-devant au Louvre, dans la salle qui sert aux assemblées le dernier samedi de chaque mois, par les soins de l'abbé de Louvois, qui en est le bibliothécaire[1]. Elle est composée de plus de soixante-quinze mille volumes tant imprimés que manuscrits. On y voit les importants manuscrits recueillis depuis Charles V, Louis XII et leurs successeurs, jusqu'à présent. Il y en a plus de douze mille hébreux, grecs, latins, syriaques, turcs, arabes, persans, etc., qui ont été rassemblés dans toutes les parties du monde, avec des soins et des dépenses infinis[2]. Parmi les livres imprimés il y en a une quantité de la dernière rareté et beaucoup de manuscrits de la plus haute antiquité. Il n'y a point de lieu au monde plus capable de satisfaire les véritables savants.

1. Camille Le Tellier, connu sous le nom de l'abbé de Louvois, quatrième fils du marquis de Louvois, né à Paris le 11 avril 1675, y mourut le 5 novembre 1718. A neuf ans, il était pourvu de trois abbayes. Son père réunit la même année en sa faveur les charges de garde de la bibliothèque et d'intendant du cabinet des médailles, sous le titre de bibliothécaire du roi, ainsi que celle de grand maître de la librairie, que les deux Bignon avaient successivement occupée. L'abbé de Louvois, aussi zélé qu'instruit, nommé membre de l'Académie française, mourut jeune.

2. Les richesses de ce grand établissement littéraire s'augmentent chaque jour par les dons, les acquisitions et le dépôt légal : on y compte plus de 2,500,000 imprimés et 90,000 manuscrits.

LES TUILERIES.

Ce palais est ainsi nommé parce qu'on fabriquait autrefois de la tuile en ce lieu. Il fut commencé en 1561 par la reine Catherine de Médicis. Henri IV le fit achever, et en 1664 Louis le Grand lui a donné l'état de perfection. C'est un des plus beaux palais de l'univers. Il est composé de quatre pavillons entrelacés de quatre corps de logis avec un autre gros pavillon au milieu en forme de dôme carré sous lequel on voit deux vestibules et deux escaliers qui conduisent aux appartements. Celui de droite rend au grand salon où sont diverses pièces des plus habiles maîtres, de là on entre dans la salle des Gardes ornée d'excellents morceaux de peinture, ensuite dans la grande chambre du roi, dont les beautés sont infiniment au-dessus de ce que l'on peut s'imaginer. On passe après dans la galerie des Ambassadeurs, où le roi leur donnait autrefois audience.

La vue de ce palais donne sur un jardin des plus beaux et des plus réguliers, il fut commencé en 1660, il s'étend d'un côté jusqu'à la porte de la Conférence et de l'autre à celle de Saint-Honoré.

LE PALAIS-ROYAL ET L'OPÉRA.

Ce palais fut bâti en 1636 par l'illustre cardinal de Richelieu, un des plus éclairés ministres que la France ait eus. On le nommait autrefois le Palais Cardinal. Il a porté ce nom jusqu'en 1643, que Louis XIV et la reine sa mère en prirent possession et s'y logèrent d'où il fut appelé Palais-Royal. Le cû (*sic*) de sac d'à côté de ce palais sert d'entrée à l'Académie royale de musique et de danse appelée l'Opéra, où l'on représente le dimanche, le mardi, le vendredi et quelques fois l'hiver le jeudi, des tragédies en musique, qui, bien qu'elles ne soient pas nouvelles, ne laissent pas d'attirer, par la beauté de leur composition et le charme de leur représentation, autant de monde qu'au premier jour qu'elles ont paru. De temps à autre il en paraît de nouvelles qui ne sont pas moins suivies. Rien n'est épargné pour le choix des musiciens et des bons acteurs et danseurs. L'excellence des instruments, la magnificence des décorations et des habits ne se trouvent point ailleurs. Aussi y voit-on en tout temps une affluence continuelle de beau monde.

L'on y reçoit très souvent jusqu'à quatre mille livres chaque jour d'opéra. Il n'y a point de curieux qui n'y porte agréablement son argent. On y donne un louis d'or aux balcons, sept liv. quatre sous

aux premières loges et à l'amphithéâtre, trois livres douze s. aux deuxièmes loges, trente-six s. aux troisièmes loges et au parterre [1].

LA PLACE DES VICTOIRES.

Ce monument fut érigé à la gloire de Louis le Grand en 1686 par le maréchal duc de La Feuillade, qui l'avait fait commencer deux ans devant. C'est le plus superbe que jamais sujet ait élevé en l'honneur de son prince. Il surpasse même en magnificence la plupart de ceux qui ont été érigés par des provinces entières et par tout le peuple romain pour leurs plus grands empereurs.

Il est posé au milieu d'une place ovale de quarante toises de diamètre où aboutissent six grandes rues qui en laissent voir de loin la magnificence et l'éclat. Le duc de La Feuillade a donné la moitié de cette place et a fait abattre pour cet effet la plus grande partie de son hôtel. La ville de Paris a fait une dépense de plus de quatre cent mille livres pour l'autre moitié. Au milieu de cette grande place on voit une statue de bronze doré de treize pieds de hauteur qui représente le roi Louis XIV en pied, ou debout pour mieux

1. Voici le prix des places à l'Opéra actuel qu'on peut comparer à celui des places de l'Opéra au commencement du XVIII[e] siècle : fauteuils de balcon, 15 francs; premières loges, 15 francs; fauteuils d'orchestre, 12 francs; secondes loges, 13 francs; troisièmes loges, 9 francs; parterre, 6 francs.

PLANCHE II. — PLACE DES VICTOIRES A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE.

exprimer cet air de majesté et de grandeur qui lui était si naturel[1]. Il est revêtu des habits de son sacre parce que cet habillement est particulier aux rois de France et le distingue des autres souverains. Il a un cerbère sous les pieds, qui marque la triple alliance dont ce prince a si glorieusement triomphé, et au bas sont ces mots : *Viro Immortali* qui donnent en abrégé une haute idée de la gloire immortelle que ce monarque s'est acquise par la grandeur de ses exploits. Derrière la statue du roi est une Victoire de même hauteur en métal, aussi dorée; elle a un pied posé sur un globe et tout le reste du corps élevé, elle met d'une main une couronne sur la tête de Sa Majesté et tient des palmes de l'autre ; les figures du roi, de la Victoire avec le cerbère et le globe font un groupe de seize pieds de hauteur. Il y a un bouclier, un faisceau d'armes, une massue d'Hercule et une peau de lion derrière les deux figures. Ce groupe et tout ce qui l'accompagne a été fondu d'un seul jet, ce qui est surprenant et admirable, car il pèse plus de trente milliers[2]. Le piédestal de marbre blanc veiné, sur lequel ce groupe est élevé, a vingt-deux pieds de haut. Il est orné de bas-reliefs avec des corps avancés en bas aux quatre coins desquels sont quatre captifs

1. La gravure qui accompagne le texte donne une idée de la décoration primitive de la place des Victoires. Voir la planche II.

2. La statue en pied de Louis XIV avait été fondue dans le jardin de l'hôtel bâti en 1630 par le marquis de Saint-Chamond et habité alors par le maréchal de La Feuillade: elle fut renversée en 1792.

ou esclaves de bronze qui représentent les nations dont la France a triomphé[1]. Ils ont douze pieds de proportion chacun et sont accompagnés d'un grand nombre de trophées; les quatre principaux bas-reliefs représentent la préséance de la France sur l'Espagne, le passage du Rhin, la conquête de la Franche-Comté et la paix de Nimègue. Les douze inscriptions (qui seraient trop longues à rapporter) en expliquent les sujets. Tout l'espace autour du piédestal jusqu'à neuf pieds de distance des marches d'en bas est pavé de marbre et fermé par une grille de fer à hauteur d'appui. Desjardins, qui a exécuté ce bel ouvrage, s'est pu vanter d'avoir égalé ce que l'antiquité a de plus parfait et d'avoir surpassé tous ceux qui ont travaillé en bronze, ne s'étant jamais fondu d'un seul jet aucun ouvrage si grand ni si rempli en même temps de sujets et d'attitudes différentes.

Aux quatre coins de cette place sont quatre groupes formés chacun de trois colonnes de marbre jaspé, posées en triangle qui, avec leur piédestal, bases, chapiteaux, corniches et architraves, ont trente-quatre pieds de hauteur. Chaque groupe porte un fanal de bronze doré, moulé de douze pieds de haut, destiné à éclairer la place toute la nuit, le tout rempli d'une infinité de bas-reliefs et de médailles qui représentent les princi-

1. Les quatre groupes d'esclaves qui accompagnaient le monument élevé à la gloire du Roi-Soleil, ornent actuellement les pavillons d'angle de l'hôtel des Invalides, du côté de l'Esplanade.

pales actions de Louis le Grand[1]. Enfin cette place est ornée par plusieurs corps de bâtiments dont la régularité et le bon goût conviennent parfaitement bien à un aussi célèbre monument.

De la place des Victoires on voit un couvent appelé les Petits-Pères. Ce nom leur vient de deux religieux de cette maison qui étaient d'une très petite taille et qui cependant ont le plus travaillé à l'établissement de leur ordre. Ces Pères s'étant un jour présentés devant Louis XIII, ce prince demanda naturellement qui étaient ces petits Pères : dont le nom leur est resté. Ce sont des Augustins réformés. Leur église à laquelle Louis XIII a mis la première pierre en 1629 est dédiée à Notre-Dame-des-Victoires.

Le tombeau de l'immortel Lully est dans une chapelle à côté de la porte.

MONTMARTRE.

L'ABBAYE de Montmartre est occupée par des religieuses bénédictines sous la conduite d'une abbesse à la nomination du roi. Cette abbaye, qui

1. Le duc de La Feuillade paya cher son dévouement et son enthousiasme pour Louis XIV. Presque tous les écrivains qui se sont occupés de ce gentilhomme lui ont prodigué les épithètes les plus injurieuses. Du vivant même du noble duc, un mauvais plaisant afficha sur le piédestal du monument ce distique gascon :

La Feuillade, sandis, je crois que tu me bernes,
De placer le soleil entre quatre lanternes.

est d'un gros revenu, est située sur une montagne que les anciens appelaient Mons Martis, où il y avait un temple et des idoles des dieux Mars et Mercure. Saint Denis et ses compagnons y furent conduits pour y adorer ces dieux du paganisme, mais ayant refusé de le faire, ils furent décollés avec beaucoup de chrétiens au bas de cette montagne, à l'endroit où il y a une chapelle nommée la chapelle des Martyrs d'où l'on croit que par miracle ils allèrent jusqu'au village de Catule (aujourd'hui Saint-Denis en France), du nom d'une dame chrétienne à qui ce lieu appartenait. Elle prit soin d'ensevelir et d'enterrer les corps de ces saints martyrs à l'endroit où l'on bâtit une petite chapelle sur laquelle a été construite la célèbre abbaye de Saint-Denis.

Les environs de Montmartre sont remplis de moulins à vent en grand nombre [1]; il y a beaucoup de carrières à plâtre dont on fait une grande consommation. On y voit aussi une grande quantité de ca-

1. Toutes les hauteurs, tous les monticules qui entouraient Paris étaient couverts de moulins: les buttes Saint-Roch, aux Cailles, celles de Croule-Barbe, Saint-Marcel, Coupeau, des Gobelins avaient chacune le leur qui correspondait avec ceux de Belleville et de Montmartre, où ils étaient plus nombreux ; vus de loin, on aurait pu les prendre pour des sentinelles avancées qui gardaient la grande ville, de près ils perdaient cet aspect belliqueux. Le peuple se réunissait sous les tonnelles couvertes de chèvrefeuille, d'épine-vinette, d'aubépine, dans les cabarets ou guinguettes qui en étaient l'annexe obligée, pour boire le vin du cru et manger de la galette chaude. Les moulins de Montmartre plus nombreux attiraient la foule. Successivement ils ont disparu pour faire place à des maisons, le dernier il y a quelques mois seulement.

barets où le peuple va boire et se réjouir à bon compte, cela s'appelle aller à la guinguiette [1] (*sic*), nom que l'on donne à ces cabarets (où la morale est rarement d'accord avec (*mots effacés et illisibles.*)

L'ABBAYE ROYALE DE SAINT-DENIS.

SAINT-DENIS est une petite ville de l'Isle-de-France située à deux lieues de Paris dans une plaine fort agréable. Elle est renommée à cause de son abbaye royale fondée sur le tombeau de l'apôtre de ce royaume et de ses compagnons. Elle s'est rendue célèbre par les fréquents miracles de ces saints martyrs.

Une dame nommée Catulle, dont j'ai parlé ci-devant, fit enterrer leurs corps en ce lieu où l'on fit bâtir une église qui fut détruite. Sainte Geneviève entreprit d'en bâtir une nouvelle que le roi Dagobert fit construire magnifiquement vers l'an 630. Elle fut ravagée. Pépin la fit rebâtir, mais elle ne fut achevée que sous Charlemagne. On voit sur le chemin six colonnades, la septième ou la première est à Saint-Chaumont, rue Saint-Denis [2], placées dans une égale distance aux

1. Guinguettes, établissements champêtres où l'on se réunissait pour boire et pour danser.

2. Le mot de colonnades dont se sert Isaac pour désigner ces petits monuments est impropre, c'étaient sept croix en pierre, placées sur un emmarchement ayant à la base, dans des niches surmontées de pinacles sculptés, des statues de saints. La planche III représente la restitution d'un de ces édicules dont l'origine est rapportée fidèlement par notre auteur. Il hésite sur

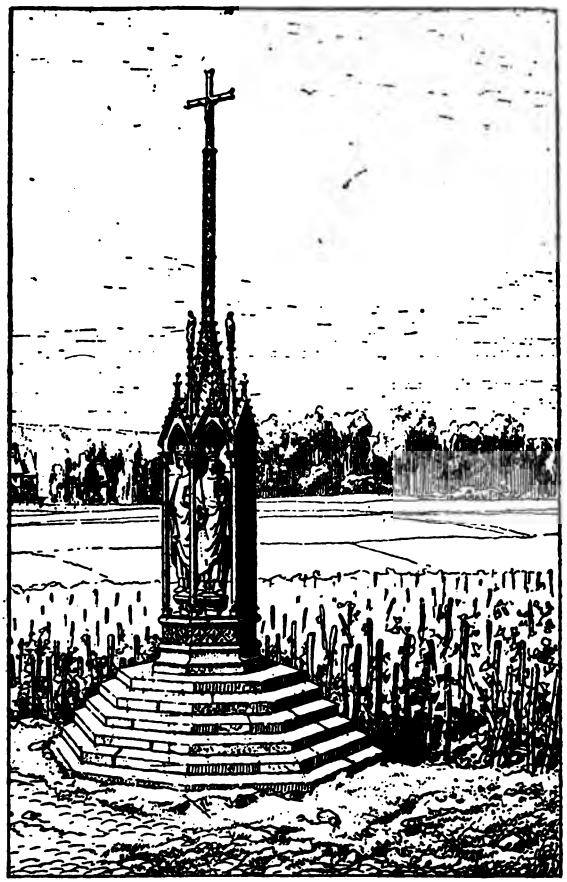


PLANCHE III. — MONTJOIE SUR LE CHEMIN DE SAINT-DENIS, d'après une gravure de *Paris et ses historiens*.

endroits où Philippe le Hardi et ses frères, tous enfants de saint Louis, se reposèrent en portant sur leurs épaules le corps de leur père à Saint-Denis. Elles sont autant de stations aux funérailles de nos rois. Cette royale abbaye est la sépulture des rois de France.

L'église, divisée en trois parties, la nef, le chœur et le chevet, est éclairée par trois rangs de fenêtres dont les vitres sont toutes peintes et d'un verre fort épais, ce qui cause un grand sombre.

la question de savoir si la première ou la dernière croix était en face l'hôtel de Saint-Chamond; le doute n'est pas possible: le cortège funèbre sortait de Notre-Dame et se dirigeait vers la campagne, la première station dut être faite dans ou proche la ville de Paris, et la dernière se trouver avant d'arriver à Saint-Denis. En souvenir de cet évènement, il était d'usage, dans le cérémonial des funérailles royales, de s'arrêter à chacune de ces croix. Guillebert de Metz, dans sa *Description de Paris* (xv^e^ siècle), en parle en ces termes: « Entre Paris et Saint-Denis est la place du Lendit; et sur la rue sont plusieurs grants et notables croix entaillées de pierre, à grans ymages; et sont sur le chemin en manière de Monjoies pour redrechier la voie. » Elles servaient à indiquer la route. Le mot de « Montjoies » a été diversement expliqué. *Monjoie Saint-Denis* était le cri de guerre des rois de France et des rois d'armes de France. L'étymologie de ce mot est assez obscure. Il est bon cependant de donner une explication qui fait allusion à un usage du moyen âge. Les pèlerins entassaient des pierres dans certains lieux pour marquer la route ou indiquer des stations, et appelaient ces monceaux de pierres mont-joie (*mons gaudii*) c'est ce que rapporte le cardinal de Saint-Cher : « Ils rassemblent des pierres en monceaux, y plantent une croix et appelle le tout un montjoie. » Del Rio raconte la même chose des pèlerins qui se rendaient en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Le cri de guerre: *Montjoie* était commun à plusieurs princes de la famille capétienne: le duc de Bourgogne avait pour cri, *Montjoie Saint-André;* le duc de Bourbon, *Montjoie Bourbon* ou *Montjoie Notre-Dame;* le roi de France, *Montjoie Saint-Denis,* le patron de la France royale.

Elle a trois cent quatre-vingt-dix pieds de long, cent de large et quatre-vingts de haut jusqu'à la voûte. La nef en a cent soixante, le chœur cent trente-huit et l'autel avec le chevet quatre-vingt-douze.

On voit, au-dessus de la grande porte de la nef, les orgues qui sont estimées les meilleures de France, et ensuite la magnifique grille du chœur et du jubé; c'est l'ouvrage d'un religieux de cette maison qui passera toujours pour incomparable et de la dernière beauté. Il y a au-dessus de la porte une grande croix d'or enrichie de pierreries réputée faite par saint Éloi. Dans le chœur on voit bien des choses dignes de curiosité. Le sanctuaire est tout de marbre; l'autel est antique avec quatre colonnes de cuivre; le retable, qui est à cinq bas-reliefs, dont les trois du milieu sont d'or et ceux des deux bouts de vermeil, est enrichi d'une infinité de pierres des plus précieuses. Au-dessus du retable on voit une grande croix d'or de six pieds enrichie de pierreries, et une belle suspension pour le saint sacrement. Cet autel est ordinairement paré d'une croix et de six chandeliers d'argent, et de six reliquaires d'or et de riches ornements.

Le devant de cet autel, qui est de vermeil doré, pèse près de deux cents marcs et représente Notre-Seigneur dans la crèche, adoré par les pasteurs. Vis-à-vis est l'autel funèbre de Louis XIV, et auprès sa représentation formée d'un poêle de velours noir avec une croix de moire d'argent, aux armes de France, au-

dessus duquel est un dais de même étoffe et armes [1].

L'autel de saint Denis est au milieu du chevet, c'est où l'on fait la chapelle ardente pour les princes dont on a porté les corps dans cette abbaye, que l'on dépose ici pendant quarante jours jusqu'au service ou inhumation.

Dans la chapelle de saint Eustache on voit le tombeau du vicomte de Turenne, en marbre noir et blanc; rien n'est égal à la beauté et à la perfection du travail [2]. Ce fameux général y est représenté en habit de guerrier mourant entre les bras de l'Immortalité; à ses côtés sont la Sagesse et la Valeur.

LE TRÉSOR DE SAINT-DENIS.

L'ENTRÉE est sur la droite du chœur, on y monte par un escalier qui rend dans une salle où les précieuses reliques et les richesses qui le composent sont renfermées en cinq armoires. On les voit tous les jours devant et après l'office. C'est un des religieux,

1. A l'entrée du chœur, auprès de la crypte, il était d'usage d'inhumer provisoirement le dernier roi défunt qui attendait que son successeur sur le trône vînt le remplacer aux portes de la sépulture royale. Conformément à ce cérémonial, Louis XVIII occupe cette place, son frère étant mort en exil d'où son corps n'a pas été rapporté.

2. Le 22 septembre 1800, le corps de Turenne, qui, lors de la violation des tombeaux de Saint-Denis, avait été transporté au musée des Petits-Augustins, fut solennellement transféré aux Invalides.

l'étole au cou, qui les montre. Ce trésor est un des plus riches du monde [1]. La plus grande partie de ce que l'on y voit faisait autrefois l'ornement de la chapelle des rois de France qui l'ont donné à cette abbaye.

Comme le détail de chaque chose irait trop loin, il ne faut s'attacher qu'aux pièces les plus considérables.

Dans la première armoire on voit une grande croix d'or dans laquelle est renfermé un morceau de la vraie croix de Notre-Seigneur, long d'un pied; elle est couverte des pierreries les plus précieuses; aux deux côtés deux grandes statues de la Vierge et de saint Jean-Baptiste en vermeil. Sur la droite l'oratoire de Philippe-Auguste. C'est une grande et riche chapelle remplie de reliques très-précieuses. A gauche est une espèce de trône de vermeil à six colonnes où on voit un ange qui tient un des clous avec lesquels notre Sauveur fut crucifié. Les autres pièces sont un crucifix fait du bois de la vraie croix enfermé dans un reliquaire d'or. On croit que ce crucifix a été fait par le pape Clément III. Une châsse d'argent en forme de temple où sont beaucoup de reliques de Notre-Seigneur; la couronne, le sceptre et la main de justice qui ont servi au sacre de Henri IV.

Un morceau d'une cruche commune d'albâtre qu'on croit avoir servi aux noces de Cana [2].

1. Sans oublier ceux de la Sainte-Chapelle de Paris et d'Aix-la-Chapelle.

2. Une pièce en albâtre de la grandeur d'une amphore n'est pas

Dans la deuxième armoire on voit, dans le milieu, le chef de saint Hilaire, évêque de Poitiers, fait de vermeil; la mitre et le tour du cou sont entièrement enrichis de pierreries. Sur la droite une grande croix d'or où est enfermée une verge du gril de saint Laurent [1]. Cette croix est toute couverte de pierres précieuses. Auprès une image en vermeil de sainte Marie-Magdeleine où est enfermé le menton de cette sainte. Le roi Charles VI, sa femme et son fils sont à ses pieds. Sur la gauche sont un bassin et une aiguière de vermeil d'un grand prix. On remarque au-dessous une espèce d'église d'argent; c'est un reliquaire qui conserve quantité de précieuses reliques. Les autres sont plusieurs images de vermeil comme de saint Denis, de sainte Catherine, de saint Nicolas et de saint Liger; les couronnes du sacre de Louis XIII et celles des funérailles de la reine, son épouse. On voit plusieurs livres très anciens dont les couvertures sont fort riches; les principaux sont un missel de sept cents ans et un Nouveau Testament écrit sur du vélin pourpre qui a près de neuf cents ans [2].

Dans la troisième armoire on voit, au milieu, le chef d'or de saint Denis, apôtre de la France; sa mitre est toute remplie de pierres précieuses et de perles. Ce

chose commune, indépendamment du souvenir historique qui peut s'y attacher.

1. Cette relique était-elle authentique?

2. Les manuscrits sur vélin pourpre sont des raretés bibliographiques.

chef est soutenu par deux anges de vermeil; un troisième, qui est au-devant, soutient un reliquaire d'or enrichi de pierreries où est un os de l'épaule de saint Denis. Sur la droite il y a un magnifique reliquaire qui renferme la main de l'apôtre saint Thomas, qu'il mit dans le côté de Jésus-Christ. Elle est visible au travers d'un cristal. Sur la gauche est un grand reliquaire de vermeil où est la mâchoire inférieure de saint Louis, la supérieure est à l'abbaye de Poissy. Il est soutenu par Philippe le Hardi, son fils, et Philippe le Bel, son petit-fils. Les autres sont plusieurs reliques de saint Louis et quelques ornements de ce saint roi, comme sa couronne d'or enrichie de pierreries avec une épine de la sainte couronne de Notre-Seigneur, enchâssée dans un rubis, sa main de justice, l'agrafe de son manteau royal, et son anneau royal. On y voit encore le calice, la patène et les burettes qui ont servi à saint Denis [1], le calice de l'abbé Suger; le précieux manuscrit de saint Denis Aréopagiste, couvert d'argent et de pierreries; les couronnes du sacre de Louis XIV et celles des funérailles de la reine, son épouse, et beaucoup d'autres choses qui sont d'un grand mérite.

Dans la quatrième armoire la pièce du milieu est

1. Il y a évidemment une erreur, on ne possède aucun objet mobilier ayant authentiquement appartenu à l'apôtre de la Gaule, encore moins la *chapelle* dont il se servait pour célébrer les saints mystères; il est plus que certain qu'il ne se servait pas de vases sacrés en vermeil et que sa crosse n'était pas d'or.

un grand buste de vermeil qui renferme une partie du chef de saint Benoît. La mitre et le tour du cou sont enrichis de pierres précieuses; sur le devant est une partie du bras de ce saint. Sur la droite est une grande croix d'or enrichie de pierres orientales [1] et de pierreries. Sur la gauche une grande chapelle, ou reliquaire, appelée l'oratoire de l'empereur Charlemagne. Cette pièce est toute remplie de pierres précieuses. La couronne d'or de Charlemagne est auprès, tout enrichie de pierreries [2]. A côté est un vase admirable, étant d'une seule agate orientale d'un travail infini. C'est une des plus considérables pièces du trésor. Les figures représentent une bacchanale ou fête des anciens en l'honneur de Bacchus. Les autres pièces sont le sceptre et la main de justice de Charlemagne, son épée et ses éperons d'or, enrichis de pierreries. Deux livres fort précieux, dont l'un est un pontifical pour le sacre des rois, et l'autre les épîtres et évangiles, couverts d'or et enrichis de pierreries. Sur la droite, c'est le chef de saint Pierre l'exorciste

1. Cette expression : pierres orientales, opposée à pierreries, aurait besoin d'une explication qu'aurait pu seul fournir l'auteur.

2. On conservait dans le trésor de Saint-Denis une foule d'objets historiques, qui formaient à côté du trésor religieux un véritable musée; on y voyait une couronne, un sceptre, une épée et des éperons que la tradition attribuait à Charlemagne. Isaac de Bourges ne parle que de la couronne; plus loin des autres reliques impériales, il a omis la chaise romaine en bronze, connue sous le nom de fauteuil de Dagobert. Il cite aussi un vase d'agate, on en conservait aussi de cristal de roche et de porphyre. Toutes ces richesses sont dispersées, sinon perdues.

martyr, il est de vermeil doré ; sur la gauche la châsse de saint Denis, elle est toute couverte de lames d'argent et de pierreries ; les habits dont Louis XIV était revêtu le jour de son sacre à Reims, le 7 juin 1654, qui consistent en son manteau royal de velours cramoisi doublé d'hermine, semé de fleurs de lis d'or, sa camisole de satin rouge et sa tunique ou dalmatique, et ses bottines remplissent la dernière armoire.

De l'autre côté de la salle, en face du trésor, on voit encore dans une grande armoire plusieurs pièces d'art et curieuses [1]. Les principales sont une grande corne de licorne de près de sept pieds de longueur et un ongle de griffon d'une grosseur prodigieuse [2]. Ces pièces furent envoyées à Charlemagne par Aaron, roi de Perse [3]. Une des lanternes qu'on dit avoir servi à la prise de Notre-Seigneur, appelée communément la lanterne à Judas [4].

Il ne reste plus à voir que l'intérieur de cette abbaye dont les bâtiments sont très anciens et très grands,

1. Aux voûtes de certaines églises, au moyen âge, on voyait suspendus des animaux extraordinaires ou exotiques, des œufs d'autruche, etc.; c'était une exposition permanente à défaut de musée.

2. Ces deux pièces appartiennent à des animaux fantastiques dont l'existence est niée par les savants. Les bestiaires parlent de la licorne et du griffon, on les rencontre souvent dans la composition des armoiries.

3. Haroun-al-Raschid, ou le Justicier, célèbre calife d'Orient, contemporain de Charlemagne, avec lequel il communiquait par ses ambassadeurs.

4. Ce fait ne s'appuyait que sur une tradition populaire et une croyance naïve.

mais depuis plusieurs années on a commencé un bâtiment nouveau qui aura peu d'égal; rien n'est plus majestueux et admirable [1]: le rez-de-chaussée est divisé en plusieurs salles, d'une grandeur et d'une beauté surprenantes qui serviront pour recevoir les princes, le parlement et les autres cours supérieures dans les cérémonies où le roi les invite. Le dessus est rempli de dortoirs pour les religieux qui auront chacun leur chambre propre et commode. Cette communauté a produit d'illustres savants religieux, de temps en temps, et des saints et zélés observateurs de la règle de saint Benoît.

LA PORTE SAINT-DENIS.

Cet arc de triomphe est de toutes les portes de la ville la plus belle et la plus magnifique, elle fut élevée en 1672. Elle a soixante-douze pieds de large et autant de haut. Le dessus, qui a vingt-six pieds, est découvert comme les arcs de Titus, de Constantin et autres qui se voient à Rome. L'ouverture qui forme la porte est de vingt-quatre pieds; de chaque côté sont des pyramides de trophées d'armes posées sur des piédestaux percés dans leurs dés, chacun porte neuf pieds de large. Le bas-relief du

1. Il existe encore et on peut juger s'il mérite ces pompeux éloges.

côté de la ville représente le fameux passage du Rhin avec cette inscription :

LUDOVICO MAGNO.
EMENDATA MALÈ MEMORI
BATAVORUM GENTE
PRÆF. ET ÆDIL. PONI
C. C.
ANNO D. M. DC. LXXII.

Celle du côté du faubourg représente la paix de Mastric (*sic*) avec ces mots :

QUOD TRAJECTUM AD MOSAM
XIII DIEBUS CEPIT.
PRÆF. ET ÆDIL. PONI
CC. ANNO R. S. H. M DC. LXIII.

LA PLACE DE LOUIS-LE-GRAND.

CETTE place est bâtie au lieu où était ci-devant l'hôtel de Vendôme ; elle a été commencée en 1699, comme elle est à présent, en forme d'octogone ; elle est ouverte du côté de la rue Saint-Honoré et des Capucines qui y font face, elle a soixante-quinze toises de longueur et soixante-dix de largeur. La plus grande partie des maisons sont occupées par des financiers qui ont fait des fortunes étonnantes dans les dernières guerres ; les principales sont : l'hôtel de Cré-

quy et l'hôtel d'Estrées, l'hôtel d'Évreux et la maison Croizat, celle de Bourvalais et autres, où il y a des beautés et des richesses immenses. Au milieu de la place est une grande et magnifique statue équestre de Louis le Grand vêtu en héros de l'antiquité, qui, bien que d'une grandeur excessive, puisque le roi et le cheval ont vingt pieds de hauteur, ont été fondus ensemble d'un seul jet.

Cette pièce est un ouvrage des plus admirables, puisqu'on y a employé soixante-dix-huit milliers de métal et qu'elle a coûté deux cent cinquante mille écus. Il peut tenir vingt personnes autour d'une table dans le ventre du cheval. Le piédestal sur lequel le cheval est posé, est de marbre blanc, il est élevé sur quelques degrés, il y a beaucoup d'inscriptions latines sur ce piédestal, mais elles grossiraient trop ce petit volume.

Les Feuillants sont vis-à-vis de cette place. Ces religieux sont de l'ordre de saint Bernard, réformés sous le nom de Feuillants par une règle très austère. Le Père Jean-Baptiste de la Barrière, qui en avait commencé la réforme près de Toulouse, vint à Paris avec soixante de ses religieux réformés par ordre de Henri III, qui en qualité de protecteur leur fit bâtir cette maison. Henri IV la fit achever et lui donna tous les privilèges des maisons de fondation royale. Le chœur est placé derrière le grand autel.

Le tour de l'église est rempli de quatorze chapelles magnifiques qui appartiennent à d'illustres familles, savoir : la première à main droite à la maison Phe-

lippeau, la deuxième à la maison Pelletier, la troisième à la maison de Vendôme, la quatrième à la maison de Montolon, la cinquième à la maison de Marillac, la sixième à la maison d'Étampes, la septième est remplie de tableaux de prix; de l'autre côté, la première est à la maison de Rohan, la deuxième à la maison de Beringhen, la troisième à la maison de Bossuet, la quatrième à la maison de Boudeville ou de Chemerault, la cinquième à la maison de Rostain, la sixième à la maison Lelièvre.

On voit aussi le tombeau de Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, et de son fils vis-à-vis la chaire du prédicateur; on peut voir après le cloître de ces Pères, rempli de peintures sur la vie de saint Bernard, les vitres où la réforme est représentée.

De l'autre côté de la place sont les Capucines. Le portail de leur église fait un bel effet, il est justement en face de la place de Louis-le-Grand et forme un agréable point de vue qui répond aux Feuillants. Ces religieuses ont été fondées par Louise de Lorraine, épouse de Henri III. Louis XIV leur a fait bâtir ce monastère, qui a coûté plus de deux cent mille écus. Il est de la dernière propreté; toutes les cellules des religieuses sont boisées et les cloîtres vitrés, et tout ce qui peut rendre une maison agréable et commode y a été employé.

Leur église n'est pas bien grande, mais elle est fort éclairée; ces religieux conservent le corps de saint Ovide, que le peuple honore beaucoup; on y voit le magnifique tombeau du duc de Créquy, qui y apporta

de Rome ce saint martyr, et celui du marquis de Louvois dans la chapelle vis-à-vis. Le duc de Créquy est représenté en marbre blanc, à demi couché sur un tombeau de marbre noir avec quantité de figures et d'ornements. La chapelle est ornée d'un tableau représentant le martyre de saint Ovide. Tout ce monument est d'une magnificence achevée. Celui du marquis de Louvois n'est pas moins magnifique. Ce ministre est représenté en marbre blanc, couché sur un tombeau de marbre vert, s'appuyant sur le bras droit; son épouse y est aussi représentée. Il n'y a rien de plus excellent ni de plus parfait que ce tombeau et tout ce qui l'accompagne. La chapelle est une des plus magnifiques de Paris; ses autres chapelles sont très propres.

SAINT-EUSTACHE.

Cette église, qui n'était autrefois qu'une chapelle dédiée à sainte Agnès, que Jean Alais, fameux partisan, avait fait édifier, fut commencée en 1532 et n'a été achevée qu'en 1642. La grandeur et la hauteur de son vaisseau la rendent la plus belle de Paris après celle de Notre-Dame. Le chœur est de pareille hauteur que la croisée et orné de quatre rangs de chaises où cent vingt ecclésiastiques peuvent se placer facilement. Il y a plusieurs belles chapelles dans cette paroisse. Le portail de cette église est estimé; il y a une grosse tour sur le milieu du corps du

bâtiment. La cure de Saint-Eustache est des plus étendues et la plus riche de cette ville.

Les personnes illustres enterrées dans cette église sont: La Motte le Vayer, Voiture, La Chambre, Furetière, La Fontaine [1], le duc de La Feuillade, le fameux ministre d'État Jean-Baptiste Colbert et le marquis de Seignelay, son fils, dont on voit derrière le chœur le magnifique tombeau. C'est un des plus beaux ouvrages de Paris. Il est représenté en action de prier Dieu, et lisant dans un livre qui lui est présenté par un ange. Ce magnifique monument et tous les ornements méritent d'être examinés de près pour la délicatesse et la perfection de l'ouvrage.

La mémoire de cet habile ministre sera immortelle par le soin qu'il prenait de faire fleurir les sciences, les beaux-arts et les manufactures dans le royaume. A la pointe de Saint-Eustache on remarque une grande pierre posée sur un égout en forme de pont, et appelée le pont Alais, du nom de Jean Alais, partisan dont j'ai ci-devant parlé et qui a voulu être enterré en ce lieu, en expiation d'avoir fait imposer un denier sur chaque panier de poisson qui entrait à Paris. Dans la rue Montmartre, il y a une petite église dédiée à saint Joseph, succursale de Saint-Eustache. L'inimitable Molière y est enterré [2].

1. La Fontaine fut enterré dans le cimetière des Innocents.

2. Le texte semble insinuer que Molière a été enterré dans la chapelle de Saint-Joseph, c'est dans le cimetière qui y était attenant qu'il fut inhumé.

LA RUE DE LA FERRONNERIE.

Ce nom lui vient de ce qu'elle était autrefois occupée par des ouvriers en fer-blanc [1]. Le régicide commis autrefois en la personne de Henri IV, roi de France, arriva à l'entrée de cette rue le 14 mai 1610. Elle était très étroite et mal bâtie, mais elle a été élargie depuis, les maisons y sont très hautes, bien bâties et d'une belle symétrie. Ce prince allait sans garde du Louvre à l'Arsenal pour y conférer avec le duc de Sully, son principal ministre; un embarras de quelques charrettes ayant arrêté son carrosse en cet endroit, qui était alors fort resserré, les valets de pied du roi passèrent sous les charniers des Saints-Innocents. Alors un détestable monstre nommé Ravaillac monta sur une des roues de derrière du carrosse de Sa Majesté, et avançant le bras le frappa de deux coups de couteau dans la poitrine; le premier glissa en les deux côtes et n'entra point, mais le second coupa l'artère veineuse au-dessous de l'oreille gauche du cœur, dont le sang sortant avec impétuosité l'étouffa en un moment, sans qu'il pût prononcer une seule parole. C'est ainsi que finit ce grand roi, dont toutes les actions sont encore plus grandes que le nom.

1. Pourquoi en fer-blanc? Les ferronniers sont des ouvriers en fer forgé; le fer-blanc est employé presque exclusivement par les ferblantiers.

LA PORTE SAINT-MARTIN.

Ce quartier est ainsi nommé par rapport au prieuré de Saint-Martin. La rue qui porte le même nom est la plus longue et la plus droite de toute la ville, qu'elle perce dans le milieu d'un bout à l'autre. Le bel arc de triomphe que l'on aperçoit au bout de cette rue est un monument qui fut élevé en 1674. Tout le corps de l'architecture a cinquante-quatre pieds de hauteur et autant de largeur. La porte du milieu a dix-huit pieds de large et les deux autres neuf chacune. Elles sont accompagnées de bossages rustiques avec des bas-reliefs dont ceux du côté de la ville représentent, l'un la prise de Besançon avec cette inscription :

LUDOVICO MAGNO.
VESONTIONE SEQUANISQUE
BIS CAPTIS,
ET FRACTIS GERMANORUM,
HISPANORUM BATAVORUMQUE
EXERCITIBUS,
PRÆF. ET ÆDIL. P.
C. C.
ANNO R. S. H. M.DCLXXIV.

et l'autre la rupture de la triple alliance; de l'autre côté la prise de Limbourg et la défaite des Allemands

sous la figure de Mars qui repousse leurs aigles avec ces mots :

LUDOVICO MAGNO.
QUOD LIMBOURGO CAPTO
IMPOTENTES HOSTIUM MINAS
UBIQUE REPRESSIT.
PRÆF. ET ÆDIL. P.
C. C.
ANNO M. DC. LXXV.

L'HOTEL DE VILLE.

Cet hôtel est situé dans une place nommée la Grève, qui est la plus connue de Paris, parce que c'est le lieu où le prévôt des marchands et les échevins de la ville font faire les feux de joie et les autres réjouissances dans les occasions avantageuses à l'État, et tous les ans la veille de la Saint-Jean. C'est aussi où se font les exécutions des criminels.

Cet hôtel fut commencé sous le règne de François Ier, la première pierre y fut posée le 15 juillet 1533. Au-dessous de la porte qui est au milieu de cet édifice, on voit une statue équestre de bronze doré faite en demi-bosse ; elle représente Henri IV sur un fond de marbre noir, au-dessus sont ces mots :

SUB LUDOVICO MAGNO
FŒLICITAS URBIS.

Sur le comble de ce bâtiment, il y a entre deux pavillons une horloge qui donne le signal et sonne sans discontinuation pendant trois jours dans les réjouissances publiques. L'escalier qui conduit à la cour est formé de degrés faits en ovale ; on voit au fond de cette cour une statue équestre de Louis le Grand à l'antique, elle est de bronze et élevée sur un piédestal de marbre blanc, accompagnée d'ornements avec cette inscription :

LUDOVICO MAGNO,
VICTORI PERPETUO, SEMPER PACIFICO,
ECCLESIÆ AC REGUM DIGNITATIS ASSERTORI
PRÆFECTUS ET ÆDILES
ÆTERNUM HOC FIDEI OBSERVANTIÆ,
PIETATIS ET MEMORIS ANIMI,
MONIMENTUM P. P.

ANNO R. S. H. M. DC. LXXXIX.

Cette cour, quoique petite, est assez belle ; elle est entourée d'arcades qui soutiennent le bâtiment où sont trente inscriptions des glorieuses actions de Louis XIV, depuis son mariage jusqu'en 1669 où elles se terminent par la protection que Sa Majesté a a donnée au feu roi d'Angleterre et sa royale famille, victorieux pour la religion, dont ce grand prince a toujours été le zélé défenseur :

1° L'entrevue de Louis XIV et de Philippe IV, roi d'Espagne, dans l'île des Faisans, où la paix fut signée

entre les deux rois. — Le mariage du roi avec Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne. L'entrée solennelle de Leurs Majestés dans la ville de Paris, au milieu des acclamations du peuple, 1660;

2° Naissance de M. le Dauphin à Fontainebleau, le 1er novembre 1661;

3° Le Roi d'Espagne désavoue l'action de son ambassadeur en Angleterre, 1662;

4° Reddition de Marsal. Renouvellement de l'alliance avec les Suisses, 1663;

5° Le légat vient faire satisfaction au roi de l'attentat commis sur son ambassadeur à Rome, 1664;

6° Victoire remportée sur les corsaires de Tunis et d'Alger sur les côtes d'Afrique, 1665;

7° Secours accordés aux Hollandais contre l'Angleterre, 1665;

8° Le Roi porte ses armes en Flandre pour la défense des droits de la reine et prend plusieurs villes, 1667;

9° Conquête de la Franche-Comté en dix jours, au milieu de l'hiver, 1668;

10° Depuis la paix d'Aix-la-Chapelle le roi emploie ses forces de mer contre les Turcs, 1669;

11° Prise de Pont-à-Mousson et d'autres places. Toute la Lorraine soumise à l'obéissance du roi, 1670;

12° Le Roi visite et fait fortifier toutes les places qu'il a prises en Flandre, 1671;

13° Le Roi, justement irrité contre les Hollandais, entre dans leur pays et s'en rend maître, 1672;

14° Le Roi assiège Mastric et l'emporte en treize jours. Les flottes de France et d'Angleterre défont celle de Hollande, 1673;

15° Deuxième conquête de la Franche-Comté. Victoire sur les impériaux, les Espagnols et les Hollandais à Senef, 1674;

16° L'armée impériale chassée d'Alsace et forcée de repasser le Rhin, 1675;

17° Levée de siège de Mastric par le prince d'Orange. Les flottes d'Espagne et de Hollande brûlées dans le port de Palerme, 1676;

18° Prise de Valenciennes et de Cambray. La bataille de Mont-Cassel suivie de la réduction de Saint-Omer, 1677;

19° Prise de Gand et d'Ypres par le roi en personne. Prise de Puycerda en Catalogne, 1678;

20° Roi fait restituer à ses alliés les villes qui leur avaient été prises. Paix générale, 1679;

21° Mariage de Monseigneur le Dauphin avec la princesse Anne-Marie-Christine-Victoire de Bavière, 1680;

22° En un jour Strasbourg et Casal reçoivent les troupes et la protection du Roi, 1681;

23° Naissance de Monseigneur le duc de Bourgogne. Alger foudroyée par les vessaux (*sic*) du roi, 1682;

24° Algériens forcés à rendre tous les esclaves français. Prise de Courtray et de Dixmude, 1683;

25° Le Roi accorde la paix aux Algériens, punit les

Génois, prend Luxembourg, force les ennemis d'accepter une trêve de vingt ans et remet à la prière des Espagnols trois millions cinq cent mille livres de contribution, 1684;

26° Édit de Nantes révoqué et l'hérésie entièrement éteinte en France par le zèle et la piété du Roi. La soumission de la ville de Gênes par son doge envoyé en France, 1685;

27° L'ambassadeur du roi de Siam avec de magnifiques présents. Les missionnaires envoyés en divers endroits du monde. L'établissement royal pour trois cents demoiselles à Saint-Cyr, 1686;

28° Vœux de toute la France pour la santé du Roi. Cet hôtel (de ville) honoré de sa présence; il y fut servi par les prévôts des marchands, échevins, conseillers et quarteniers, 1687;

29° Papachin, vice-amiral d'Espagne, forcé de saluer le pavillon de France à quinze lieues d'Alicante. Philisbourg pris par l'armée du roi commandée par Monseigneur, 1688;

30° Protection donnée au Roi et à la Reine d'Angleterre et au prince de Galles contre leurs sujets rebelles, 1689.

On peut encore remarquer autour de cette cour les portraits en médailles des prévôts des marchands. Ensuite sont les appartements de cet hôtel, qui sont très grands et très magnifiques, ornés d'excellents tableaux, entre autres de portraits de Louis XIV habillé comme il était le jour de son sacre et principalement

celui qui représente le festin que le corps de ville donna à Louis le Grand et à toute sa cour le 30 janvier 1687, à son retour de l'église Notre-Dame, où il avait été rendre à Dieu et à la sainte Vierge ses actions de grâces sur le rétablissement de sa santé après une fort dangereuse maladie.

Le prévôt des marchands et les échevins tiennent leur juridiction les mercredis et samedis matin. Elle s'étend sur les rentes de l'Hôtel de Ville, sur la police des quais et ports de la rivière, sur les denrées et toutes autres choses qui viennent par eau, etc.

Outre le prévôt des marchands et les quatre échevins qui sont élus tous les ans le 16 août, jour de saint Roch, dont la cérémonie est curieuse à voir, il y a vingt-six conseillers de ville, un procureur du roi et un receveur, des quarteniers, dizainiers, cinquanteniers, trois cents archers et leurs officiers, qui sont très superbement vêtus dans les cérémonies ordinaires.

LES GRANDS-JÉSUITES.

Le portail de cette église est formé de trois ordres d'architecture : deux corinthiens et un composite avec des colonnes et autres accompagnements qui font une fabrique de vingt-quatre toises de hauteur ; on y lit cette inscription :

D. O. M.
S. LUDOVICO.

QUI TOTUM ORBEM
IN TEMPLUM DEI,
ARMIS, ANIMISQUE DESTINAVIT,
LUDOVICUS XIII
HOC TEMPLUM EREXIT;
UT QUEM GALLIA COLUIT
UT REGEM, AMAVIT UT PATREM,
HIC VENERETUR UT CŒLITEM.
ANNO M. DC. XXVII.

Le cardinal de Richelieu ayant donné de quoi élever ce portail, on y a mis cette autre inscription sur un carreau de marbre noir :

S. LUDOVICO REGI.
LUDOVICUS XIII. REX
BASILICAM :
ARMAND, CARD. DUX
DE RICHELIEU.
BASILICÆ FRONTUM P.
M. DC. XXXIV.

Cette église est située rue Saint-Antoine et dédiée à saint Louis, c'est une des plus belles de Paris. La première pierre y fut posée par Louis XIII. Le bâtiment est construit à la romaine en forme de croix, avec un grand dôme presque au milieu, ce qui fait un très bel effet. Il y a plusieurs chapelles autour de cette église, au-dessus règne une fort belle galerie. Le grand

autel est d'une magnificence achevée, il est formé de colonnes de marbre, avec ses chapiteaux et autres ornements de bronze doré. Il y a au milieu un grand crucifix, avec la sainte Vierge et saint Jean aux côtés, et la Magdeleine aux pieds. Les autres statues sont celles de saint Charlemagne, de saint Louis, de saint Ignace et de saint François-Xavier d'un travail infini. Rien n'est plus somptueux ni plus magnifique que cet autel, principalement les jours de fête par la quantité de riches ornements et de pièces d'orfèvrerie dont on le couvre avec toute la propreté et le bon goût imaginable. On y voit un tabernacle tout d'argent, enrichi d'ornements de vermeil, d'un grand nombre de vases, chandeliers, girandoles d'argent avec de magnifiques reliquaires, tous ouvrages excellents ; il y en a même plusieurs d'or, mais le plus considérable est le grand soleil d'or chargé de diamants et de perles d'un très grand prix; il n'y a rien de comparable à la magnificence et à la richesse des ornements d'église : l'or et l'argent y brillent partout et les perles y tiennent lieu de broderies. Toutes ces éclatantes richesses accompagnées d'un si grand luminaire arrangé avec tant de génie qu'il n'est pas possible de concevoir.

Les chapelles sont propres et bien ornées ; celle de la droite ou côté de l'évangile renferme le cœur de Louis XIII dans une urne d'or soutenue en l'air par deux anges d'argent doré, et au-dessus une couronne de vermeil; on voit cette inscription qui est en bas entre les mains de deux anges pleurant :

AUGUSTISSIMUM
LUDOVICI XIII,
JUSTI REGIS,
BASILICÆ HUJUS
FUNDATORIS
MAGNIFICI
COR,
ANGELORUM HIC
IN MANIBUS,
IN COELO
IN MANU DEI.

Et à la porte cette autre inscription :

SERENISSIMA
ANNA AUSTRIACA
LUDOVICI XIV
REGIS MATER
ET REGINA REGENS
PRÆDILECTI
CONJUGIS SUI AMORIS
HOC MONUMENTUM P.
ANNO SALUTIS
M. DC. XLIII.

Les bas-reliefs qui servent d'ornements à ce mausolée représentent la Justice, la Prudence, la Force, vertus si naturelles à Louis XIII qu'il a mérité le surnom de Juste.

Le cœur de Louis XIV y fut porté le 6 septembre 1715. Il est déposé dans la sacristie, en attendant que l'on puisse décorer la chapelle vis-à-vis celle-ci, pour l'y placer peut-être dans la même situation de celui de son père.

Ensuite un peu plus bas, du même côté, il y a un magnifique mausolée où repose le cœur du grand prince de Condé et ceux des princes de la même maison, décédés depuis. On y aperçoit d'abord quatre Vertus en bronze doré, de taille naturelle, assises et soutenues sur de grands piédestaux de marbre dont les bas-reliefs représentent les principales actions de ce grand héros. Aux deux côtés de la chapelle sont deux génies : l'un tient un bouclier aux armes de Bourbon et l'autre une table sur laquelle est gravée une inscription qui marque que c'est le président Pérault qui a érigé ce monument à la mémoire de ce prince, dont il était intendant.

La chaire du prédicateur est d'un travail en fer doré des mieux exécutés qu'il y ait au monde, c'est un don de Gaston de France, frère de Louis XIII ; la tribune où sont les orgues, que l'on estime beaucoup, est ordinairement remplie des plus fameux musiciens de Paris, qui s'y font entendre les dimanches et jours de fête.

Cette maison est professe de l'ordre, elle est occupée par un si grand nombre d'illustres hommes de cette compagnie, qu'il faudrait un volume entier pour faire leur éloge. La bibliothèque de ces Pères est des plus fameuses de Paris.

LE COLLÈGE LOUIS-LE-GRAND.

C'EST ainsi que l'on appelle le collège des Pères Jésuites situé dans la rue Saint-Jacques. Les premiers fondements de la compagnie de Jésus ont été formés dans le collège de Sainte-Barbe, où saint Ignace, patriarche de cet ordre, fit choix de ses premiers compagnons. On voit encore dans ce collège la chambre que ce saint occupait. Saint François-Xavier enseignait alors la philosophie dans le collège de Beauvais. Ces Pères ont eu différentes demeures jusqu'à ce qu'ils se soient entièrement fixés en ce lieu. En 1540 ils se placèrent au collège des Trésoriers, quartier de Saint-André. Deux ans après ils occupèrent le collège des Lombards, qu'ils quittèrent pour habiter l'hôtel de Clermont, dont Guillaume Dupont, évêque de Clermont, avait fait un collège pour les écoliers de cette même ville. Ce prélat et le comte de Guise, pendant la tenue du concile de Trente où ils étaient pour les intérêts de la France, conçurent tant d'estime pour la doctrine, la piété et le zèle des Jésuites et particulièrement pour les Pères de la compagnie qu'ils trouvèrent à cette fameuse assemblée, qu'ils obtinrent de Henri II des lettres patentes pour un établissement à Paris, où l'évêque de Clermont en amena plusieurs qu'il retira chez lui. Il leur laissa à sa mort trois mille livres de rente et un grand fonds en argent comptant, dont ils achetèrent en 1563 le

lieu où ils demeurent actuellement qui était appelé la cour de Langres, ils le nommèrent le collège de Clermont, du nom du fondateur et y ouvrirent leurs classes. Il porta ce nom jusqu'au 10 octobre 1682 qu'ils firent poser une table de marbre noir au-dessus de la porte avec cette inscription :

COLLEGIUM LUDOVICI MAGNI.

Ce collège fut augmenté en 1641 du collège de Narmoutier (*sic*), et en 1680 de celui du Mans qui y ont été joints. Le 20 avril 1582, Henri III posa la première pierre du bâtiment de la chapelle de ce collège, sur laquelle est cette inscription :

RELIGIONIS AMPLIFICANDÆ STUDIO,
HENRICUS III. CHRISTIANISSIMUS
REX FRANCIÆ ATQUE POLONIÆ,
IN AUGUSTISSIMUM JESU NOMEN
PIETATIS SUÆ MONUMENTUM,
HUNC PRIMUM LAPIDEM
IN EJUS TEMPLI FUNDAMENTUM CONJECIT
ANNO 1582 DIE 20 APRILIS.

L'intérieur de ce collège est séparé par six différentes cours remplies de plusieurs corps de bâtiments qui contiennent un nombre incroyable d'appartements et de chambres fort logeables. La première cour dans laquelle on entre est celle des pensionnaires où sont

les classes ; c'est dans cette même cour que les pensionnaires et les écoliers représentent tous les ans la tragédie accompagnée de danses et de symphonies, à la fin de laquelle ces Pères font la distribution des prix que les écoliers les plus habiles remportent pour récompense de leur application.

Les classes de ce collège de Paris, celui qui a un plus grand nombre de pensionnaires et d'écoliers même de la première qualité. Ce qui en attire beaucoup est le soulagement que reçoivent les familles d'être déchargées du soin spirituel de leurs enfants par la coutume de ces Pères, qui obligent leurs écoliers de s'approcher tous les mois du tribunal de la pénitence.

Entre le grand nombre de choses curieuses renfermées dans cette maison, la fameuse bibliothèque est la plus considérable. Elle est des plus nombreuses et des plus estimées de Paris ; elle contient près de cinquante mille volumes qui augmentent tous les jours, soit par le fonds de mille écus de rente laissés par le surintendant des finances Fouquet que par les ouvrages des savants de cette compagnie, qui de tout temps en a produit un grand nombre.

NOVICIAT DES JÉSUITES.

CETTE maison, située dans la rue Pot-de-Fer, sert de noviciat[1] aux religieux de cette compagnie; ils ont l'obligation de sa fondation à Sublet des Noyers, secrétaire d'État, dont les armes sont à plusieurs endroits[2].

L'église, quoique petite, passe pour un chef-d'œuvre, elle a été conduite avec tout le succès possible par le frère Ange Martel, de cette société, qui voulut, avant que d'en entreprendre la construction, être maître absolu de faire ce qu'il jugerait à propos et qu'il a très bien réussi, car l'architecture de cette église est des plus régulières et du meilleur goût. Le portail est composé de colonnes d'ordre dorique et d'ionique

1. Les Jésuites n'avaient en 1610 à Paris que deux maisons : la maison Professe et le Collège; ils fondèrent depuis leur noviciat qu'ils placèrent dans l'hôtel de Mézières. Des acquisitions successives leur permirent d'y joindre les maisons voisines, en sorte que tout leur terrain se trouva renfermé entre les rues Mézières, Cassette, Honoré-Chevalier et Bonaparte.

2. Magdeleine Luillier, veuve de Claude le Roux de Sainte-Beuve, conseiller au Parlement, qui acheta l'hôtel de Mézières, fut leur première bienfaitrice. François Sublet des Noyers, baron de Dangu, secrétaire d'État au département de la guerre, fit construire à ses dépens l'église, où il demanda à être inhumé. La première pierre en fut posée par Henri de Bourbon, abbé de Saint-Germain, le 10 avril 1630; elle fut achevée en 1642, et consacrée par l'évêque de Boulogne, sous l'invocation de saint François-Xavier. On n'a conservé aucun dessin de cette église, qui devait ressembler, du reste, à toutes celles construites par cette célèbre compagnie.

au-dessus. Le dedans de cette église a des beautées (*sic*) inséparables de la belle architecture, et les jours surtout y sont pris fort à propos. Le grand autel a été refait depuis quelques années sur les desseins (*sic*) de Jules Hardouin Mansard, sous la conduite de Decotte, premier architecte du roi. Il est tout de marbre de différentes couleurs. Les colonnes sont de marbre vert, les chapiteaux et les bases de marbre blanc. Les figures de saint Ignace et de saint François-Xavier embellissent cet autel, mais le principal ornement est l'excellent tableau de Poussin qui représente saint François-Xavier qui guérit une fille.

Ce tableau passe pour un des meilleurs du royaume et le plus excellent morceau de cet habile peintre. Le tabernacle est fort estimé, tant pour la beauté de l'ouvrage que pour les ornements de bronze doré et les marbres qui l'accompagnent. Le devant d'autel est de marbre vert d'Égypte, où il y a au milieu un Saint-Esprit aussi orné d'ouvrages de bronze doré.

PLACE ROYALE.

CETTE place est construite en un juste carré au lieu où était autrefois le jardin du palais des Tournelles, que Charles V et ses successeurs ont habité jusqu'à Henri II.

Cette place est non seulement la plus régulière et la plus belle de Paris, mais aussi du monde entier.

Elle est entourée de trente-six pavillons de même hauteur et de même symétrie, tous couverts d'ardoise. Ces pavillons soutenus par des piliers qui forment une galerie qui règne tout autour de la place où l'on est en tout temps (comme en plusieurs villes d'Italie) à couvert des ardeurs du soleil et des incommodités de la pluie.

Cette place fut commencée en 1604 et achevée en 1612. Le centre est occupé par un grand préau entouré et fermé d'une très belle palissade de fer; il y a plusieurs entrées. Au milieu, on voit une magnifique statue équestre de Louis XIII, posée sur un grand piédestal de marbre blanc; ce bel ouvrage est du fameux Daniel de Voltère, élève de Michel-Ange; il y a des inscriptions sur les quatre faces du piédestal; celle de devant qui regarde la rue Saint-Antoine porte que :

POUR LA GLORIEUSE ET IMMORTELLE MÉMOIRE
DU TRÈS-GRAND ET TRÈS-INVINCIBLE LOUIS LE JUSTE
XIII^e^ DU NOM,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, ARMAND,
CARDINAL ET DUC DE RICHELIEU
SON PRINCIPAL MINISTRE, ETC., LUI A FAIT ÉLEVER
CETTE STATUE POUR MARQUE ÉTERNELLE
DE SA FIDÉLITÉ ET DE SA RECONNAISSANCE.
1639.

Il y a autour de la place plusieurs grands et magnifiques hôtels: tels sont l'hôtel de Richelieu, l'hôtel de

Dangeau ou de Courcillon, l'hôtel de Rohan, l'hôtel de Guéménée et Chaulnes, l'hôtel Nicolaï, celui du marquis de Breteuil, et autres.

LE TRONE.

Que Rome vante tant qu'elle voudra ceux qu'elle possède, elle n'en a cependant aucun si magnifique ni plus admirable. Rien n'a été épargné pour en faire un monument digne du sujet de son élévation. Ce bel arc de triomphe a deux faces ouvertes par trois portes. Chaque face est ornée de huit colonnes corinthiennes et de deux sur les côtés. Les entablements portent de grands trophées de captifs enchaînés et d'autres ornements. Le dessus est en plate-forme ayant au milieu un grand piédestal élevé en forme de montagne, sur laquelle on doit placer une statue équestre de Louis XIV. Entre les colonnes il y a une quantité de médailles où les principales actions de ce grand monarque sont représentées. Ce fameux monument a été inventé par Jean-Baptiste Colbert, conduit par Pérault, premier architecte du roi et exécuté par Thévenot, entrepreneur des bâtiments de Sa Majesté. La situation de cet édifice, sa solidité et sa délicatesse lui sont fort avantageuses. C'est l'endroit le plus haut du faubourg Saint-Antoine. C'est l'endroit où l'on dressa en 1660 un trône des plus éclatants à la reine Marie-Thérèse d'Autriche lorsqu'elle fit son entrée

à Paris qui fut la plus brillante que l'on ait jamais vue.

MANUFACTURE DES GLACES.

DANS la grande rue de Reuilly est la manufacture des glaces, très curieuse à voir ; cet établissement, fait en 1665, était d'autant plus nécessaire que l'on était obligé de faire venir des glaces de Venise et d'ailleurs. On les polit et finit en ce lieu seulement, parce qu'on les fond à Cherbourg, ville de la basse Normandie : beaucoup ont jusqu'à cent vingt pouces de grandeur. Il y a souvent quatre cents hommes occupés à ce travail. Le débit en est fort grand, tant pour les carrosses que pour les appartements, où elles sont fort en règne (vogue) à présent [1].

HOTEL DES MOUSQUETAIRES.

DANS la rue de Charenton, faubourg Saint-Antoine cet hôtel bâti en 1701 aux dépens de la ville, pour loger la seconde compagnie des mousquetaires [2].

1. L'usage des glaces d'appartements commença à se répandre à cette époque. En 1677, Mme de Grignan se plaignait à sa mère qu'il n'y avait de glaces nulle part dans l'hôtel Carnavalet. Mme de Sévigné tint compte de la critique de sa fille, on y plaça des glaces qui étaient alors de la plus grande dimension, et qu maintenant sont très ordinaires ; l'hiver suivant Mme de Grignan put s'y voir tout à son aise.

2. Aujourd'hui occupé par l'institut des Aveugles dit des Quinze-Vingts

Cet hôtel est un des plus grands bâtiments de Paris, où il peut loger plus de douze cents personnes avec toutes les commodités nécessaires. Ce sont les mousquetaires noirs qui l'occupent. Cette compagnie est appelée des Mousquetaires noirs, à cause qu'ils ont tous des chevaux de poil noir ou brun pour les distinguer de la première compagnie, qui en a de blancs et de gris[1].

LES CÉLESTINS.

Ce sont des religieux de l'ordre de Saint-Benoît appelés Célestins à cause que Pierre Moron, leur instituteur, étant devenu pape, prit le nom de Célestin; ils furent établis en ce lieu (que les Carmes de la place Maubert avaient occupé avant) par Jacques Marcel. En 1318 le roi Charles V, dit le Sage, leur fit beaucoup de bien et fit bâtir leur église; sa statue est sur la grande porte. L'église est simple, le chœur séparé de la nef par une clôture, mais on y entre par le cloître. Les magnifiques tombeaux qui sont dans cette église en font la seule beauté. Devant le grand autel on voit une statue de marbre blanc sur un tombeau de marbre noir où ont été mises les entrailles de Jeanne de Bourbon, femme de Charles V. A gauche, sous une tombe élevée, est enterré Léon de Lusignan,

1. Les mousquetaires gris étaient casernés sur le quai d'Orsay, à l'angle de la rue du Bac; ils furent depuis transférés plus bas, auprès de la rue de Bourgogne.

roi d'Arménie, mort à Paris en 1393. Dans la chapelle de Saint-Jean l'Évangéliste, le tombeau du cardinal Pelvé, renommé du temps de la Ligue. A droite du grand autel, celui d'André d'Epinay, cardinal-archevêque de Bordeaux, puis de Lyon, bienfaiteur des Célestins. Près la porte du chœur, Fabius Frangipani, légat en France du pape Pie V, de Grégoire XIII sous Charles IX et de Sixte V sous Henri III.

Les tombeaux de la chapelle d'Orléans, à côté du chœur, sont inestimables. Quelques historiens rapportent que cette chapelle a été bâtie en expiation de l'imprudente curiosité de Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, qui voulant dans un ballet reconnaître six masques déguisés en sauvages dont Charles VI était du nombre, approcha un flambeau de si près que le feu prit à la poix et au goudron dont leurs habits étaient couverts. Charles VI fut heureusement sauvé par la duchesse de Berry, sa tante, qui le couvrit de sa robe. Le fils de N. de Nantouillet eut la présence d'esprit d'aller se jeter dans une cuve pleine d'eau, les quatre autres périrent misérablement parmi les flammes.

A l'entrée de cette chapelle, il y a une grande colonne de marbre blanc, garnie de feuillages et de moulures. Le cœur du connétable Anne de Montmorency, mort en 1567, est enfermé dans une urne de bronze posée sur cette colonne.

Ce duc fut blessé à la bataille de Saint-Denis donnée contre les huguenots. On dit qu'étant à l'agonie, un

cordelier s'approchait pour l'exhorter à la mort, mais comme il s'y prenait avec un zèle trop outré, ce duc lui dit qu'il n'avait pas vécu jusqu'à soixante ans sans avoir appris à mourir en un quart d'heure. Au milieu de cette même chapelle, il y a encore une sépulture fort large et élevée, accompagnée de quatre statues de marbre. La première est de Louis de Bourbon, (*sic*) duc d'Orléans, qui fut assassiné en 1407 par les ordres du duc de Bretagne (*sic*), dont il arriva de si grands troubles dans le royaume qu'ils donnèrent entrée aux Anglais. La deuxième est de Valentine de Milan, fille de Jean Galéas, duc de Milan, et femme de ce duc d'Orléans. La troisième est celle de Charles, duc d'Orléans, leur fils aîné et père de Louis XII qui a fait faire ce tombeau, et la quatrième est celle de Philippe, comte de Vertus, leur deuxième fils. Près de ce tombeau, du côté de l'autel, on voit aussi un piédestal de marbre noir sur lequel est posée une colonne travaillée avec la dernière délicatesse, que Catherine de Médicis a fait élever pour Henri II, son mari. Trois Grâces soutiennent une urne de bronze doré dans laquelle le cœur de ce roi fut enfermé. Celui de Catherine de Médicis y a été mis depuis. De l'autre côté du tombeau du duc d'Orléans, il y a une autre colonne qui représente celle qui conduisait les Israélites dans le désert; elle est élevée sur un piédestal dont la composition est singulière. Elle porte une urne qui renferme le cœur de François II avec cette devise :

LUMEN RECTIS.

que prenait ce prince. Le cœur de Charles IX son frère, qui a fait faire ce monument, y repose aussi. Vis-à-vis l'autel est celui de Bonne de Milan, belle-sœur du duc d'Orléans. Attenant est celui de Philippe Chabot, connétable de France; à ce côté est celui de Chabot, duc de Rohan, avec sa statue au naturel et de la dernière perfection.

Enfin de l'autre côté il y a un piédestal de marbre noir porté par deux Amours de marbre blanc avec une colonne de marbre blanc au milieu : c'est le tombeau de Louis de Cossé, duc de Brissac, mort en 1661. L'obélisque du duc de Longueville est encore à voir. Il est formé d'une très belle pyramide chargée de trophées et accompagné de quatre Vertus en marbre blanc; le tout est posé sur un piédestal où les actions de l'illustre mort sont représentées d'après des bas-reliefs.

On remarque aussi la beauté des vitres peintes de cette chapelle. Elles représentent les rois et princes de France, depuis Charles V jusqu'à Henri II avec les habillements qu'ils portaient de leur temps.

Il y a encore plusieurs tombeaux à voir dans la nef et dans les chapelles, entre autres ceux des ducs de Tresmes et de Gesvres, ceux des ducs de la Trémouille qui sont d'une grande beauté. Celui de Zamet, fameux partisan sous le règne de Henri IV, qui au rapport de Mézeray se disait seigneur de dix-sept cent mille écus, somme très considérable pour ce temps-là. Ce grand roi lui faisait très souvent l'honneur de manger chez lui.

SAINT-PAUL.

C'EST une des plus grandes paroisses de Paris. Le bâtiment, fait du temps de Charles VI, n'est pas bien délicat[1], mais le dedans en est fort propre. Le grand autel est d'une menuiserie dorée du dessin de M. Mansard, l'Institution du Saint-Sacrement y est représentée. Le chœur est très propre, il est ordinairement paré d'une riche tenture de tapisserie, qui représente l'Histoire de saint Paul et toujours rempli d'un des plus nombreux clergés de Paris.

Les illustres enterrés dans cette église sont : le maréchal de Biron, qui fut décapité ; Jean Nicot, maître des requêtes, qui a apporté le premier de l'Amérique le tabac en France ; Paul Scarron[2] ; François et Jules Hardouin-Mansard, et le duc de Noailles, dont le tombeau est magnifique. Le célèbre Rabelais[3] est enterré dans le cimetière de cette paroisse. Sa vie n'a été qu'une comédie perpétuelle dont il a joué de personnages différents. Il fut d'abord cordelier et passa après dans l'ordre de saint Benoît.

1. Vaisseau du XVe siècle, d'un style sévère. Obscure même à l'extérieur, l'église Saint-Paul ne pouvait être jugée que sévèrement par un contemporain de Louis XIV, qui n'appréciait que le style grec ou romain.

2. C'est par erreur que l'on trouve ici le nom de Scarron ; il habitait et mourut rue de la Tixeranderie, 27 ; il fut enterré dans le cimetière de Saint-Gervais, sa paroisse.

3. A sa mort, Rabelais habitait la rue des Jardins-Saint-Paul, il

Ensuite il étudia en médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur ; on y garde encore la robe dont on revêt ceux qui se font recevoir de cette Faculté : il devint médecin du cardinal du Bellay, évêque de Paris. Il accompagna dans un voyage à Rome ce prélat qui, à son retour, lui donna une prébende de Saint-Maur-des-Fossés et la cure de Meudon. Ce fut environ dans ce temps qu'il écrivit sa Satire comique, trop licencieuse et si pleine de railleries des choses saintes et des moines. Rabelais possédait plusieurs langues, il savait encore mieux la polyphagie et la polyposie, c'est-à-dire que s'il mangeait bien, il buvait encore plus. Il mourut comme il avait vécu, en raillant, et fit son testament en ces termes : « Je dois beaucoup, je n'ai rien vaillant, je donne le reste aux pauvres. »

L'UNIVERSITÉ.

L'UNIVERSITÉ de Paris est la plus illustre et la plus fameuse de l'univers. C'est la seule partie de Paris où l'on enseigne publiquement les sciences et les belles-lettres, où l'on donne les degrés des maîtres ès

fut inhumé dans le cimetière attenant à l'église de ce nom, *sous un noyer*, d'après la tradition. Voir notre monographie du *Charnier de l'ancien cimetière de Saint-Paul*. Paris, in-8°, 1866. Nous avons retrouvé sur une feuille volante, dans une liasse de papiers acquis par la bibliothèque de l'hôtel Carnavalet, ce jugement sur Rabelais, le polyphage (grand mangeur), le polypose (grand buveur). Bien qu'on ait beaucoup écrit sur cet illustre écrivain, son œuvre comme sa vie sont encore remplis d'obscurités.

arts, de bachelier et de docteur en théologie, en droit et en médecine. Cette université, suivant la plus générale opinion, fut fondée en 791 par l'empereur Charlemagne.

Ce prince attira en France ce qu'il y avait d'habiles gens en Europe, entre autres Alcuin, Anglais, qui possédait tout ce qui peut rendre un homme universel ; il était profond théologien, sublime orateur, philosophe subtil, excellent poète et mathématicien consommé.

Ce fut avec autant d'utilité que Charlemagne s'en pouvait promettre, qu'il retint ce fameux savant puisqu'il s'engagea de fonder cette célèbre université, dont la grandeur et l'autorité ont été plusieurs fois jusqu'à terminer par ses décisions les affaires les plus importantes et les plus difficiles[1]. Ses conseils et ses sentiments ont été suivis même par les papes et par nos rois ; elle s'est rendue si illustre par la pureté de sa doctrine que les papes l'ont nommée la première université du monde et le plus ferme appui de l'Église : *Studium parisiense, Fundamentum ecclesiæ.* Nos rois l'ont honorée du titre de leur fille aînée et lui ont

1. L'auteur se montre ici franchement gallican et sorboniste : son chapitre de l'Université est incontestablement le plus intéressant, on pourrait dire le seul qui ne soit pas un lieu commun, une sèche analyse des monuments qu'il prétend décrire ; il y fait abstraction des *marbres variés,* des *pierres orientales,* du *marbre bleu turque,* pour s'occuper avec un soin pieux de son sujet. Il est difficile de ne pas y voir l'écolier reconnaissant payant son tribut d'hommages à l'*alma mater,* l'Université, qui l'a généreusement nourri, fortement élevé.

accordé des privilèges très considérables dont le prévôt de Paris est le conservateur.

L'Université comprend quatre facultés, savoir : de théologie, de droit civil et canon, de médecine et des arts. La faculté des arts est la plus ancienne, et le chef de l'Université (que l'on appelle recteur) est toujours élu de ce corps et jamais des autres facultés.

Elle est distinguée en quatre nations, qui sont celles de France, de Picardie, de Normandie et d'Allemagne.

Ces nations sont encore divisées en plusieurs provinces ou tribus. La nation de France en cinq, savoir : de Paris, de Sens, de Reims, de Tours et de Bourges. La province de Paris comprend les diocèses de Paris, de Meaux, de Chartres, etc., et la seconde ceux de Cambray, de Laon, etc. La nation de Normandie est pour Rouen avec les évêchés suffragants : Avranches, Coutances, etc. La nation d'Allemagne est divisée en deux provinces distinguées en continents et insulaires. Les continents comprennent l'Allemagne, la Lorraine, l'Alsace, la Bohême, la Hongrie; les insulaires comprennent l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, etc.

Les titres ou épithètes ordinaires que prennent ces nations quand les procureurs parlent aux grandes assemblées sont :

Honoranda Gallorum natio,
Fidelissima Picardorum natio,
Veneranda Normannorum natio,
Constantissima Germannorum natio.

Les trois autres facultés ont chacune leur doyen qui, avec les quatre procureurs des nations, composent le tribunal du recteur de l'Université dont il est le président.

Le titre de théologie est : *Sacra theologiæ facultas.*

Celui de droit canon : *Consultissima theologiæ facultas.*

Celui de droit civil : *Consultissima jurium facultas.*

Celui de médecine : *Saluberrima medicorum facultas.*

On élit le recteur de trois mois en trois mois, mais souvent on le continue, ce qui ne se peut faire que trois fois.

Sa puissance est si grande sur les quatre facultés qu'il peut faire cesser tous les actes publics, et empêcher de donner leçons, et même, le jour de sa procession [1], il défend aux prédicateurs de monter en chaire.

1. La procession du recteur est ainsi annoncée au 24 mars, veille de l'Annonciation, dans le calendrier historique (de Maupou) 1744 :

« Assemblée de l'Université aux Mathurins pour l'élection ou la prorogation du recteur ; la procession de l'Université, annoncée par un *mandatum,* se fait quelques jours avant cette assemblée :

« Le jour de la procession, les sept compagnies qui composent l'Université s'assemblent à huit heures du matin dans le cloître des Mathurins (lieu ordinaire des assemblées), d'où elles partent pour se rendre en l'église de la station, où se dit une messe solennelle célébrée par un docteur en théologie, à laquelle est prononcé un sermon, qui est l'unique qui se fasse en ce jour à Paris avant midy. Ces processions se font pour le bien de l'Église et de l'État, pour l'extirpation des hérésies, pour la conservation de la personne du roy et de la famille royale. Autrefois les écoliers de l'Université y assistaient, ce qui rendait ces processions si nombreuses, qu'en celle qui fut faite pour demander à Dieu la santé du roy Charles VI, les premiers de la procession étaient arrivés en l'église de Saint-Denys en France, que le recteur n'était pas encore sorti du cloître des Mathurins. »

Cette procession du recteur était distincte de celle du Landit

Comme chef de l'Université, il a le rang dans les cérémonies publiques après les princes du sang. Aux enterrements des rois de France il marche à côté de l'archevêque de Paris.

La Faculté de théologie est composée de plusieurs maisons et sociétés. Les docteurs se qualifient ordinairement de la maison à laquelle ils sont joints. La principale est la maison et société de Sorbone. Ceux qui prétendent y être reçus doivent, avant ou pendant leur licence, professer un cours de philosophie dans quelque collège de l'Université. La deuxième est celle de Navarre ; il y a encore d'autres collèges qui ont le même droit de composer une maison particulière qui sont ceux de Montaigu, du cardinal Lemoine, des Cholets, etc. Les docteurs que l'on appelle *Ubiquista* ne sont attachés à aucune maison et se nomment seulement docteurs en théologie de la faculté de Paris. Les

qui se faisait le premier lundi après le 11 juin, fête de saint Barnabé. Suit l'ordre de la procession, comme la décrit plus loin notre auteur. Terminons par les détails qu'il ne donne pas sur la fin de la cérémonie :

« A la messe, le recteur prend place dans la haute forme du côté droit, et les docteurs en théologie et en médecine occupent les hautes formes de ce côté, et les bacheliers les basses formes. Les docteurs en droit, les procureurs des nations, les trois grands officiers de l'Université et les docteurs régents en la faculté des arts occupent les hautes formes du côté gauche, et les maîtres-ès arts les basses. Ce sont les bénédictins de Saint-Martin qui portent les chappes avec le bâton cantoral. Après la messe, le célébrant est remercié par un discours prononcé par un sujet des facultés, auquel le célébrant répond par un pareil discours latin; après quoi la procession retourne aux Mathurins, où il est distribué un honoraire aux membres ou suppôts de l'Université. »

degrés de la faculté de théologie sont le baccalauréat, la licence et le doctorat. Lorsque l'on est maître ès arts de l'Université et que l'on a étudié trois ans en théologie, on se présente à l'examen de quatre docteurs pour répondre sur les traités appris sous les professeurs que l'on a entendus pendant ce temps-là, et lorsqu'on est jugé capable on soutient une thèse appelée *tentative*, parce que c'est le premier coup d'essai; s'en acquittant avec honneur on reçoit le degré de bachelier. Pour parvenir à un autre degré le bachelier doit entrer en licence; elle s'ouvre de deux en deux ans; elle est précédée d'un rigoureux examen sur la sainte Écriture, les conciles et la théologie scolastique. Pendant ces deux années, les bacheliers font plusieurs actes pour donner des preuves de leur capacité; c'est ce qu'on appelle *être sur les bancs*[1]. Ces actes sont des thèses que l'on nomme le *grand ordinaire*, le *petit ordinaire* et la *sorbonique*, ainsi nommée parce que ce dernier acte se fait toujours en Sorbone et dure depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Outre ces thèses, ceux qui veulent être de la société de Sorbone en soutiennent une autre appelée *Robertine*, du nom de Robert Sorbon, fondateur de la Sorbone. Ceux-ci peuvent loger dans cette maison jusqu'à ce qu'ils soient docteurs. Les licenciés font ensuite un acte que l'on nomme *vespérie* dans lequel ils soutien-

1. Cette locution est devenue proverbiale pour désigner un étudiant qui n'a pas encore le grade de docteur.

nent contre les docteurs l'Écriture sainte, l'histoire ecclésiastique et la morale depuis trois heures après midi jusqu'à six heures. Ensuite ils reçoivent de la main du chancelier de l'Université le bonnet de docteur à Notre-Dame de Paris. L'acte qu'ils soutiennent en recevant le bonnet s'appelle *Aulique* parce qu'il se fait dans la salle de l'archevêché. Les nouveaux docteurs sont obligés, six ans après qu'ils ont reçu le bonnet, de faire encore un autre acte que l'on appelle *Résumpte,* c'est-à-dire une récapitulation de tous les traités de théologie; ils ne reçoivent aucuns droits de ceux qui sont communs entre eux qu'ils n'aient soutenu cette thèse. Le cardinal de Noailles fut le premier qui soutint cette thèse qui avait été discontinuée pendant un siècle.

La faculté du droit civil et canon a ses écoles particulières à Saint-Jean-de-Beauvais; six professeurs y font des leçons publiques, trois le matin et trois l'après-midi. Pour être bachelier de cette faculté il faut étudier en droit pendant deux ans, pour licencié trois ans, et quatre pour être docteur. Il y a deux doyens de cette faculté : l'un d'honneur qui est le plus ancien, et l'autre d'office qui s'élit tous les ans. Ceux qui sont reçus docteurs en droit sont revêtus d'une longue robe d'écarlate que l'on dit être celle de Cujas, dont on se sert pour cette cérémonie; on leur met une ceinture qui représente l'écharpe et le baudrier des soldats romains; ensuite on leur présente un livre fermé que l'on ouvre aussitôt pour marquer que, par

l'assiduité de leurs études, ils ont acquis la science des lois. On leur met sur la tête un bonnet de docteur et un anneau d'or au doigt.

La faculté de médecine a ordinairement cent docteurs régents dont un élu tous les trois ans pour en être le chef, avec le titre de doyen en charge pour le distinguer du doyen d'ancienneté. Elle a un censeur dont la principale fonction est d'assister le recteur de l'Université, la visite des collèges et pour tenir la main à l'étroite observation des statuts.

Avant que de recevoir les licenciés on fait un Paranymphe dans l'école de médecine, ou un *Encomiaste* fait un discours sur l'excellence et la prérogative de la médecine.

La faculté de théologie est une imitation des *Paranymphes*[1] qui se faisaient autrefois dans les noces où

1. Le mot *paranymphe* a eu des significations très diverses. Il a désigné tantôt ceux qui accompagnaient des fiancés, ou des aspirants aux grades théologiques, tantôt les discours prononcés dans ces cérémonies. — Dans l'antiquité et même dans les Capitulaires de Charlemagne, on appelait *paranymphes* ceux qui conduisaient l'époux ou l'épouse le jour de leurs noces. Les Capitulaires ordonnaient que l'époux et l'épouse seraient conduits à l'autel par leurs *paranymphes* pour recevoir la bénédiction nuptiale. — Le *paranymphe,* dans les anciennes universités, était en quelque sorte le mariage d'un licencié avec l'école ou la faculté dans laquelle il entrait. Il se rendait, accompagné des appariteurs et bedeaux, auprès des principaux personnages pour les inviter à son acte de *paranymphe,* comme d'autres faisaient signer leur contrat de mariage. La collation des grades était toujours accompagnée d'une certaine pompe. Au jour dit, le candidat ou récipiendaire convoquait ses amis ou ses patrons, et les personnages les plus élevés en dignité se rendaient à ces invitations. Les convocations étaient faites à l'aide de billets ou par cartes que por-

on louait les époux. Le lendemain le chancelier les fait licenciés; après cela ils ont encore plusieurs actes à faire avant que de parvenir au doctorat, entre autres

taient les bedeaux; on les nommait *thèses* parce qu'elles offraient aux yeux les conclusions de l'argumentateur; on les imprimait sur peau vélin ou sur étoffe de soie. Dans les temps les plus reculés, le bachelier en théologie qui désirait passer sa thèse allait inviter en personne les membres des cours souveraines en pleine audience. Le président alors suspendait la séance, répondait en latin et indiquait le jour où le tribunal se rendrait à l'invitation. — Par extension ces solennités prirent la dénomination de *paranymphes :* on appelait ainsi des parrains littéraires dont les candidats désiraient s'assurer le concours. Les *paranymphes* furent supprimés en 1747. Les premiers paranymphes commençaient le mercredi après la Sexagésime en la maison des Cordeliers ou en celle des Jacobins. Ces *paranymphes* étaient ceux des *ubiquistes,* c'est-à-dire de ceux qui n'étaient ni de la maison de Sorbone ni de celle de Navarre. Un licencié ou suppôt de la faculté, vêtu d'une robe rouge avec une fourrure, portant un manteau noir bordé de deux galons d'or, y tenait la place de chancelier. Il ouvrait la séance par un discours en prose et la terminait par un discours en vers, qui peignait en quelques traits particuliers chacun des bacheliers. A la fin de la cérémonie on distribuait des dragées aux assistants. Le jeudi de la Sexagésime avaient lieu les *paranymphes* des Jacobins dans leur maison de la rue Saint-Jacques. Le vendredi les *paranymphes* des Cordeliers, des Augustins et des Carmes se faisaient au couvent des Cordeliers. Le samedi était réservé pour les *paranymphes* de la Sorbone, les plus célèbres de tous. Le dimanche de la Quinquagésime, après midi, les bacheliers de la maison de Sorbone faisaient leurs *paranymphes* dans une salle de cette maison, et le lundi gras, à dix heures du matin, dans une salle de l'archevêché. Le chancelier de Notre-Dame, après un discours en forme d'exhortation, conférait le degré de licence aux bacheliers. Il y avait aussi des paranymphes dans la faculté de médecine. On nvitait à ces cérémonies les magistrats du Châtelet, de l'Hôtel de Ville, les cours souveraines, le roi; dans ces occasions l'Université faisait des présents qu'elle avait coutume d'offrir aux princes et aux grands seigneurs qui honoraient de leur présence ces solennités. Les cours du Conseil et des Monnaies étaient seules exceptées.

la *Vespérie* et la *Doctorerie*. Après ces actes le licencié reçoit le bonnet de docteur, mais pour avoir le titre de docteur régent il faut avoir présidé à une des premières thèses qui se soutiennent en médecine après la réception du doctorat.

La procession du recteur est assez magnifique et belle pour mériter que j'en fasse ici une explication. La compagnie s'assemble sur les huit heures du matin sous le cloître des Mathurins, elle part à neuf heures pour aller dans quelques églises de Paris en cet ordre :

Les Cordeliers, les Jacobins, les Augustins et les Carmes, que l'on nomme les quatre mendiants, marchent à la tête avec leurs croix. Après, deux bedeaux revêtus de robes noires à manches plissées avec des masses d'argent sur l'épaule, le bonnet carré en tête.

Ils sont suivis des professeurs régents de tous les collèges en robe noire à manches fourrées et le bonnet carré.

Une vingtaine d'ecclésiastiques, qui suivent avec les religieux de Saint-Martin-des-Champs revêtus de chapes, font la fonction de chantre.

Le petit bedeau de la faculté de médecine suit en robe noire avec la masse dorée, ensuite les bacheliers de médecine en épitoges fourrées et le bonnet carré.

Le petit bedeau de la faculté de droit en robe noire et masse d'argent et bacheliers de la même faculté

en épitoges rouges doublées de fourrure blanche.

Les bacheliers et les docteurs des ordres religieux marchent avec leurs habits ordinaires de religieux.

Le deuxième bedeau de la faculté de théologie en robe noire sans masse.

Les bacheliers et licenciés de la faculté de théologie en chape noire, à fourrure blanche et en bonnet carré.

Les quatre procureurs de la faculté des arts en épitoge rouge, précédés de leur bedeau.

Le grand bedeau de la faculté de médecine en épitoge blanche fourrée de vert avec une masse d'argent doré.

Les docteurs de la même faculté revêtus de longues robes d'écarlate à fourrure blanche et le bonnet carré.

Le premier bedeau du greffier de la faculté de droit civil et canon, en épitoge violette fourrée de blanc.

Les docteurs de la même faculté en robe d'écarlate et le chaperon fourré comme les conseillers du Parlement.

Le premier bedeau de la faculté de théologie en robe violette à manches fourrées, dont le collet rond et renversé est doublé d'une fourrure blanche. Les docteurs en théologie suivent après en grandes chapes noires et par-dessus leurs fourrures et tours de cou d'hermine blanche.

Quatre bedeaux ensemble, vêtus de robes noires

à manches plissées, bonnet carré et la masse de vermeil sur l'épaule.

Ensuite vient le recteur, chef de l'Université. Il est vêtu d'une robe violette à manches fourrées, ceinture d'un tissu de soie avec des glands d'or auxquels est attachée une grande escarcelle ou bourse de velours violet garnie de boutons et de galons d'or. Il a un mantelet d'hermine blanche et le bonnet carré en tête.

Il est accompagné du doyen de Sorbone ou du plus ancien docteur. Derrière le recteur sont le syndic, le greffier et le receveur de l'Université en robes noires plissées.

La marche est fermée par les suppôts [1] de l'Université qui, en manteau noir, marchent deux à deux, savoir : les libraires, les imprimeurs, les relieurs, les papetiers, les enlumineurs, les parcheminiers, les écrivains et les grands messagers jurés.

1. On appelait autrefois *suppôts de l'Université* tous ceux qu étaient membres de ce corps ou qui remplissaient certaines fonctions pour son service. Le recteur était le supérieur de tous les *suppôts* (supposiți) de l'Université, tels que le *syndic*, le *trésorier*, le *greffier*, les *doyens*, *procureurs*, *régens*, *écoliers*, les *grands* et les *petits messagers*, les *parcheminiers*, *libraires*, *relieurs*, *écrivains*, *enlumineurs*, et enfin les *bedeaux* ou *sergents de l'Université*.

JARDIN DES PLANTES.

La vue de dedans ce jardin est des plus agréables[1] Elle s'étend sur la campagne où on voit le château de Vincennes tout à découvert, tous les environs en sont charmants; c'est dans ce jardin que se font les exercices de la botanique, de la chimie et de la dissection anatomique. Cet établissement fut fait, en 1635, par le cardinal de Richelieu, pour y cultiver toutes sortes de plantes médicinales et enseigner les différentes qualités et vertus. Le cardinal Mazarin l'a de beaucoup augmenté pendant son ministère, mais le surintendant Jean-Baptiste Colbert l'a mis en état de perfection. La direction ordinaire, c'est-à-dire la nomination des médecins, chirurgiens et apothicaires qui y donnent des leçons gratuites, appartient toujours au

1. Parmi les personnages protégés par Louis, duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, on doit citer particulièrement « maistre Mathieu Régnier, physicien de monseigneur. Il habitait l'hôtel Saint-Marcel, et le prince lui augmenta sa pension pour lui aider à entretenir la partie du jardin de cet hôtel qui lui était réservée, et dans lequel il cultivait les plantes nécessaires à son art ». En lisant ce passage on se rappelle naturellement que l'école de pharmacie avec son jardin spécial et le jardin du roi, ont tous deux été fondés dans le même quartier qui n'était pas alors ce faubourg infect que nous avons connu, mais qui se composait de deux villages coquets et fleuris, formés de maisons de plaisance et séparés par la Bièvre, qui ne roulait pas alors des eaux bourbeuses et des détritus de tannerie. Le souvenir du jardin pratique de « maistre Mathieu Régnier » aurait-il été pour quelque chose dans le choix que l'on fit au XVII^e siècle des environs de Coupeau pour y fonder le jardin des Plantes?

premier médecin du roi. Les leçons de la botanique ou démonstration des simples se donnent dans les endroits du jardin où elles sont plantées, seulement en été, les mercredis et samedis, dès le matin, parce qu'elles sont dans leur beauté, chacun y est bien reçu pour en profiter; celles de chimie se donnent aussi pendant l'été, dans un laboratoire qui est à main gauche, à l'entrée de la cour; l'on donne aux pauvres les compositions qui s'y font pour les démonstrations. Celles d'anatomie se donnent dans une grande salle en amphithéâtre, remplie de bancs, d'où beaucoup de personnes peuvent voir commodément. Au-dessus du laboratoire les curieux peuvent voir le cabinet de Tournefort, c'est un lieu fort satisfaisant pour les raretés qu'il renferme, consistant en végétaux, minéraux, animaux, squelettes, habits de plumes, armes et autres choses à l'usage des sauvages, surtout un herbier ou amas de plantes desséchées composé de six mille plantes différentes ramassées dans toutes sortes de pays avec tout le soin imaginable et la capacité nécessaire; c'est une rareté qui n'a point de pareille au monde.

SAINTE-PÉLAGIE.

C'EST un hôpital appelé aussi le Refuge. Il est composé de deux communautés de filles repenties, l'une de bonne volonté qui ont l'habit et le voile

de religieuses, et l'autre de force parce qu'elles y sont mises par ordre du roi ou du magistrat où elles sont soumises à une très rude correction.

Chaque communauté a son chœur à part[1].

L'ABBAYE ROYALE DE SAINT-VICTOR.

Cette abbaye est très-ancienne et son étendue fort spacieuse. Elle est occupée par des chanoines réguliers de la congrégation de Saint-Victor de l'ordre de saint Augustin, établis par Guillaume de Champeaux, archidiacre de Paris, instituteur de cet ordre. Le roi Louis le Gros se déclara fondateur de cette maison, il fit bâtir l'église au même endroit où était la chapelle de saint Victor que l'on appelle présentement la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, elle est derrière le chœur, il y donna aussi de gros biens à cette église. La maison de Saint-Victor, peu de temps après sa fondation, fut si célèbre dans la piété et la doctrine de ceux qui la composaient que non seulement toute la congrégation s'appelait l'ordre de saint Victor, mais aussi on lui rendait autant d'honneur et de respet qu'à un chef d'ordre.

1. Sainte-Pélagie est maintenant une prison; longtemps affectée aux détenus politiques, elle renferme aujourd'hui les prisonniers pour délit de droit commun. Son histoire complète, surtout depuis le commencement de ce siècle, et qui est encore à faire, serait aussi curieuse qu'intéressante.

Il ne reste plus de l'ancien édifice de cette abbaye que la première porte qui est sur la rue [1].

L'église d'à présent fut bâtie sous le règne de François Ier en 1517, elle est fort grande et bien ornée. Le chœur est très propre. On voit de belles reliques dans la sacristie, entre autres une croix d'or qui renferme un grand morceau de la vraie croix. Elle a été donnée par Louis le Gros, et l'on croit qu'elle a été faite par saint Éloi, l'œil de saint Clair et le chef de saint Léger, etc.

La fameuse bibliothèque est le plus remarquable endroit de ce lieu, étant une des plus nombreuses et des plus parfaites de Paris en livres rares et curieux. Elle est publique [2] trois fois la semaine : le lundi, le mercredi et le samedi, depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures, et l'après-midi depuis deux heures jusqu'à cinq. C'est à cette condition qu'elle a été donnée à cette maison par Henry du Bouchet de Bournonville, conseiller au Parlement, et quand ces jours sont fêtés on y entre le lendemain. Chacun est bien reçu à demander les livres dont on peut avoir besoin et en tirer sur le lieu telle utilité qu'il

1. On ne voit plus le moindre vestige de cette porte, non plus que des autres bâtiments : sur leur emplacement on a élevé les hangars de la Halle-aux-Vins.

2 Henry du Bouchet, seigneur de Bournonville, conseiller du roi en la cour du Parlement, donna sa bibliothèque à l'abbaye de Saint-Victor, « à condition que les gens d'estude auront la liberté d'aller estudier en la bibliothèque de Saint-Victor » en 1605. C'est la première bibliothèque de Paris où le public fut admis librement et à jours fixes.

lui plaît. Celle du président Cousin y a été jointe.

Les illustres enterrés en cette abbaye sont Hugues de Saint-Victor, Adam de Saint-Victor, Pierre Comestor, celui qui a donné la bibliothèque, Louis Mainbourg et le fameux poète Santeuil.

L'ABBAYE ROYALE DE SAINTE-GENEVIÈVE

CETTE église est la première fondation que Clovis I fit bâtir aux instantes prières de sainte Clotilde, sa femme, et de sainte Geneviève vers l'an 507, dès qu'il eut embrassé la foi de Jésus-Christ. Elle fut dédiée par saint Rémy, évêque de Reims, et chancelier [1] de Clovis sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul. Ce roi y mit des chanoines réguliers qui furent réformés vers le XII^e^ siècle. Cette abbaye est une des plus illustres maisons religieuses de Paris, elle jouit de grands privilèges qui lui ont été accordés par nos rois et par différents papes, entre autres d'être exempts de la juridiction du primat et de l'archevêque, dépendant immédiatement du saint-siége, de s'élire de trois ans en trois ans un abbé du nombre de ses religieux, il porte la mitre et l'anneau et confère à ses religieux la tonsure et les quatre mineurs.

1. Le titre est un peu ambitieux: il est permis de douter que saint Remi ait exercé les fonctions de chancelier comme nous l'entendons aujourd'hui. Selon Tessereau (Abraham), *Histoire de la grande chancellerie,* le premier référendaire ou chancelier de Clovis I^er^ serait un seigneur nommé Aurélien.

Cet abbé est supérieur général en chef de tout l'ordre, qui possède cent neuf maisons en France. Il a aussi un chantre qui porte le bâton d'argent doré et un chancelier qui donne le bonnet de maître ès arts de l'Université de Paris.

L'église est grande et magnifique, le chœur est la première chose à remarquer. La principale porte est très belle, il y a une grande tribune au-dessus qui communique à deux galeries qui règnent de chaque côté, d'où l'on peut voir officier avec d'autant plus de satisfaction, que c'est l'église du monde où l'office divin se fait avec le plus d'ordre et de majesté [1], accompagné d'une modestie capable d'inspirer de la piété et de la dévotion même au plus indévot.

Le tombeau de Clovis est au milieu du chœur sur lequel ce roi est représenté, une couronne sur la tête et un sceptre en main, ornements qui ont été ajoutés, car les fleurs de lys n'étaient pas encore en usage de ce temps-là. On y lit cette inscription :

CLODOVEO MAGNO,
REGUM FRANCORUM PRIMO CHRISTIANO.
HUJUS BASILICÆ FUNDATORI,
SEPULCRUM VULGARI OLIM LAPIDE STRUCTUM
ABBAS ET CONVENT. MELIORI OPERE,
CULTU ET FORMA RENOVAVERUNT.

1. Après la cathédrale de Paris, toutefois, qui avait office public de jour et de nuit.

Le corps de sainte Clotilde, femme de Clovis, est enfermé dans une châsse en une chapelle derrière le chœur; l'aigle qui sert de pupitre au milieu du chœur est un des plus beaux ouvrages que l'on puisse voir. Il est appuyé sur une lyre accompagnée de trois Génies, qui, touchant cette lyre, semblent faire un chœur de musique qui se veut joindre à celui des religieux.

Le grand autel est construit de marbre de même que le tabernacle fait en dôme octogone, accompagné de quatre portiques soutenus de colonnes d'un marbre très rare. Les ornements qui l'accompagnent sont en marbre et de bronze doré à feu (*sic*); il n'y a rien de plus excellent que le travail de ce tabernacle, ni rien de plus riche puisque le lapis, l'agate, le jaspe et les autres pierres précieuses y brillent partout. Ce tabernacle est soutenu sur un pied de marbre bleu turque [1] (*sic*) en forme de cul-de-lampe, ayant aux deux côtés les statues de saint Pierre et de saint Paul de métal doré. Les balustrades de cuivre et de marbre qui enferment l'autel, ont été faites aux dépens du cardinal de La Rochefoucauld, dernier abbé commandataire. Il y a derrière le grand autel un édifice formé par quatre colonnes ioniques d'un marbre très précieux, sur le haut duquel la châsse de sainte Geneviève est posée. Elle est soutenue par quatre vierges qui ont un flambeau à la main. Cette châsse est de ver-

1. C'est un marbre de nuance approchant de la turquoise, ou provenant de Turquie; en tout cas il faudrait lire turc, synonyme de rare.

meil doré, enrichie de pierreries, à la construction de laquelle on a employé cent quatre-vingt-treize marcs d'argent et huit et demi d'or pour la dorure. Elle a été faite en 1442, et enrichie par presque tous les rois et reines de France et principalement par Marie de Médicis, qui a donné une couronne de diamants d'un prix inexprimable. Elle est élevée au-dessus de la châsse. La reine Anne d'Autriche a fait présent d'un bouquet de diamants d'un grand prix. Cette magnifique châsse, qui renferme les saintes reliques de cette grande patronne de la ville de Paris, est le plus précieux dépôt qu'aient les Parisiens puisqu'ils n'ont jamais recours à cette sainte, qu'ils ne ressentent puissamment et par des miracles évidents l'effet de son intercession auprès de Dieu.

Dans les nécessités publiques, le Parlement ordonne par arrêt que cette châsse soit portée en procession à l'église Notre-Dame. La cérémonie est très belle, mais le détail en serait trop long. Les chapelles de la nef sont ornées de colonnes de marbre et de tableaux. Le plus remarquable de la nef est celui où le prévôt des marchands et les échevins de cette ville sont représentés en habits de cérémonie. Il a été donné en 1696. Celui d'à côté représente la dernière descente de la châsse de sainte Geneviève et le vœu fait à cette sainte au nom de toute la ville au sujet du grand hiver de 1709. Il a été placé en 1710. L'orgue est fort estimé. On peut descendre dans la cave qui est sous le chef de l'église et où l'on croit qu'il y avait

une chapelle dédiée à saint Pierre et à saint Paul avant que Clovis y fît bâtir une nouvelle église. Les piliers sont de marbre et de jaspe ; le corps de sainte Geneviève y fut enterré, en 512, dans un tombeau élevé au milieu, entouré d'une grille de fer. Il y a un autel richement paré. Il y a dans la sacristie de magnifiques ornements et de riches pièces d'orfèvrerie qui servent dans les grandes fêtes. Le tombeau du cardinal de La Rochefoucauld est dans une chapelle à côté de la sacristie. Il est représenté en marbre blanc. Les célèbres philosophes Descartes et Rohault [1] ont les leurs dans la nef. L'intérieur de cette abbaye a des beautés et des curiosités qui doivent engager à les voir. L'étendue en est très vaste. Clovis se fit bâtir un palais en 499 [2], quelque temps avant qu'il fît édifier l'église. Les appartements sont fort beaux, et les jardins sont grands et bien entretenus. La fameuse bibliothèque surtout mérite curiosité et application. Elle contient plus de quarante-cinq mille volumes, il n'y en a point qui renferment avec son incomparable cabinet tant de choses si singulières et si rares [3]. Celle

1. Rohault (Jacques), physicien, né à Amiens en 1620, mort en 1675, adopta la méthode de Descartes, célèbre philosophe français (1596-1650), auteur du *Discours sur la méthode* qui fit une révolution dans l'enseignement de la philosophie.

2. Assertion assez singulière : Sauval, ou mieux ses éditeurs, affirme que « de son temps on a détruit la chambre de Clovis ». Pourquoi bâtir un palais si près des Thermes ?

3. Le cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, justement célèbre, a été décrit par Claude du Molinet, religieux de cette abbaye. Paris, 1692, in-folio avec figures. La plupart des curiosités

de l'archevêque de Reims, composée de dix-sept mille volumes, y a été jointe.

HOTEL ROYAL DES MANUFACTURES DES GOBELINS.

Il y a dans cette maison un grand nombre d'ouvriers qui travaillent dans la dernière perfection, en tapisserie de haute et basse lice, en ouvrage de broderie, d'orfèvrerie, en peinture, sculpture, gravure, composition de pierre de rapport et compartiment, le tout pour l'embellissement des maisons royales. Rien n'est plus curieux que de voir ces différents ateliers, ce qui est facile en tout temps. Le nom de Gobelin que porte cet hôtel lui vient de Gilles Gobelin[1], fameux teinturier en laine, qui a trouvé le secret de faire la plus belle écarlate. La rivière de Bièvre passe près de cette maison, ce qui fait qu'on

de ce cabinet se trouvent aujourd'hui dans celui de la Bibliothèque nationale.

1. Gilles Gobelin, originaire de Reims, teinturier qui vivait à Paris sous le règne de François Ier, fonda avec son frère, à l'extrémité du faubourg Saint-Marcel, près de la rivière de Bièvre, un établissement pour les teintures en laine. Cet établissement, qui est devenu célèbre, porte depuis 1667 le titre de manufacture royale, aujourd'hui manufacture nationale des Gobelins. C'est à Gilles Gobelin, dit-on, que l'on serait redevable du procédé de la teinture en écarlate. Les descendants des frères Gobelin, enrichis, prirent des titres de noblesse. Antoine Gobelin, marquis de Brinvilliers, mestre de camp, mari de la trop fameuse empoisonneuse, qui survécut à ses enfants, fut le dernier rejeton de cette famille.

la nomme la rivière des Gobelins. On croit que les eaux ont une vertu particulière pour la bonne teinture. Il n'y a point de lieu au monde où l'on teigne avec plus de perfection, particulièrement l'écarlate dont l'on fait une consommation extraordinaire, l'excellence de cette teinture étant estimée même dans les pays orientaux.

LES ÉCOLES DE MÉDECINE.

On y entend tous les samedis matin et on y visite gratuitement tous les malades qui se présentent. Les écoles de médecine furent bâties en 1472. En 1608 on y éleva le grand théâtre anatomique. Cette faculté de médecine a la même origine que l'Université de Paris. Depuis 1646 il y a quatre professeurs ordinaires au collège de médecine, savoir : celui de philologie et celui des plantes, qui enseignent le matin; ceux de pathologie et de chirurgie enseignent l'après-midi. Outre les écrits que ces professeurs dictent à leurs écoliers et les applications qu'ils en font, ceux de philologie et de pathologie sont obligés de faire chacun une anatomie publique tous les ans, à laquelle le professeur de chirurgie y démontre toutes les opérations naturelles. Les dissections se font sur un cadavre que la ville fournit. A l'égard des plantes, la coutume est que les professeurs, dans le printemps, conduisent leurs écoliers à la

campagne, afin de leur faire connaître les simples dont ils leur ont enseigné les vertus et les propriétés. Il y a encore deux professeurs qui sont nommés par le doyen de médecine, pour examiner les aspirants en pharmacie, et pour visiter les drogues dans les boutiques des apothicaires de Paris; ils sont appelés professeurs de pharmacie.

LE COLLÈGE ROYAL.

Ce collège a été fondé par François Ier, qui rétablit les belles-lettres en France. Ce prince avait résolu d'élever en ce lieu un grand bâtiment pour en faire un collège, fondé de cent mille livres de rente pour six cents pauvres écoliers boursiers, où toutes les sciences et toutes les langues auraient été enseignées gratuitement, ce qui n'a pas été exécuté. Marie de Médicis fit travailler au bâtiment qui devait avoir trois corps dont il n'y en a eu qu'un d'élevé. Louis XIII, son fils, y mit la première pierre le 28 août 1630. François Ier y avait cependant fondé douze chaires de professeurs pour l'hébreu, le grec, la philosophie, l'éloquence, la médecine et les mathématiques; Charles IX établit aussi deux chaires de philosophie et de médecine, Louis XIII une d'arabe et une de droit civil, Louis XIV une deuxième de droit civil et une pour la langue syriaque. Ils sont au nombre de dix-neuf et font une espèce de corps sé-

paré de l'Université, le recteur ne peut pas leur défendre l'exercice de la chaire. Ces dix-neuf lecteurs sont : deux pour la langue hébraïque, deux pour la grecque, deux pour les mathématiques, deux pour le droit civil, deux pour l'éloquence latine, deux de philosophie grecque et latine, quatre pour la médecine, la chirurgie, la pharmacie et la botanique, deux pour la langue arabe et un pour la syriaque. Ces chaires sont toujours remplies par des personnes que le mérite et la profonde science élèvent à ces honorables emplois.

BÉNÉDICTINS ANGLAIS.

Ce sont des religieux réfugiés à Paris pour la religion catholique. Ils s'établirent en cette maison l'an 1657, où ils ont fait bâtir cette nouvelle église en 1676; quoique petite, elle est digne de curiosité, quoiqu'elle possède des beautés que plusieurs grandes n'ont pas.

Elle a été bénite par l'abbé de Noailles, depuis cardinal et archevêque de Paris; l'autel est des mieux construits et bien orné. Le chœur des religieux est rempli de chaises ou formes d'une très belle menuiserie. Les tableaux des deux chapelles auprès du chœur, dont l'un représente la sainte Vierge et l'autre saint Benoît, ont été peints par l'abbesse de Maubuisson, princesse de la maison palatine, qui travaillait à

ces sortes d'ouvrages pour l'ornement de son abbaye et de plusieurs monastères à qui elle en faisait présent. A l'entrée de la nef à gauche, il y a une chapelle dans laquelle est en dépôt le corps de Jacques II[1], roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, dont le désintéressement même de sa couronne pour l'amour de la religion, joint à sa vie tout angélique, lui a mérité avec justice le titre de Bienheureux, que le public lui a donné, en attendant que l'Église le mette au nombre des saints. Celui de Marie-Louise Stuart, sa fille, morte depuis, a été mis auprès.

LE VAL-DE-GRACE.

Le monastère du Val-de-Grâce est une abbaye royale de religieuses de l'ordre de saint Benoît, transféré où il est, vers l'an 1619, du *Val-profond* où elle était située près du village de Bièvre, par les soins de la reine Anne d'Autriche, qui, en 1624, fit bâtir en ce lieu une petite chapelle et d'autres édifices peu considérables. Cette princesse, vers l'an 1645, fit commencer cette église et ce magnifique bâtiment en

1. Jacques II, roi d'Angleterre, mourut le 16 septembre 1701, à Saint-Germain; on ne conserve dans cette ville que les parties nobles de ce prince, renfermées dans une urne, comme l'atteste l'inscription qui s'y lit sur le monument élevé à sa mémoire. Le corps rapporté à Paris avait été confié à la garde des bénédictins anglais, ainsi que celui de sa fille, la princesse Louise-Marie Stuart, morte également à Saint-Germain-en-Laye, le 18 avril 1712.

actions de grâce, de l'heureuse et inespérée naissance du Dauphin (depuis Louis XIV), son fils, qu'elle eut après vingt-deux ans de stérilité. L'excellence de ce superbe édifice a toujours obligé les étrangers sincères et sans prétention pour leur patrie d'avouer de bonne grâce que l'on ne peut rien de plus somptueux et de plus magnifique. Ce célèbre monument de la piété d'Anne d'Autriche est composé de tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus parfait dans l'architecture. On voit d'abord une grande grille de fer qui sépare une cour de vingt-cinq toises de largeur et près d'autant de profondeur, des deux côtés de laquelle sont deux pavillons qui font tête à deux corps de bâtiment; de cette cour on découvre le portail élevé sur seize degrés, il est formé de quatre grosses colonnes, entre lesquelles sont les statues de saint Benoît et de sainte Scholastique, en marbre blanc. Cette inscription est gravée en lettres d'or sur la frise du portique :

JESU NASCENTI, VIRGINIQUE MATRI.

Il est bon de remarquer, avant que d'entrer, la beauté du dôme couvert de plomb à bandes dorées, la balustrade de la lanterne, la coupole et la croix qui sont très hautes, chargées d'ornements et de dorures.

Si les dehors de cette église sont brillants, les dedans sont d'une magnificence qui surpasse; le pavé est tout de marbre choisi de diverses couleurs et placé en compartiments; la voûte, faite d'une sorte

de pierre blanche comme le marbre, est remplie d'ornements. Les figures en bas-reliefs, sculptées sur les neuf arcades des chapelles, représentent les attributs de la sainte Vierge, savoir : en commençant à la chapelle de sainte Anne, la Miséricorde et l'Obéissance ; à l'autel de saint Laurent, la Pauvreté et la Patience, et au chœur des religieuses, la Simplicité et l'Innocence ; près de la sacristie, l'Humilité et la Virginité, ensuite l'autre chapelle de la nef, la Bonté et la Bénignité, et sur la dernière à droite, la Prudence et la Justice. A la première chapelle à gauche en entrant, la Force et la Tempérance, ensuite la Religion et la Dévotion, la Foi et la Charité. Le grand autel est placé sous le dôme, il est composé de six grosses colonnes torses ; il y en a peu de cette qualité en Europe. Ces belles colonnes sont posées sur des piédestaux de marbre garnis d'ouvrages de bronze doré. Elles soutiennent un baldaquin composé de six grandes consoles, qui se joignent dans le milieu pour soutenir un petit plafond sur lequel est soutenu un globe avec une croix au-dessus. Sur l'entablement il y a six anges avec des encensoirs à la main, près desquels on a mis des festons et des palmes, où sont suspendus plusieurs petits anges qui tiennent des rouleaux où sont écrits des versets du *Gloria in excelsis Deo*. Tous ces ornements sont dorés et font un riche effet. L'enfant Jésus est représenté sur l'autel comme dans la crèche, entre la sainte Vierge et saint Joseph. Le tabernacle qui s'élève derrière ces figures

est posé sur douze petites colonnettes, il est fait en manière de temple et tout doré, ce qui donne un grand éclat et rend cet autel d'une magnificence achevée.

Dans les grandes fêtes on expose sur ce bel autel un soleil d'or émaillé de couleur de feu, tout garni de diamants. Il est soutenu par un ange de même métal dont les bords de la robe sont aussi garnis de diamants. Ce précieux morceau a coûté sept ans de travail et quinze mille livres de façon; c'est un don de la reine mère de Louis XIV qui a aussi donné une quantité de reliques d'or et d'argent enrichies de pierreries. Des deux côtés de ce magnifique autel sont deux grandes grilles d'un travail et d'une beauté admirables, celle de droite sépare le chœur des religieuses d'avec le sanctuaire; celle de gauche ferme une grande chapelle dédiée à sainte Anne, où l'on conserve dans plusieurs niches d'un caveau souterrain et revêtu de marbre les cœurs des princes et des princesses du sang royal.

On voit au milieu de cette chapelle un lit de velours noir aux armes de la reine mère, avec une estrade de trois degrés sur laquelle est posée une représentation couverte d'un velours noir avec les mêmes armes, bordé d'hermine et croisé d'une toile d'argent. Le cœur de la reine Anne d'Autriche, fondatrice de ce monastère, y repose.

Pour satisfaire votre curiosité, je vais vous faire le détail des autres cœurs qui y sont aussi en dépôt, selon l'ordre du temps qu'ils y ont été apportés.

Celui d'Anne-Élisabeth de Bourbon, fille de

Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, son épouse, décédée le 30 décembre 1662, âgée d'un mois onze jours;

Celui de Marie-Anne de Bourbon, fille de Louis XIV et de la reine, son épouse, décédée le 26 décembre 1664, âgée d'environ six semaines;

Celui de N... d'Orléans, deuxième fille de Philippe d'Orléans et de Henriette-Anne d'Angleterre, née le 9 juin 1665, et décédée le même jour;

Celui d'Anne d'Autriche, reine de France et mère de Louis XIV, y fut déposé le 22 janvier 1666. Cette princesse avait ordonné par testament que son cœur serait tiré de son corps par le côté sans y faire d'autre ouverture, ce qui fut exécuté. Cette reine décéda le 20 janvier 1666, âgée de soixante-quatre ans et quatre mois;

Celui de Philippe-Charles d'Orléans, duc de Valois, fils du duc d'Orléans et de Henriette Stuart, décédé le 8 décembre 1666, âgé de plus de deux ans;

Celui de Henriette Stuart, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre, duchesse d'Orléans, première femme de Philippe d'Orléans, décédée le 30 juin 1670, âgée de vingt-six ans deux jours;

Celui de Philippe II [1], duc d'Anjou, fils de Philippe

1. Piganiol de La Force nomme ce prince Philippe duc d'Anjou, et lui donne pour père et mère Louis XIV et Marie-Thérèse d'Autriche, décédé le 2 juillet 1671, âgé de trois ans moins vingt-cinq jours. Il y a une erreur de copiste dans le manuscrit d'Isaac de Bourges.

d'Orléans et de Henriette-Anne d'Angleterre, décédé le 10 juillet 1671, âgé de trois ans;

Celui de Marie-Thérèse de Bourbon, fille de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, décédée le 1er mars 1672, âgée de cinq ans;

Celui de François, duc d'Anjou, fils de Philippe de France et de Charlotte Palatine, sa deuxième femme, décédé le 14 novembre 1672, âgé de cinq mois;

Celui d'Alexandre-Louis, duc de Valois, fils de Philippe et de Charlotte Palatine, décédé le 15 mars 1676, âgé de quatre ans;

Celui de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, épouse de Louis XIV, décédée le 31 juillet 1683, âgée de quarante-quatre ans dix mois;

Celui de Marie-Anne-Victoire de Bavière, épouse de Louis, dauphin de France, fils unique de Louis XIV, décédée le 20 avril 1690, âgée de trente ans;

Celui de N..., duc de Bretagne, fils de Louis de France, duc de Bourgogne, décédé le 13 avril 1705, âgé de neuf mois et dix-neuf jours;

Celui de Louis, dauphin de France, fils de Louis XIV, roi de France, et de Marie-Thérèse d'Autriche, décédé le 14 avril 1711, âgé de quarante-neuf ans cinq mois quatorze jours;

Celui de Marie-Adélaïde de Savoie, épouse de Louis, dauphin de France, duchesse de Bourgogne, décédée le 12 février 1712, âgée de vingt-six ans trois mois six jours;

Celui de Louis, dauphin de France, auparavant

duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, décédé le 18 février 1712, âgé de vingt-neuf ans sept mois deux jours;

Celui de Louis, dauphin de France, arrière-petit-fils de Louis XIV, décédé le 8 mars 1712, âgé de cinq ans deux mois;

Celui de Charles de France, duc de Berry, petit-fils de Louis XIV, décédé le 4 mai 1724, âgé de vingt-huit ans.

Au-dessus des quatre grandes arcades qui soutiennent la coupole du dôme, il y a des balcons dorés avec les statues des quatre évangélistes, et autour de la frise, sous la grande corniche, une inscription qui apprend l'intention que la reine Anne d'Autriche a eue en faisant construire ce merveilleux édifice.

ANNA AUSTRIACA D. G. FRANCORUM REGINA,
REGNIQUE RECTRIX, CUI SUBJECIT
DEUS OMNES HOSTES UT CONDERET
DOMUM IN NOMINE SUO.
A. M. D C L.

C'est au-dessus de ces paroles qu'il faut élever les yeux pour les enchanter par les beautés que l'on y voit, tout ce que la peinture la plus sublime a de plus élégant y est étalé dans la perfection. La félicité des Bienheureux ne peut être mieux représentée que le célèbre Mignard l'a dépeint dans cet admirable ouvrage. Les saints y sont distingués par ordre, les Pères

de l'église, saint Benoît, sainte Scholastique. L'autel, le chandelier à sept branches sont dans les parties les plus basses, au-dessus les martyrs, les vierges et les confesseurs, au plus haut dans les espaces infinis, il ne paraît que des objets innombrables et à demi foncés par rapport à l'éloignement d'où ils sont en grande lumière. La sainte Trinité et les principaux mystères de notre rédemption par Jésus-Christ y sont placés par ordre. On y remarque la reine Anne d'Autriche, fondatrice de ce monastère, offrant à Dieu la vue de la reconstruction de cette église. Cette princesse est conduite par sainte Anne et saint Louis. Enfin cet ouvrage est merveilleux dans toutes ses parties et fait bien connaître tout ce que l'église chrétienne nous enseigne sur la félicité dont jouissent les saints dans le ciel. Le célèbre Mignard s'est acquis une gloire immortelle par l'excellence de cet admirable ouvrage, qui est le plus beau morceau qui soit au monde. Molière a chanté la *Gloire du Val-de-Grâce* par un poème qui se trouve dans ses œuvres, dans lequel on peut avoir une connaissance plus étendue de cet incomparable chef-d'œuvre.

Il est aussi facile de se persuader de la beauté de l'intérieur de ce monastère par celle de l'église. Tout y est d'une régularité et d'une commodité achevées. Les revenus de cette maison sont très considérables ; l'abbé de saint Corneille de Compiègne y est uni. Les religieuses sont de l'ordre de saint Benoît et vivent fort austèrement. Elles jouissent du plus beau de tous

les privilèges de s'élire une abbesse de leur communauté qu'elles changent tous les trois ans.

L'OBSERVATOIRE ROYAL.

Ce lieu, qui prend son nom de son usage, sert de logement aux mathématiciens que le roi y entretient pour perfectionner l'observation des astres et faire de nouvelles découvertes dans les sciences célestes. Pour cet effet, Louis XIV fit bâtir cet édifice en 1667; il n'a été achevé qu'en 1670 par les soins de Jean-Baptiste Colbert, surintendant des bâtiments. Il est composé d'un grand corps de maçonnerie de figure carrée, accompagné de deux tours octogones aux deux angles dans les faces méridionale et de devant, et d'une autre tour carrée, au milieu de la septentrionale. Les quatre faces sont exactement opposées aux quatre parties du monde. Cet ouvrage a près de quatorze toises de hauteur, séparé en deux étages avec une très belle plate-forme qui règne sur le tout et de laquelle on découvre l'horizon en entier. Cet édifice est si bien voûté partout, qu'on n'y a point employé de bois ni de fer dans sa construction, toutes les pierres dont on s'est servi ont été choisies et posées d'une égalité qui contribue beaucoup à la solidité de ce bâtiment. Les fondements sont très profonds sous terre à cause des carrières; on y peut descendre par un escalier de cent soixante et onze degrés qui a une espèce

de vide, de manière que l'on voit du plus bas de cet escalier le jour qui règne sur la terrasse. L'escalier qui conduit aux salles est très estimé par la hardiesse de sa disposition et la rampe de fer qui l'accompagne. Les salles sont belles et grandes, on y voit une infinité de machines et d'ouvrages curieux inventés par les savants mathématiciens qui y font leur résidence. Il y a une salle des secrets dans laquelle une personne, parlant près d'un mur, se fait entendre à une autre qui est à l'autre bout sans que plusieurs qui sont au milieu en puissent rien entendre. On voit ensuite le réservoir des eaux où se rendent toutes celles qui viennent d'Arcueil et de Rungis par l'aqueduc pour les fontaines de Paris. L'aqueduc d'Arcueil a été construit sous Marie de Médicis, c'est un ouvrage des plus beaux en ce genre et digne de la magnificence des anciens Romains.

Ce réservoir a la première décharge de ses eaux au Luxembourg, où elles se partagent pour les quartiers de Paris.

LA SORBONE.

Ce lieu est de Paris un des plus capables de satisfaire la curiosité de ceux qui se donnent la peine d'en observer toutes les beautés et de réfléchir sur l'utilité de son établissement. Ce fameux collège, qui est le premier et le plus considérable de l'Uni-

construction, le pavé est tout de marbre, le grand autel est des plus magnifiques. On y voit un grand crucifix de marbre blanc dont le Christ a sept pieds de hauteur et la croix quatorze, il est attaché sur fond de marbre noir, accompagné de la sainte Vierge et de saint Jean. Le tabernacle est aussi de marbre blanc orné de quantité d'ouvrages de bronze doré. On voit sur cet autel, seulement les jours de la Fête-Dieu, un soleil d'or d'un travail excellent qui a coûté vingt mille livres au cardinal de Richelieu, qui l'a donné. Le tombeau que l'on voit au milieu du chœur est celui de l'éminent fondateur de ce collège, c'est le plus bel ouvrage qu'il y ait au monde en ce genre. Le cardinal y est représenté en marbre blanc, à demi couché; sa main droite posée sur son cœur et de la gauche tenant ses ouvrages de piété qu'il offre à la sainte Vierge; il est soutenu par la Religion à qui il semble les remettre, et il a à ses pieds la Science affligée d'avoir perdu son plus zélé protecteur. Deux anges ou génies soutiennent ses armes et son chapeau de cardinal avec des ornements. Enfin ce magnifique tombeau est admirable dans toutes ses parties. Il remarque les peintures du dôme. La chapelle de la Vierge répond à la beauté de cette église.

Ensuite on voit la maison de Sorbone, dont l'intérieur et les dehors ont de quoi satisfaire. On passe par un admirable portique qui répond à une grande cour entourée de bâtiments. Il est formé de dix grosses colonnes isolées, élevées sur quinze degrés; ces

colonnes soutiennent un fronton où sont les armes du cardinal de Richelieu avec cette inscription plus basse que la frise :

ARM. JOAN. CARDINALIS DUX DE RICHELIEU
SORBONÆ PROVISOR
ÆDIFICAVIT DOMUM ET EXALTAVIT
TEMPLUM SANCTUM DOMINO.
M. DC. XLII.

Trente-six docteurs, qui par leur ancienneté ont droit d'y loger, occupent les chambres des appartements; mais le principal lieu est rempli de la fameuse bibliothèque, elle occupe les salles au-dessus de celles où se font les disputes; il est facile de la voir parce qu'elle est commune à cette maison.

Elle a été augmentée de celle du cardinal fondateur qui est très considérable et de celle de Michel le Masle, son secrétaire; il n'y a point de bibliothèque qui contienne un plus grand nombre de manuscrits si anciens et si rares. Les principaux sont un Tite-Live, en vélin in-folio en deux volumes, traduits du règne de Charles V; il est rempli de figures en miniatures et de vignettes dorées de cet ancien or, aussi brillant aujourd'hui que s'il venait d'être appliqué et dont on a perdu le secret depuis plus de deux cents ans. On y voit aussi les premiers livres imprimés aussitôt que l'imprimerie fut inventée, entre autres la Bible de Schœffer, imprimeur de Mayence, qui l'imprima en

deux volumes in-folio en 1462. Les impressions dont on n'avait pas encore connaissance firent alors prendre cette impression pour de l'écriture, et comme on trouvait toutes ces bibles égales et de la même main, on ne concevait pas qu'un seul homme eût pu faire tant d'ouvrages sans quelque secours surnaturel. Schœffer fut accusé de magie, mais il se tira d'affaire en déclarant son secret sur l'invention de l'imprimerie, qui a depuis été avantageuse aux progrès des belles-lettres.

Avant ce temps-là les libraires avaient soin de faire copier les bons manuscrits, et c'était leur commerce et les seuls livres en usage.

On voit dans la place de Sorbone un grand bâtiment à deux étages, ce sont les classes de théologie, qui y est enseignée deux fois par jour par six docteurs. C'est aussi où l'on soutient les thèses pour les degrés, le doctorat et où l'on fait tous les ans, le 15 mai, le panégyrique du roi, fondé par la ville en 1684.

COYTIER, MÉDECIN DE LOUIS XI.

Au bout de la rue Saint-André-des-Arts on voit quelques anciennes maisons, bâties il y a plus de deux cent cinquante ans, sur la porte de l'une desquelles on voit un éléphant chargé d'une grosse tour. Cette maison appartenait à Jacques Coytier, méde-

cin de Louis XI suivant cette inscription : *Jacobus Coytier miles et consiliarius ac vice præses camere computorum Parisiensis aram* [1] *emit et in eam ædificavit hanc domum anno 1490.*

Ce Coytier était un rusé médecin qui obtenait tout ce qu'il voulait de son prince en le menaçant de la mort et en lui faisant croire qu'il ne lui survivrait pas. Philippe de Comines, qui a écrit les mémoires de l'histoire de ce prince, dit que ce médecin était si rude que l'on ne dirait pas à un valet les outrageantes et rudes paroles qu'il lui disait : « Et si le craignoit tant le dit seigneur (ce sont les propres paroles de Comines) qu'il ne l'eust osé envoyer hors d'avec lui, pour ce que le dit médecin lui disoit audacieusement ces mots : je sais bien qu'un matin vous m'envoyerez comme vous avez fait d'autres, mais par un grand serment qu'il lui jurait : vous ne vivrez pas huit jours après. »

Louis XI, dégoûté des fourberies de ce médecin de cour, ordonna au grand prévôt de se défaire finement de ce Coytier, qui étant averti par ce prévôt, qui était son grand ami, lui dit que ce qui le fâchait le plus dans ce rigoureux ordre, était qu'il savait par une connaissance particulière que le roi ne lui survivrait pas quatre jours, secret dont il lui voulait, disait-il, bien faire la confidence. Le prévôt donnant dans le panneau en fit le rapport à Louis XI, qui fit grâce à

1. Lisez *aream*.

son médecin, en lui défendant de se représenter devant lui. S'étant retiré en cette maison, il prit un abricotier pour devise avec ces mots :

A l'abri Coytier.

faisant entendre par là que Coytier s'était, par ses fines ruses, mis à l'abri de tous les fâcheux accidents dont il était menacé.

LE LUXEMBOURG.

Ce palais, que l'on nomme aujourd'hui d'Orléans, fut autrefois nommé le Luxembourg parce qu'il est bâti en place d'un ancien hôtel de Luxembourg que Marie de Médicis a acheté pour bâtir ce palais, qu'elle avait résolu d'élever dans la dernière magnificence.

De tous les palais de Paris et même du royaume, excepté le Louvre, il n'y en a point de plus grand, de plus superbe ni de plus magnifique que celui-ci. Si les Italiens jugeaient sans prévention, ils avoueraient sincèrement qu'il n'y en a point de mieux bâti ni de plus régulier. La reine Marie de Médicis, veuve de Henri IV (de même que Catherine de Médicis ont orné cette ville et la France de beaux édifices), fit élever en 1615 ce palais au lieu où était un hôtel de Luxembourg qui tombait en ruine. Ce palais

est composé d'un principal corps de bâtiment qui a quatre pavillons aux extrémités et un corps avancé au milieu.

La façade du palais est formée par deux terrasses avec pavillons aux extrémités et d'un portique au milieu, sous lequel se trouve la grande porte qui donne l'entrée à une grosse tour carrée. On voit au fond de cette cour un degré qui conduit à une terrasse bordée d'une balustrade de marbre blanc. Des deux côtés de cette cour sont deux galeries plus basses que le reste du bâtiment soutenu par des arcades qui forment des galeries basses ou allées couvertes.

Les principaux appartements sont dans le grand corps de bâtiment qui paraît au fond, de la cour au milieu de laquelle il y a une chapelle fort propre. On monte aux appartements par un escalier qui prend à la terrasse dont je viens de parler.

Les sculptures, les dorures et la richesse des meubles y règnent partout avec éclat.

Entre les appartements, la galerie qui est à main droite en entrant mérite particulièrement la curiosité. On y voit vingt grands tableaux, de neuf pieds de largeur sur dix de hauteur placés, entre les fenêtres de cette galerie. Ils représentent l'histoire de Marie de Médicis sous des figures allégoriques, et ont été peints en deux ans par le fameux Rubens d'Anvers, dont on ne peut trop estimer les ouvrages, puisqu'ils ont des beautés inimitables tant pour le coloris et les draperies que pour la perfection.

Les autres sujets les plus considérables sont : le portrait de Marie de Médicis sur la cheminée de la salle des gardes, un excellent tableau qui représente la Richesse avec tous ses attributs, et un grand nombre de plafonds chargés de sculptures et de dorures qui sont d'une richesse et d'un travail admirables, accompagnés de belles peintures des plus habiles maîtres.

L'entrée du jardin a trois portes au-dessous du premier corps de bâtiment, au-dessus desquelles on voit trois bustes qui représentent Henri IV, Marie de Médicis et Louis XIII, leur fils; au milieu, la face de ce palais du côté du jardin n'est pas moins agréable. L'architecture est d'un goût si exquis et l'exécution si parfaite, qu'elle mérite d'être copiée dans tout ce qu'il y a de plus beau à entreprendre. Il y a plusieurs allées de marronniers et d'autres arbres, qui y servent de promenades aux bourgeois de Paris, qui y sont attirés par le bon air que l'on y respire à cause de la situation élevée de ce jardin.

Il y a dans le parterre un bassin revêtu de marbre blanc, sur la droite on voit une balustrade aussi de marbre blanc sur le devant de la terrasse. Elle sert d'appui à ceux qui s'y mettent ordinairement pour examiner, louer ou critiquer les nouvelles modes des habits et parures des dames, les agréments et les défauts des personnes qui se promènent dans les allées[1].

1. Alors, comme aujourd'hui, on fréquentait les promenades pour se faire voir et pour critiquer.

COUVENT DES CHARTREUX.

TOUT le monde sait que les moines ne sortent jamais. Saint Louis, instruit de la vie sainte et austère dans laquelle vivaient les religieux de saint Bruno qui avaient un petit couvent à Gentilly, donna à ces Pères le château de Vanves qui était en ce lieu, où l'on prétend que les diables habitaient, mais qui disparurent sitôt que les religieux en eurent pris possession.

Le peuple de Paris, surpris d'un si grand changement, y accourut pour en être témoin et leur fit de grandes aumônes qui, jointes à quelques autres de personnes charitables et aux dons de saint Louis, servirent à bâtir ce monastère, qui inspire la vie pénitente et la solitude la plus parfaite.

Le bâtiment est divisé en deux cours : dans la première il y a une chapelle dédiée à saint Bruno, c'est le seul endroit de ce couvent où les femmes peuvent entrer ; l'église est dans la deuxième cour. Rien n'est plus capable d'engager au service de Dieu, que l'exemple et la ferveur de ces bons Pères dans leur exercice du chœur.

Leur église est très propre, le chœur où sont les Pères est séparé de la nef où les frères se mettent.

La menuiserie des formes est d'un ouvrage merveilleux et qui a coûté trente années de travail à un Père de cette maison.

On peut entrer dans les cloîtres, le petit est orné de tableaux qui représentent les actions de la vie de saint Bruno, avec des cartouches qui l'expliquent, et des vues de Rome, de Paris, et des chartreuses de Grenoble et de Pavie. Les vitres sont très belles et très estimées. Il ne reste plus que les cartouches qui représentent les Pères des déserts. Le grand cloître est rempli de quantité de cellules séparées les unes des autres. Elles sont composées d'une salle ou vestibule, d'une chambre, et d'un autre lieu qui sert à travailler, d'une cour et d'un jardin, dans tous lesquels il y a des fontaines avec des réservoirs, où l'eau est envoyée avec une manivelle qui est au milieu du grand cimetière où l'on enterre les religieux. Les Pères y sont distingués des Frères par une croix couverte. Le réfectoire est encore à voir, ils y mangent ensemble les dimanches, les fêtes et jeudis, mangeant les autres jours dans leurs cellules. On voit dans le chapitre un crucifix d'une beauté admirable, peint par un fameux peintre nommé Champagne; c'était sa pièce favorite qu'il a donnée par testament à ces Pères. Il y a un clos dont l'étendue entoure le couvent. Les appartements des cours sont très propres, ils sont occupés par des procureurs de province qui sortent avec un surtout noir par-dessus l'habit de chartreux.

SAINT-GERMAIN DES PRÉS.

CETTE célèbre abbaye est la plus considérable du royaume, a été bâtie, à ce qu'on prétend, en place d'un temple dédié à la déesse Isis.

Le roi Childebert premier, fils du grand Clovis, premier roi chrétien, la fonda en 542 à la sollicitation de saint Germain, évêque de Paris, qui la dédia et lui donna de grands biens en fonds de terre. Il y fut enterré en 558, elle fut brûlée en 853, rétablie en 886 et dédiée en 1163. Cette abbaye a porté différents noms : celui de Sainte-Croix et de Saint-Vincent lorsque le fondateur y mit un morceau de la vraie croix et des reliques de saint Vincent qu'il apporta de Saragosse en Espagne, où elles lui avaient été données par les habitants pour éviter la perte de leur ville. Depuis elle prit le nom de Saint-Germain, ce saint évêque y ayant été enterré. Elle en a conservé le nom, auquel elle a ajouté (des Prés), parce qu'elle se trouvait en ce temps-là au milieu de la campagne.

Cette abbaye est commandataire de religieux bénédictins dont le revenu est très considérable. Elle est la première maison de la congrégation de Saint-Maur.

L'église, quoique simple, a des beautés considérables; le chœur est des plus riches de Paris. Le grand autel est d'une magnificence achevée, il est bâti à la romaine, c'est-à-dire entre le chœur et la nef, de ma-

nière que l'on peut officier des deux côtés; il est formé en ovale, le chœur des religieux occupe l'enfoncement de l'église d'où ils voient jusqu'au bas de la nef. Les formes sont d'une menuiserie des plus belles de l'Europe.

Ces religieux font l'office divin d'une régularité et d'une dévotion qu'on ne saurait assez louer et qui a peu d'exemples.

Cet autel est formé de quatre grosses colonnes d'un beau marbre antique très précieux; elles portent un entablement qui fait le tour, sur lequel s'élève un baldaquin ou dais; au-dessus est une couronne ovale soutenue par deux consoles d'où sortent des palmes qui se terminent en pyramide avec des anges qui portent un globe comblé d'une croix; la suspension est portée par un ange accompagné de deux plus petits ornés de guirlande; deux autres anges, de métal doré, soutiennent la châsse de saint Germain, cette châsse est de vermeil doré d'un excellent travail, faite en forme d'église avec dix-huit figures autour, enrichie de cent soixante-huit pierres précieuses et de deux cents perles; on y a employé vingt-sept marcs d'or et deux cent cinquante marcs d'argent; c'est un présent du même abbé qui a donné le riche devant d'autel, et qui la fit faire en 1408.

Cet autel est magnifiquement paré, principalement aux grandes fêtes; la face du côté et la nef sont revêtues d'une inestimable table de vermeil doré où sont en relief les figures des douze apôtres, de saint Vincent

et de saint Germain, avec un crucifix au milieu, au pied duquel est la figure de Guillaume, abbé de ce lieu qui en a fait présent ; le tout est en vermeil et enrichi de pierreries d'un prix inestimable.

Après cet autel, les tombeaux sont ce qu'il y a de plus considérable dans ce chœur : celui du roi Childebert, fondateur de cette abbaye, et de la reine Ultrogothe, sa femme, est au milieu ; aux pieds celui du duc de Verneuil, fils naturel de Henri IV. Il avait été évêque de Metz et abbé de Saint-Germain, avant que d'épouser la veuve du duc de Sully, et au pied de ce dernier, celui de Louis-César de Bourbon, légitimé de France et fils de Louis XIV, mort en 1602, âgé de dix ans six mois et vingt-deux jours.

Guillaume, mort à soixante ans, abbé de Saint-Germain, qui a fait faire la châsse et le devant d'autel, étant mort en odeur de sainteté, fut enterré en 1418, sous une tombe de cuivre qui était moitié dans le chœur, et moitié dans la nef. En 1656, lorsqu'on fouilla la terre pour la construction du nouvel autel, on découvrit son tombeau dont le corps fut trouvé tout entier dans le même état qu'il y avait été mis, à la réserve de ses habits qui étaient un peu pourris ; on le remit dans le même tombeau avec d'autres habits. Des deux côtés il y a des tombeaux de rois et de reines de la première race. Les orgues, qui sont au-dessus de la principale porte de cette église, sont très excellentes et des plus estimées de Paris.

On peut voir la maison de cette abbaye, dont l'inté-

rieur a de grandes beautés[1]. Les dortoirs et l'escalier qui y conduit sont très bien entendus. Le réfectoire est grand et très propre, mais le plus curieux endroit est la fameuse bibliothèque, tant par le nombre que par la qualité et le bon choix des livres qui la composent, et par plus de neuf cents manuscrits, qui ont huit ou neuf cents ans d'ancienneté; on y voit le psautier dont saint Germain se servait étant évêque de Paris, il est écrit en lettres d'argent sur un vélin pourpre. Les titres et les mots *Deus* et *Dominus* sont en lettres d'or; les Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc écrits de la même façon, et quantité de livres composés par les savants bénédictins de cette illustre maison, qui, plus qu'une autre communauté, a toujours produit d'habiles écrivains. Ils ont rendu de grands services à l'Église par leurs nouvelles éditions des Pères et leurs excellents ouvrages. Enfin la science infinie et le mérite de ces religieux est au-dessus de toute louange.

LES QUATRE-NATIONS.

Ce magnifique collège a été fondé par le cardinal Mazarin pour élever et instruire dans les exercices convenables à leur qualité soixante gentilshom-

1. Une des principales dont parle l'auteur était la chapelle de la Vierge construite par Eudes de Montreuil, ainsi que le réfectoire de l'abbaye.

mes (réduits présentement à trente) de chacune de ces quatre nations, savoir : quinze de Pignerol pour l'Italie ; autant d'Alsace, pour l'Allemagne ; vingt des Pays-Bas catholiques, et dix du Roussillon. Cette fondation fut faite en vue de rendre la noblesse des pays conquis, autant française de cœur que de nation, et éternisera la mémoire de ce grand ministre.

On voit d'abord dans une grande place, la façade de ce collège bâtie en demi-cercle, composée du portail de l'église et de deux ailes de bâtiment, qui le joignent d'un côté et qui, de l'autre, ont chacune un pavillon carré en tête ; le tout est chargé de vases et autres ornements qui sont posés sur la balustrade qui règne autour et qui fait un bel effet. Ce portail est formé de quatre colonnes corinthiennes et de deux pilastres qui soutiennent un fronton où il y a un cadran, et au-dessus duquel sont six groupes qui représentent les quatre évangélistes et les Pères de l'Église grecque et latine avec cette inscription :

JULIUS MAZARINUS S. R. E. CARDINALIS
BASILICAM ET GYMNASIUM FIERI
CURAVIT.
ANNO M. DC. LXI.

Le dôme est couvert d'ardoises en forme d'écailles de poisson et orné de larges bandes de plomb doré ; il y a au-dessus une lanterne entourée d'une balustrade de fer comblée d'un globe avec une croix qui a

double traverse. Tout ce bel édifice est estimé des plus parfaits de Paris. L'église est fort propre, elle est de forme ronde en dehors et ovale en dedans, d'un bon goût, et pavée en marbres noir, blanc et jaspé, fait en compartiments avec des étoiles ; ces mots sont écrits en lettres d'or sur la frise qui règne autour au-dessus du globe :

SEDEBIT SUB UMBRACULO EJUS IN MEDIO NATIONUM. EZ. C. 31. V. 18.

Les huit figures de femmes en bas-relief, placées dans les angles au-dessus des arcades, représentent les huit béatitudes. Le principal autel est en face en entrant, il y en a deux autres dans la nef.

Le tombeau du cardinal Mazarin est auprès du principal autel, du côté de l'épître. C'est un excellent ouvrage. Ce cardinal y est représenté à genoux, en marbre blanc, sur un tombeau de marbre noir. Les statues de bronze qui l'accompagnent représentent les Vertus, elles sont de grandeur naturelle et paraissent moins grandes parce qu'elles sont assises ; l'ouvrage en est très estimé.

Le cardinal Mazarin mourut à Vincennes, le 9 mars 1661, âgé de cinquante et un ans ; son corps resta en dépôt dans la chapelle de ce château où sont ses entrailles, jusqu'au 6 septembre 1680 que le duc Mazarin le fit reposer ici. Les appartements de ce collège sont séparés par trois belles cours dont la pre-

mière a deux portiques d'ordre corinthien, à droite et à gauche, qui sont élevés sur plusieurs degrés; celui de main droite conduit à l'église, c'est par là où les écoliers vont tous les jours de classe entendre la messe dans l'église de ce collège.

Celui de gauche conduit aux principaux appartements et à la bibliothèque, qui est placée dans le pavillon du côté de l'hôtel de Conti. Elle est des plus curieuses et nombreuses, composée de plus de trente-six mille volumes. C'est celle du cardinal de Mazarin, qu'il avait rassemblée avec beaucoup de dépenses et de crédit à laquelle on a ajouté deux autres particulières; elle est ouverte au public deux jours la semaine, qui sont les lundis et jeudis.

Dans la deuxième cour on voit toutes les classes qui sont très propres et d'autant plus grandes que l'on y reçoit ordinairement quatre à cinq cents écoliers dans chaque classe. Les deux tiers de la troisième cour sont séparés pour faire un manège à l'usage des pensionnaires.

Ce collège est gouverné par un grand maître, un principal et des professeurs ou régents commis par les docteurs de Sorbonne, qui en sont les directeurs. C'est un des collèges de Paris où il y a le plus d'élèves externes qui sont attirés par l'excellente méthode des régents qui enseignent par des principes aisés, et qui ne surchargent point la mémoire des jeunes gens.

LES INVALIDES.

C'EST sans contredit le plus superbe, le plus éclatant et le plus admirable édifice, non seulement de Paris, mais même de tout l'univers, au moins en ce genre. La magnificence et la grandeur de Louis XIV s'y font voir de tous côtés, tant par la somptuosité et l'excellence de l'architecture que par la noblesse et la solidité du sujet de sa fondation. Ce surprenant hôtel est situé sur la rivière de Seine dans une plaine que l'on nomme de Grenelle et vis-à-vis le cours de la Reine, dans la plus belle exposition du monde.

Le dessein de cet établissement a été d'assurer une heureuse retraite aux officiers et soldats qui deviennent estropiés au service du roi dans ses armées de terre. Ils y sont entretenus, nourris et logés jusqu'au nombre de trois mille avec beaucoup de propreté, d'ordre et d'abondance, ce qui monte à une dépense presque incroyable. Les fondements de cet hôtel furent jetés en 1671 sur seize arpents en carré, sur lesquels on a élevé cet incomparable monument de la grandeur d'âme et de la piété de Louis XIV.

Le bâtiment est séparé par plusieurs cours entourées de logements bien bâtis, uniformes et à quatre étages. On voit d'abord un grand corps de bâtiment, d'une très belle symétrie, qui paraît au fond d'une

grande cour grillée; il est entouré de fossés bien revêtus au coin desquels on fait garde jour et nuit comme dans les plus fortes places de guerre.

On entre ensuite dans une grande cour entourée de quatre corps de logis sur les devants desquels sont deux rangées d'arcades, l'une sur l'autre, qui forment des corridors ou galeries qui règnent tout autour; les appartements qui ont quatre étages sont très commodément disposés; les chambres des officiers sont pour trois ou quatre et celles des soldats pour un plus grand nombre.

Les plus curieux endroits de cet hôtel sont la chambre du conseil qui s'y tient tous les jeudis, où le maréchal de France, chef du conseil de guerre, règle les affaires de cet hôtel avec les officiers qui en ont la direction et le gouvernement. Après ce sont les quatre réfectoires, deux de chaque côté de la cour, à rez-de-chaussée dans lesquels on voit peint à fresque les batailles et les sièges des dernières guerres.

Les infirmeries, composées de plusieurs grandes salles, sont garnies de lits où il y a des autels que les malades peuvent voir de tous côtés. On est charmé de la propreté qui y règne dans toute son étendue par les soins des sœurs de charité qui en ont la direction, de même que l'apothicairie et la lingerie qui sont des lieux à voir. Mais l'église mérite particulièrement toute attention, elle est comme séparée en deux, dont l'une est intérieure et pour ceux de l'hôtel et l'autre extérieure et dont je parlerai après. Le portique, qui

est en face dans la grande cour par où on entre, conduit à l'église intérieure.

La partie de l'église destinée à ceux de l'hôtel est une espèce de nef de trente-deux toises de longueur, avec neuf arcades qui soutiennent une galerie ou cerridor de chaque côté, où les officiers et les personnes de dehors se placent pendant le service divin ; ces arcades forment des ailes de bas-côtés où les soldats qui occupent aussi la nef ont chacun leur place et leur siège. Il y a une fort belle tribunè au-dessus de l'entrée de la porte où sont les orgues d'une grande beauté. L'autel de cette église, qui joint celui de la nouvelle, est d'un dessin admirable, orné de marbre et de bronze doré. Les Pères de la Mission de Saint-Lazare desservent cette église et ont le soin spirituel de ceux qui demeurent dans cet hôtel ; ils font l'office avec une régularité et une dévotion très édifiantes.

C'est ici où on doit redoubler son application pour examiner le sujet le plus digne de curiosité, je veux dire la nouvelle église qui a été achevée depuis peu, et qui fait l'admiration de tous ceux qui ont vu les plus belles églises, même d'Italie et d'ailleurs [1]. Il est bon de savoir que l'on n'entre dans cette nouvelle église qu'à dix heures du matin et à trois heures après-midi, les jours ouvriers, et à quatre heures les fêtes et dimanches, immédiatement après les vêpres et le sermon.

1. Ce passage pourrait faire croire que l'auteur avait visité l'Italie, et peut-être d'autres pays.

L'entrée principale de cette admirable église est directement opposée à celle de l'église intérieure ou de l'hôtel ; c'est pourquoi il faut sortir du côté de la campagne dont on apercevra en face le portail de cette église qui est l'objet le plus capable de satisfaction.

En entrant dans cette église par la grande porte, l'on découvrira jusqu'au fond de l'église intérieure, mais la vue se trouve tout d'un coup si occupée et si remplie d'objets admirables, qu'il faut avouer qu'on est également surpris et enlevé. Il faut cependant se fixer à un seul objet qui, naturellement, doit être le sanctuaire et le grand autel. Cet autel est dans le même goût que celui de Saint-Pierre de Rome. Cet autel communique à celui de l'église intérieure par un escalier de marbre de dix marches, ces deux autels sont joints de manière que l'on peut dire la messe à tous les deux en même temps.

Le plan de cette église est en forme de croix grecque, le sanctuaire est à la tête, deux grandes chapelles sous la croisée et le bas servent d'entrée ; il y a quatre chapelles rondes entre celles-ci, au-devant desquelles sont les tribunes, elles sont fermées par des portes à grilles dorées. Pour mieux sentir l'excellente beauté de tous ces ouvrages, on doit se placer sur le point de vue marqué sous le dôme par un rond de marbre, c'est en cet endroit que l'on fit remarquer au roi Louis XIV, qui y vint au mois d'août 1708, que l'on peut voir distinctement sept prêtres commencer ensemble la messe aux sept autels.

Enfin la magnificence du bâtiment, du dôme, les excellentes peintures, le brillant de l'or et la beauté du marbre règnent avec éclat et tant d'abondance dans cette église, qu'il n'est pas facile d'en expliquer toutes les perfections et les merveilles, à moins que d'y employer un volume entier.

SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

Cette église est royale, collégiale et paroissiale [1]; en cette qualité elle a l'avantage d'avoir le roi pour paroissien. Son chapitre est composé d'un doyen, d'un grand chantre et de douze chanoines, d'autant de chapelains et quelques autres officiers. La musique y est ordinairement une des plus belles de Paris. Les illustres enterrés dans cette église sont François Malherbe, poète; la famille des Rostaing et celle d'Aligre y ont leur chapelle.

Le marquis d'Ancre fut enterré sous le clocher, le 24 avril 1617; il s'appelait Concino Concini, Florentin, et avait été maréchal de France; mais le peuple, dont la fureur était émue même contre son cadavre, l'arracha de son tombeau le lendemain de ses funérailles, le dépouilla et le traîna tout nu par les pieds jusqu'au bout du Pont-Neuf, où, comme un autre Aman, il

1. Cette église est dite *royale* parce qu'elle reconnaissait un roi pour fondateur; *collégiale* parce qu'elle était administrée alors par un chapitre de chanoines; enfin *paroissiale* parce que le doyen y exerçait toutes les fonctions curiales.

l'attacha à une potence qu'il y avait lui-même fait dresser pour y pendre ceux qui parleraient mal de lui. Après lui avoir coupé le nez, les oreilles, la tête, les bras et les jambes, ils lièrent le tronc du corps et le traînèrent par la ville, s'arrêtant à chaque carrefour, où ils donnaient des millions de coups à ce malheureux, en criant : *Vive le roi !*

Ensuite ils le brûlèrent, les membres par partie, aux endroits où il y avait des potences par son ordre.

Sa femme, aussi de Florence, nommée Éléonore Dory [1], dame d'atour de la reine, n'eut pas un meilleur sort que son mari, puisque, ayant été condamnée à être décollée, elle fut exécutée le 8 juillet suivant en la place de la Grève, où son corps fut ensuite brûlé. C'est ainsi que finirent malheureusement deux personnes qui, trois mois auparavant, étaient les dispensateurs des honneurs, des charges et des bénéfices du royaume [2].

1. Éléonore de Galigaï, et non Dory, femme de chambre et favorite de la reine Marie de Médicis, femme de Henri IV.

2 Il manque une conclusion à ce travail, qui est évidemment ncomplet ; on voudrait y voir un chapitre sur Versailles, par exemple.

OXFORD

Planche I. — Chœur de Notre-Dame au commencement du XVII^e siècle. 15

Planche II. — Place des Victoires à la fin du XVII^e siècle. 37

Planche III. — Montjoie sur le chemin de Saint-Denis, d'après une gravure de *Paris et ses historiens* 43

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX.

Aaron-al-Raschid, 51.
Académie d'architecture, 30, 32.
— française, 30, 31, 33.
— des inscriptions et médailles, 30, 31.
— de musique, 35,
— de peinture et sculpture, 30, 32.
— des sciences, 30, 31.
Actes des apôtres, 29.
Adam de Saint-Victor, 99.
Afrique, 62.
Aides (*cour des*), 9.
Aix-la-Chapelle, 47, 68.
Alais (Jean), 56, 57.
Alcuin, 84.
Alger, 62, 63.
Algérien, 63.
Alicante, 64.
Aligre, 140.
Allemagne, 85, 133.
Allemands, 59.
Alsace, 63, 85, 133.
Aman, 140.
Ambassadeurs (Hôtel des), 29.
Amérique, 82.
Amiens, 103.
Amiral, 118.
Anatomie, 32.
Ancre (marquis d'), 240.
Anglais, 84.
Angleterre, 61, 62, 63, 64.
Angleterre (Henriette-Anne d'), 112, 113.
Anjou (Philippe duc d'), 112.
— (François duc d'), 113.
Annonciation, 86.
Anvers, 125.
Apollon (galerie d'), 28.
— (Bains d'), 32.
Apothicaires, 106.
Apôtres (*voir* Actes des).
— (*les douze*), 130.
Archevêque, 87.
Archidiacre, 97.
Archidiaconé, 3.
Architecte, 26, 27.
Architecture (*voir* Académie d').
Archives, 1, 5.
Arcueil, 117.
Arménie (roi d'), 79.
Arsenal, 58.
Arts (*faculté des*), 93.
Assomption, 18.
Astronomie, 32.
Aubriot (Hugues), 12.
Augustins (*ordre des*), 91, 92.
Augustins (*musée des Petits*), 46.

Aulique, 89.
Aurélien, 99.
Autriche (Anne d'), 68, 102, 108, 109, 111, 112, 114, 115.
— (Marie-Thérèse d'), 62, 73, 112, 113.
— (*maison d'*), 88.
Aveugles (*institut des*), 77.
Avocats généraux, 21.
Avranches, 85.

Bacchus, 50.
Bar, 10.
Barrière (*le Père J.-B. de la*), 54.
Bastille, 12.
Baudoin (*l'Empereur*), 22.
Bavière (Anne-Marie-Christine-Victoire de), 63.
— (Marie-Anne-Victoire de), 113.
Béatitudes (*les huit*), 134.
Beauvais (*Collège de*), 70.
Bellay (*cardinal du*), 83.
Belleau, 18.
Bellevilie, 41.
Bénédictins anglais, 107.
— de Saint-Martin, 87.
Bénédictines (*religieuses*), 40, 129.
Bénéfice régulier, 3.
— *séculier*, 3.
Bénéficier, 3.
Bénignité, 110.
Béringhen, 55.
Bernardins, voir: Saint-Bernard (*ordre de*).
Berry (Le), 5.
— (*duc de*), 114.
— (*duchesse de*), 79.
Besançon, 59.
Beuvray (*mont*), 11.
Bible (*la*), 119, 121.
Bibliothèque du Roi, 30, 33, 103.
— de Bourges, 6.
Bibracte (*oppidum de*), 11.
Bièvre, 85.
— (*la rivière de*), 106.
Bignon (*l'abbé*), 31, 33.
Biron (le maréchal de), 82.
Blois, 9.
Bohême, 85.
Boileau-Despréaux, 23.
Bonaparte (*rue*), 73.
Bonté, 110.
Bossuet, 55.
Botanique, 32.
— (*jardin*), 95.
Bordeaux, 79.
Bouchet de Bournouville (Henri du), 98.
Boulogne (*l'évêque de*), 73.
Bourbon (Anne-Elisabeth), 111.
— (*duc de*), 44, 69, 80.
— (Jeanne de), 78.
— (Henri de), 73.
— (*hôtel du Petit*), 29.
— (Louis-César de), 131.
— (Marie-Anne de), 112.
— (Marie-Thérèse de), 113.
Bourges, 2, 6, 7, 8, 85.
Bourgogne (ducs de), 44, 63, 113, 114.
— (*rue de*), 78.
Bourvalais, 54.
Boyer, 2.
Bretagne, 118.
— (*hôtel des ducs de*), 80.
— (*petite*), 12.
— (N... duc de), 113.
Breteuil (*hôtel de*), 76.
Brinvilliers (marquis de), 104.
Butte-aux-Cailles, 41.

Butte Coupeau, 41.
— *de Croule-Barbe*, 41.
— *des Gobelins*, 41.
— *Saint-Marcel*, 41.

Cabinet des Médailles, 33.
Calendrier historique, 86.
Cana (*Noces de*), 18, 47.
Cambrai, 63, 85.
Capiscole, 3.
Capitole, 28.
Capitulaires de Charlemagne, 90.
Capucines (*religieuses*), 53, 55.
Cardinal (*palais*), 35.
Carmes (religieux), 78, 91, 92.
Carnavalet (*hôtel*), 26, 77, 83.
Casal, 63.
Cassette (*rue*), 73.
Catalogue de manuscrits, 6, 63.
Catulle, 41, 42.
Célestins, 78, 79.
— (*religieux*), 78.
César (*commentaires de*), 11.
Chabot (Philippe), 81.
Chaillot, 12.
Chaire *ou* chaise, 17, 18, 56, 107.
— de l'archevêque, 17.
— du Roi, 1.
Chambre criminelle, 21.
— *des Comptes*, 9, 22.
— *des Enquêtes*, 21.
— (*grande*), 21.
— des Requêtes, 21.
— de l'Hôtel, 21.
— du Palais, 21.
— du Parquet des gens du Roi, 21.
— de la Tournelle civile, 21.
— de la Tournelle, criminelle, 21.
Champagne (Philippe de), 128.
Champeaux (Guillaume de), 97.
Chancellerie, 3.
Chancelier, 99.
Chanoines, 3, 23.
Chantrerie, 3.
Chapelains, 23.
Chapelle (*Sainte*) de Bourges, 5.
— de Paris, 5, 14, 21, 22, 47.
— basse, 23.
— haute, 23.
Chapitres, 3, 22, 23.
Charenton, 77.
Charité (*vertu*), 17, 110.
Charlemagne, 42, 50, 67, 84, 90.
Charles Ier, *d'Angleterre*, 112.
Charles-Quint, *d'Espagne*, 28.
Charles V, *de France*, 12, 33, 74, 78, 79, 81, 82, 121.
— VI, 48, 79, 86, 95.
— IX, 27, 79, 81, 106.
Charlotte Palatine, 113.
Charpentier (René), 18.
Chartres, 9, 85.
Chartreux, 127.
Châtelet, 11, 12, 91.
Chaulnes (*hôtel de*), 76.
Cher, 1, 5.
Cherbourg, 76.
Cheval de bronze, 23.
Chevalier du guet, 22.
— (rue Honoré), 73.
Chevecier, 3.
Childebert Ier, 129, 131.
Chilpéric, 17.
Chimie, 38.
Chollets (collège des), 87.
Christ (*le*), 120.
Cité (*la*), 11, 13.
Citeaux (Abbaye), 118.
Clagny (*abbé de*), 26.
Clément III, 47.
Clermont (*abbé de*), 26.
— (*collège de*), 71.

Clermont (*hôtel de*), 70.
Clovis Ier, 12, 99, 100, 101, 103, 129.
Cluny (*abbaye de*), 118.
Cœur (Jacques), 5.
Colbert (J.-B.), 31, 32, 57, 76, 95, 116.
Collège royal, 106.
Come II, de Médicis, 24.
Comestor (Pierre), 99.
Concino Concini, 140.
Comines (Philippe de), 123.
Compiègne, 115.
Condé (*prince de*), 69.
Conférence (*porte de la*), 5.
Conseillers, 21.
Constantin, 52.
Constantinople, 22.
Conti (*hôtel de*), 29.
Corbeau (*île du*), 10.
Cordeliers, 80, 81, 92.
Corinthe, 5.
Cossé-Brissac (Louis de), 81.
Cotte (Robert de), 14.
— (Charles de), 14, 74.
Coupeau (*butte de*), 41, 95.
Courcelles, 76.
Courcillon (Hôtel de), 76.
Couronne (*la Sainte*) *d'épines*, 23.
Cours-la-Reine, 136.
Cours et juridictions, 9, 21.
Courtray, 63.
Cousin (*le président*), 99.
Coutances, 85.
Croix (*vraie*), 22, 47, 129.
Créquy (*hôtel du duc de*), 55, 56.
Croizat (famille de), 57.
Coytier (Jacques), 122, 123, 124.
Cujas, 89.

Dagobert Ier, 42, 50.
Dangeau (*hôtel de*), 76.
Dangu (*baron de*), 73.
Daniel de Voltère, 75.
Dauphin de France, 14, 29, 62, 63, 109, 113.
Dauphine (*place*), 24.
— (*salle*), 21.
Decotte, *voir* Cotte.
Descente de Croix, 18, 103.
— du Saint-Esprit, 18.
Desjardins, 39.
Despréaux, *voir* Boileau.
Dévotion, 110.
Diocèses, 85.
Dixmude, 63.
Doctorerie, 92.
Dory, 141.
Doyenné, 3.
Droit civil, 86, 89, 92, 93, 106.
— *canon*, 86, 89, 93.
Dupont (Guillaume), 70.

Échevins, 20.
Ecolâtre, 3.
Écosse, 85.
Eduens, 11.
Égypte, 74.
Encomiaste, 90.
Épinay (André d'), 79.
Espagne, 28, 39, 62, 64, 129.
Espagnols, 63, 64.
Espérance (*vertu*), 17.
Esplanade des Invalides, 39.
Étampes, 55.
Europe, 22, 24, 27, 110, 130.
Évêché, 3.

Facultés, 85.
Famille (*Sainte*), 18.
Ferronnerie (*rue de la*), 58.
Fer-blanc, 58.
Fer forgé, 58.
Fête-Dieu, 29, 120.

Feuillants, 54.
Fief de Montreuil, 26.
Flandre, 62.
Florence, 141.
Florentins, 140.
Foi (*vertu*), 17, 110.
Fontaines, 24.
— des Nymphes, 26.
Fontainebleau, 62.
Force (*vertu*), 17, 68, 110.
Formes ou stalles, 17, 18, 127, 130.
Fouquet (*surintendant*), 72.
Français, 12.
France, 9, 13, 39, 44, 45, 63, 64, 70, 79, 82, 84, 85, 100, 106, 118, 124, 131.
— (*rois de*), 20, 22, 26, 44, 47, 87, 102.
Franche-Comté, 39, 62, 68.
François Ier, 26, 27, 29, 60, 78, 104, 106.
— II, 80.
Frangipani (Fabius), 79.
Furetière, 57.

Galéas (Jean), 80.
Galerie des Ambassadeurs, 34.
— *d'Apollon*, 28.
— *des Merciers*, 21.
— *des Prisonniers*, 21.
Galigaï, 141.
Galles (prince de), 64.
Gallican, 84.
Garde-meuble, 20.
Gaston de France, 69.
Gaule, 10.
Gaulois, 10, 11.
Gênes (*doge de*), 64.
Génois, 64.
Géométrie, 32.
Gens du guet, 22.
Gentilly, 127.
Gesvres (duc de), 81.
Girardon, 18.
Girardot (*baron de*), 6.
Glaces (*manufacture de*), 76.
Gobelin (Antoine), 104.
— (Gilles), 104.
— (*manufacture*), 29, 104.
— (*rivière des*), 104.
Goopel (Le), 18,
Goujon (Jean), 26.
Goulon, 17, 18.
Grand'Salle, 20.
Grecs, 10.
Grégoire XIII, 79.
Grenelle, 136.
Grenoble, 128.
Grève (place de), 60, 141.
Grignan (*madame de*), 77.
Guéménée (*hôtel de*), 76.
Guet (chevalier du), 22.
Guillaume (*abbé*), 131.
Guillebert de Metz, 44.
Guinguette, 42.
Guise (*comte de*), 76.

Hænel, 6.
Harcourt (Henri de Lorraine, comte d'), 55.
Haroun, *voir* Aaron.
Henri II, 26, 29, 34, 54, 70, 74, 80, 81.
— III, 24, 54, 55, 71, 79.
— IV, 23, 24, 27, 47, 58, 60, 81, 126, 131, 141.
Hercule, 38.
Hollandais, 62, 63.
Hongrie, 85.
Hôtel de Bretagne, 12.
— d'Estrées, 54.
— d'Évreux, 54.
— de Ville, 5, 60, 93.

Hugues Aubriot, *voir* Aubriot.
— Capet, 21,
— de Saint-Victor, 99.
Huguenots, 79.
Humilité (*vertu*), 17, 18, 110.

Ile de France, 42.
Immortalité, 46.
Innocence (*vertu*), 17.
Innocents (*charnier des Saints*), 58.
— (*Église des Saints*), 58.
— (*Fontaine des Saints*), 26.
Inscriptions, 21, 25, 53, 59, 60, 61, 66, 68, 71, 75, 100, 109, 114, 118, 119, 121, 131, 133.
Invalides (*hôtel des*), 6, 39, 136.
Irlande, 85.
Isaac de Bourges, 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 14, 112.
Isis, 10, 129.
Italie, 4, 23, 75, 138.

Jacob (*puits de*), 25.
Jacobins, 91, 92.
Jacques II, 108.
Jardins-Saint-Paul (*rue des*), 82.
— des Plantes, 95.
Jérusalem (*temple de*), 27.
Jésus-Christ, 11, 16, 17, 49, 115.
Jésus (*Compagnie de*), 70.
Jésuites (*collège des*), 69, 73.
— (*grands*), 5, 65, 73.
— (*noviciat des*), 73.
Josué, 29.
Judas, 51.
Jules César, 10, 11.
Julien l'*Apostat*, 11.
Jupiter, 5,
Justice (Palais de), 20, 21.
— (*vertu*), 17, 68, 110.

Labiénus, 11.
La Chambre, 57.
La Fontaine, 57.
Lamotte Le Vayer, 57.
Landit, 46, 86.
Langres (*cour de*), 71.
La Motte Le Vayer, 56.
Laon, 85.
La Feuillade (*maréchal duc de*), 36, 37, 40, 47.
La Rochefoucauld (*cardinal*), 101, 103.
Latium, 10.
Lebœuf (l'abbé), 10.
Leblanc, 1, 3, 5, 6, 7.
Lebrun, 29.
Le Masle (Michel), 121.
Lemercier (Jacques), 119.
Lemoine (*collège du cardinal*), 87.
Lendit, 44, 86.
Léovar, 26.
Lescot (Pierre), 26.
Letellier (Camille), *voir* abbé de Louvois.
Le Voyer, *voir* La Motte.
Leut, 10.
Ligue (*la sainte*), 78.
Limbourg, 59.
Lombards (*collège des*), 70.
Longueville (duc de), 81.
Lorraine, 62, 85.
— (Henri de), *voir* d'Harcourt.
— (Louise), 55.
Louis VI (*le Gros*), 97, 98.
Louis IX, 20, 22, 28, 30, 49, 66, 67, 115, 118, 127.
Louis XI, 122, 123.

Louis XII, 33, 80.
Louis XIII, *le Juste*, 16, 17, 19, 23, 24, 27, 28, 30, 40, 48, 66, 68, 69, 75, 106, 126.
Louis XIV, *le Grand*, 4, 16, 17, 19, 27, 28, 29, 31, 34, 35, 36, 39, 40, 45, 49, 51, 54, 55, 60, 64, 65, 69, 76, 82, 106, 109, 111, 112, 113, 114, 116, 131, 136, 139.
Louis XV (place), 29.
Louis XVIII, 46.
Louis-le-Grand (*collège*), 70.
— (*place*), 53.
Louis d'Orléans, *voir* Orléans (*ducs d'*).
Louis (*dauphin de France*), 113, 114.
Louvois (abbé de), 33.
— (marquis de), 33, 56.
Louvre, 11, 12, 19, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 58, 124.
Lovar, 26.
Lover, 26.
Lower, 26.
Luçon, 118.
Lucotetia, 10.
Luetia, 10.
Luillier (Magdeleine), 73.
Lully, 40.
Lusignan (Léon de), 78.
Lut, 10.
Lutèce, 11.
Lutetia, 10.
Lutum, 10.
Luxembourg (*palais*), 64, 117, 124.

Maimbourg, 99.
Maison (noble), *voir* Notre-Dame (de la).
Malherbe (François), 140.
Mans (*collège du*), 71.
Mansard (Jules-Hardouin), 74, 82.
— (François), 82.
Manuscrits, voir *Catalogue*.
Maréchal de France, 137, 140.
Marie-Magdeleine, 48.
— (Thérèse d'Autriche), 62, 73, 112, 113.
Marillac, 55.
Marmoutiers (*collège*), 71.
Mars, 41, 60.
Martyrs (mont des), 41.
Marsal, 62.
Marteau (Louis), 17.
Martel (Frère-Ange), 73.
Mastric, 53, 63.
Mathurins, 86, 87, 92.
Maubert (*place*), 78.
Maubuisson (*abbaye de*), 107.
Maupou, 86.
Mayence, 121.
Mazarin (*cardinal*), 95, 132, 134, 135.
— (*duc*), 134.
Meaux, 9, 85.
Mécanique, 32.
Médecine (*École de*), 105, 106.
— (*Faculté de*), 66, 90, 92.
Médicis (Catherine de), 34, 80, 124.
— (Marie de), 24, 102, 106, 117, 124, 125, 126, 141.
Mendiants (ordres), 92.
Merciers, *voir* Galerie (des).
Mercure, 41.
Metz, 131.
Meudon, 83.
Mézeray, 31.

Mézière (*hôtel de*), 73
Michel-Ange, 28, 75.
Mignard, 124, 115.
Milan, 80.
— (Bonne de), 81.
Miséricorde (*vertu*), 110.
Modestie (*vertu*), 18.
Molière, 57, 115.
Molinet (Claude du), 103.
Monnaies (hôtel des), 24.
Mons Martyram, 41.
Montaigu (collège), 87.
Mont-Cassel, 63.
Montelon, 55.
Montjoie, 44.
— (Saint-André), 44.
— (Bourbon), 44.
— (Saint-Denis), 44.
Montmartre (*abbaye*), 40.
— (*montagne*), 5, 40, 41.
— (*porte*), 40.
— (*rue*), 57.
Montmorency (Anne de), 79.
Montpellier, 83.
Montreuil (Eudes de), 132.
Monuments, voir Paris.
Moron (Pierre), 78.
Moulins à vent, 41.
Mousquetaires (*hôtel des*), 77.

Nantes (*édit de*), 63.
Nantouillet (N... de), 79.
Nations de l'Université, 85.
Navarre (*maison et société de*), 87, 91.
Nel (Jean), 17.
Nicolaï (*hôtel de*), 76.
Nicot (Jean), 82.
Nimègue (*paix de*), 39.
Noailles (*cardinal*), 89, 107.
— (*duc*), 82.
Normandie, 85.
Normandie (*Basse*), 77.
Notre-Dame de Paris, 5, 12, 44, 56, 88, 102.
— (*de Bonne-Nouvelle*), 97.
— (*chanoines de*), 26.
— (*pont*), 19.
— (*de l'Étoile*), 21, 22.
— (*de la Noble-Maison*), 22.
Notre-Seigneur, 16, 18, 25, 45, 46, 51.
Noyer de Rabelais, 83.
Nymphes (*fontaine des*), 26.

Obéissance (*vertu*), 110.
Observatoire royal, 116.
Officiers de justice, 21.
Olympe, 5.
Opéra, 35, 36.
Oraison (*vertu*), 18.
Ordinaire (*grands*), 88.
— (*petits*), 88.
Orfèvres de Paris, 19.
Orléans (*chapelle d'*), 79.
— (*ducs d'*), 79, 80, 81, 95.
— (*ville d'*), 9.
— (*famille d'*), 112.
— (Louis d'), 80.
— (Philippe d'), 112, 113.
— (Philippe-Charles d'), 112.
— (*palais d'*), 124.
Orsay (*quai d'*), 78.

Palais de Justice, 20, 21, 26.
— (*enclos du*), 23.
— (*Cardinal*), 35.
— (*Royal*), 35, 119.
Palerme, 63.
Papachin, 64.
Paranymphes, 90, 91.
Paris, 4, 5, 7, 10, 11, 18, 24, 25, 26, 32, 36, 42, 44,

54, 56, 57, 60, 61, 66, 69, 72, 74, 77, 78, 82, 83, 85, 97, 98, 99, 102, 104, 106, 107, 116, 124, 126, 127, 128, 129, 131, 134, 135, 136, 140.
Parisiens, 10, 102, 126, 127.
Parisii, 10.
Parisis, 10.
Parlement, 9, 20, 98.
Patience (*vertu*), 110.
Pauvreté (*vertu*), 110.
Pavie, 29, 128.
Pays-Bas, 133.
Pelletier, 55.
Pelvé (*cardinal*), 79.
Pépin, 42.
Pérault, 69, 76.
Perse, 51.
Persévérance (*vertu*), 17.
Petits-Pères (*couvent des*), 40.
Philippe IV d'Espagne, 28, 61.
— Auguste, 12, 20. 47.
— *le Hardi*, 44, 49.
— *le Bel*, 20, 49.
— comte de Vertus, 80.
Philippeau, 55.
Philisbourg, 64.
Picardie, 85.
Pie V, 79.
Piganiol de La Force, 112.
Pignerol, 133.
Place Louis-le-Grand, 55.
Poissy, 49.
Poitiers, 48.
Polyphagie, 83.
Polyposie, 83.
Pompes, 20.
Pont-Neuf, 23, 24, 140.
— Notre-Dame.
— Royal, 23, 24.
Pont-à-Mousson, 62.
Porte de la Conférence, 34.
Porte Saint-Denis, 52.
— Saint-Honoré, 24.
— Saint-Martin, 59.
Pot-de-Fer (*rue du*), 73.
Poussin (*Le*), 74.
Prébende (*semi-*), 3.
Prébendé, 3.
Prémontré, 118.
Président (*premier*), 21.
Présidents de chambre, 21.
Prévot des marchands, 29.
Prisonniers, voir Galerie.
Procession de l'Université, 26.
Procureurs généraux, 21.
Provinces de l'Université, 86.
Prudence (*vertu*), 17, 18, 68, 110.
Psyché, 29.
Pureté (*vertu*), 17.
Puycerda, 73.

Quatre-Nations, 132.
Quinze-Vingts, 77.

Rabelais, 82.
Raphaël, 29.
Ravaillac, 58.
Recteur de l'Université, 85, 94, 107.
Refuge (le), 96.
Regnier (Mathurin), 65.
Reims, 51, 85, 99, 104.
Religion (*vertu*), 110, 120.
Résumpte, 89.
Rhin, 39, 53, 63.
Richelieu (cardinal), 30, 35, 66, 75, 95, 118, 120, 121.
— (*hôtel de*), 75.
Richesse, 126.
Rio (Del), 126.

Robert II, roi de France, 20, 21, 22.
Robertine, 88.
Rohan, 55.
— (*duc de*), 81.
— (*hôtel de*), 76.
Rohault, 103.
Rois (*les trois rois*), 22.
Rome, 10, 11, 27, 52, 56, 73, 83, 128, 139.
Romains, 11, 117.
Romainville, 28.
Rostaing, 55, 140.
Rouen, 85.
Roussillon, 133.
Royale (*rue*), 29.
Rubens, 125.
Rungis, 117.

Sagesse (*vertu*), 46.
Saint-André-des-Arts (*quartier*), 70.
Saint-André-des-Arts (*rue*), 122.
— Antoine (*faubourg*), 76, 77.
— (porte), 76.
— (rue), 66, 75.
— Augustins (*Ordre de*), 97.
— Barnabé, 87.
— Benoît (*abbé*), 50, 52, 105.
— (*Ordre de*), 97.
— (*religieuses*), 108.
— Bernard (*abbé*), 55.
— (*ordre de*), 54.
— Bruno (*abbé*), 127, 128.
— Chaumond (*marquis de*), 38, 44.
— Chaumond (*hôtel de*), 38.
— Cher (*cardinal*), 44.
— Clair, 98.
— Corneille de Compiègne, 115.
— Cyr, 64.
— Denis (*abbaye*), 42.
Saint-Denis (*apôtre*), 13, 18, 46, 48, 49.
— (*bataille de*), 79.
— (*porte*), 42.
— (*rue*), 44.
— (*trésor*), 46, 50.
— *en France*, 41, 42, 44, 86.
— Éloi, évêque, 45, 98.
— Esprit, 74.
— Eustache (*église*), 5, 56, 57.
— *martyr*, 46.
— François-Xavier, 67, 70.
— Germain (*abbaye*), 73, 129, 131.
— *évêque*, 18, 73, 129, 131.
— (*faubourg*), 5.
— l'Auxerrois, 6, 26, 140.
— en Laye, 108.
— Gervais (*cimetière*), 82.
— Hilaire, 48.
— Honoré (*rue*), 53.
— Ignace, 67, 70.
— Jacques en Galice, 44.
— (*rue*), 70, 91.
— Jean-Baptiste, 47, 69.
— (*fête de*), 60.
— (*évangéliste*), 67, 79, 120.
— de Beauvais, 89.
— Joseph, 110.
— (*chapelle*), 57.
— Laurent, 110.
— Lazare, 138.
— Léger, 98.
— Liger, 48.
— Marc, 132.
— Marcel, 41, 95, 104.
— Matthieu, 132.
— Maur-des-Fossés (*abbaye*), 83.
— (*Congrégation de*), 129.
— Nicolas, 48.
— Omer, 63.
— Ouën, *voir* Notre-Dame (*Ordre de*).

Saint-Ovide, 55, 56.
— Paul (*apôtre*), 29, 32, 99, 103.
— (*charniers de l'église*), 83.
— (*église*), 82.
— Pierre (*apôtre*), 99, 103, 139.
— Remi, 99.
— Roch, 41, 65.
— Sacrement (*institution du*), 82.
— (*suspension du*), 45.
— Thomas, 47.
— Victor, 97, 98.
— Vincent, 129, 130.
Sainte-Agnès, 56.
— Anne, 110, 111, 115.
— Barbe, 70.
— Beuve (Claude le Roux de), 73.
— Catherine, 41.
— Clotilde, 101.
— Geneviève (*abbaye*), 5, 99.
— (*montagne*), 5.
— (*vierge*), 42, 102.
— Marie-Magdeleine, 48, 67.
— Pélagie, 96, 97.
— Scholastique, 109, 115.
— Ursule, 119.
Sagesse (*vertu*), 46.
Salomon, 27.
Salle (*grand'*), 20.
— dauphine, 21.
— neuve, 21.
Samaritaine (*château de la*), 24, 25.
Saragosse, 129.
Santeuil, 99.
Sauval, 26, 103.
Savoie (Marie-Adelaïde de), 113.
Scarron (Paul), 82.
Schœffer, 121, 122.
Science (*vertu*), 120.
Scipion l'*Africain*, 29.
Séguier (*chancelier*), 32.
Seignelay (*marquis de*), 57.
Seine (*fleuve*), 11, 24, 136.
Senef, 63.
Sens (*archevêque*), 17.
— (*ville*), 9, 85.
Sévigné (*madame de*), 77.
Siam (roi de), 64.
Siège (*Saint-*), 23.
Simplicité (*vertu*).
Sixte V, 79.
Sorbon, 88, 118.
Sorbone (maison et société de), 87, 91, 94, 117, 119, 120, 122, 135.
Sorbonistes, 4, 84.
Sorbonique, 88.
Stalles, *voir* Chaires, formes.
Stuart (Henriette), 112.
— (Marie-Louise), 108.
Sublet des Noyers, 73.
Suger (abbé), 49.
Suisses, 62.
Sully (*duc de*), 58, 131.
— (Maurice de), 13.
Suppôts de l'Université, 94.

Tabac, 82.
Taupin, 18.
Tempérance (*vertu*), 17, 110.
Temps, 119.
Tentative, 88.
Tesseran, Abraham, 99.
Théologie (*faculté de*)), 86, 87, 90, 93.
Thermes (*palais des*), 103.
Thèse, 91.
Thevenot, 76.
Tite-Live, 121.
Titus, 52.
Tixeranderie (*rue de la*), 82.
Tours, 85.

Toscane, 24.
Toulouse, 54.
Tournefort, 96.
Tournelle, *voir* Chambres.
— *civile*, 21.
— *criminelle*, 21.
— (*palais des*), 21.
Tournon (*rue de*), 29.
Trajane, 11.
Tresmes (*ducs de*), 81.
Trémoille (*ducs de la*), 81.
Trente (*concile de*), 70.
Trésor de la Sainte-Chapelle, 22.
— de Saint-Denis, 46.
Trésorier, 22, 23.
Trésoriers (*collège des*), 70.
Trinité, 115.
Tuileries, 24, 27, 28, 34.
Tunis, 62.
Turcs, 62.
Turenne, 46.

Ubiquista, 87.
Ubiquiste, 92.
Ultrogothe, 131.
Université, 4, 9, 83, 86, 90, 91, 100, 105, 107.

Val-de-Grâce, 108, 115.
Val-Profond, 108.
Valenciennes, 63.
Valentine de Milan, 80.
Valeur (*vertu*), 46.
Valois (Philippe d'Orléans, duc de), 112.
Valois (Alexandre, Louis, duc de), 113.
Vandales, 14.
Vanves, 129.
Var ou *War*, 10.
Vendôme (*maison de*), 55.
— (*place*), 53.
Venise, 77.
Vénitien, 22, 23.
Verneuil (*duc de*), 131.
Versailles (*évêché*), 9.
— *ville*, 5, 26, 28.
Vertus (Philippe, comte de), 80.
Vertus, 17, 134.
Vespérie, 88.
Victoires (*Notre-Dame des*), 38.
— (*place des*), 38.
Victoire (statue de la), 38, 40.
Vierge (*Sainte*), 13, 14, 16, 17, 18, 47, 65, 67, 107, 116, 120, 132.
Vincennes, 95, 134.
Virginité (*vertu*), 17.
Vivienne (*rue*), 33.
Voiture, 57.
Voltère (Daniel de), 75.
Voyer (Lamotte Le), 56.

War, 10.

Ypres, 63,

Zamet (Sébastien), 81.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Avant-propos.	1
Introduction.	1
Préface.	7
Paris.	9
Notre-Dame	13
Le pont Notre-Dame.	19
Le palais.	20
La Sainte-Chapelle.	21
Le cheval de bronze	23
La place Dauphine	24
La Samaritaine.	24
Le Louvre	26
Le garde-meuble.	29
Les académies	30
La bibliothèque du roi.	33
Les Tuileries	34
Le Palais-Royal et l'Opéra	35
La place des Victoires	36
Montmartre	40
L'abbaye royale de Saint-Denis.	42
Le trésor de Saint-Denis.	46
La porte Saint-Denis	52
La place Louis-le-Grand.	53
Saint-Eustache.	56
La rue de la Ferronnerie	58
La porte Saint-Martin	59

Pages.
L'Hotel de Ville. 60
Les grands-jésuites. 65
Le collège Louis-le-Grand 70
Le noviciat des jésuites. 73
La place Royale. 74
La barrière du Trone 76
Manufacture des Places. 77
L'hotel des Mousquetaires 77
Les Célestins 78
Saint-Paul. 82
L'Université 83
Le Jardin des plantes 95
Sainte-Pélagie 96
L'abbaye royale de Saint-Victor 97
L'abbaye royale de Sainte-Geneviève. . . . 99
La manufacture des Gobelins. 104
Les écoles de médecine. 105
Le Collège royal. 106
Les bénédictins anglais 107
Le Val-de-Grace 108
L'Observatoire royal. 116
La Sorbone. 117
Jacques Coytier. 122
Le Luxembourg 124
Le couvent des chartreux. 127
L'abbaye de Saint-Germain des Prés. 129
Les Quatre-Nations. 132
Les Invalides 136
Saint-Germain-l'Auxerrois. 140
Liste des gravures 142
Table alphabétique des noms de personnes et de lieux. 143
Table des matières. 155

Quantin imprimeur
S Benoit 7 à Paris